BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
SCOMP
39 (1
NAPOLI

149
891

II Suppl. Palat. Scaryl. 39

L'ELEVE

DE

LA NATURE.

PREMIÈRE PARTIE.

LA SOLITUDE.

L'ELEVE
DE
LA NATURE,

NOUVELLE EDITION

Augmentée d'un Volume, & ornée de Figures en Taille-douce.

PREMIERE PARTIE.

LA SOLITUDE.

A AMSTERDAM;
Et se trouve à Lille,
Chez J. B. HENRY, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXI.

meare
De cælo ad terram, de terrâ ad ſidera Mundi.
LUCRECE, Liv. I.

Deſcendre du ciel à la terre, & de la terre remonter juſqu'au ſéjour brillant des aſtres.

PRÉFACE.

J'AI peint la Nature telle que je l'ai vue dans ma retraite : on la voit ordinairement bien, quand on eſt de toutes parts environné de ſes charmes, & qu'on n'eſt point diſtrait par de faux plaiſirs. Avec plus de talens, je l'aurois mieux peinte, étant ſi près d'elle.

Ce n'eſt point aſſez de la voir, de l'admirer, il faut cultiver les productions utiles qu'elle multiplie autour de nous : c'eſt l'hommage le plus agréable que

nous puiſſions lui rendre, & pour nous récompenſer de cet hommage, quoiqu'il lui ſoit bien dû, elle nous accorde une ſanté robuſte, une gaieté habituelle, que ne connoiſſent ni les hommes ſtudieux, toujours enfermés dans leurs cabinets, ni les hommes, beaucoup plus malheureux encore, qui ne ſavent que devenir, qui chargés de repos & d'inutilités, ſont accablés de ce fardeau, & pèſent ſur la terre. *

* Oui, le repos & l'intempérance qui l'accompagne ordinairement, ſont un poids plus inſupportable que la vieilleſſe & la miſère.

Des perſonnes d'un goût ſûr & délicat ont critiqué, dans l'ancienne édition de l'*Eleve de la Nature*, l'Hiſtoire de *Dorville* & celle de *Roſalie* : il m'a paru qu'à certains égards les cenſeurs avoient raiſon. Je leur ai répondu, que je connoiſſois peu le monde, que je ne deſirois pas le connoître mieux, & que je retrancherois ces deux Hiſtoires, puiſqu'il étoit difficile de les bien faire ſans avoir les notions qui me manquoient. Ces mêmes perſonnes m'ont dit enſuite, que le Maître de penſion de Fleurines,

& celui des environs de Lisbonne, & la deſcription d'une partie de la Picardie, & l'hiſtoire des Arts, &c. étoient des choſes étrangères à mon objet... Il faut convenir que les gens délicats, ſont quelquefois trop difficultueux. Je les prie de ne pas trouver mauvais que j'aie conſervé une partie des détails ſur leſquels tombent leurs obſervations. L'on m'a reproché encore, d'avoir développé mal adroitement les idées de mon *Héros*, de n'avoir pas ſuivi les gradations que la Nature met dans ce développement.....

J'ai demandé à mes cenſeurs le plan ſur lequel on pourroit travailler, afin que les Lecteurs s'accordaſſent à dire : *voici la marche de la Nature ; c'eſt ainſi que les idées de ſon Eleve doivent ſe développer.* Les réponſes que l'on me fit ſont trop éloignées les unes des autres, pour me perſuader, que l'homme puiſſe remonter à l'origine de ſes idées, & à leur ſucceſſion, d'une manière ſatisfaiſante pour tous. Je voulois faire un ouvrage agréable & de ſentiment ; je voulois élever l'homme juſqu'à ſon Créateur, & l'y

conduire par l'impreſſion que doit faire, ſur une ame ſenſible, le ſpectacle de l'univers..... J'ai cru ne devoir point pénétrer dans les ténèbres de la Métaphyſique pour remplir mon objet.

UN Libraire de Province, que je ne connois pas, a fait une édition de l'*Eleve de la Nature*, à laquelle on a oſé mettre le nom de M. ROUSSEAU de GENEVE. A-t-on cru qu'il étoit facile de s'y tromper ? Croyoit-on pouvoir accréditer un ouvrage médiocre à la fa-

veur d'un grand nom ? Si je n'ai pas mis le mien à la tête de mes ouvrages, je croyois que quand on eſt connu de quelques perſonnes, qu'on eſtime & qu'on aime, c'étoit aſſez : qu'il importe plus au public de juger d'un Livre, que de ſavoir de qui il eſt ; & qu'enfin les miens ne pouvant jamais être attribués que par une erreur très-paſſagère, à quelques-uns de nos grands Ecrivains, je pouvois ſans nuire à perſonne, me diſpenſer de me nommer.

Le Peuple de la Virginie,

à qui je dédie cet Ouvrage, eſt le Peuple heureux dont il eſt parlé dans deux Lettres, que l'on trouvera à la fin de la ſeconde Partie.

L'ELEVE
DE
LA NATURE.

A L'AGE de vingt ans j'appris qu'il y avoit d'autres hommes que moi ; qu'ils ſe communiquoient leurs penſées autrement que par des ſignes.... qu'ils habitoient des maiſons..... qu'ils s'entre-détruiſoient de mille manières..... qu'il y avoit parmi eux des pauvres & des riches, &c. &c. J'appris toutes ces choſes d'un vieillard que je trouvai alors dans une des extrêmités de l'Iſle où

j'écris ces Mémoires, & que j'habitois depuis long-temps, ſans que j'y euſſe jamais vu perſonne, ſans que je ſçuſſe comment j'y étois venu, ſans que j'euſſe jamais vû autre choſe que cette Iſle, & quelques animaux; & avant cela, pendant mes quinze premières années, l'intérieur d'une très-grande cage de bois exactement fermée de toutes parts; une petite boëte de carton, une mouche, quelques poignées de paille, une pierre, de la viande, du pain, des fruits & de l'eau, qui me venoient, je ne ſavois comment, par quelque choſe que j'admirois d'autant plus, que c'étoit pour moi le canal de la vie, & que j'admire moins depuis que je ſuis accoutumé aux merveilles. Cette machine étoit ſemblable à celle que, dans les Couvens de filles, on appelle un *Tour*.

Je dirai en ſon lieu, comment & pourquoi, depuis quelques années, j'ai

appris à écrire ; je dirai par quelle heureuſe rencontre j'ai ſu mon hiſtoire ; je dirai pourquoi j'ai fait un voyage dans un Pays civiliſé, & pourquoi je ſuis revenu le plus promptement que j'ai pu, dans cette Iſle, qui m'eſt chère. Nous autres hommes encore un peu naturels, n'aimons pas les longs préambules : je commence.

Deſcription de ma Cage & de ma manière de vivre.

A COMPTER du moment que je me ſuis connu, juſqu'à l'âge de quinze ans, que je fus tranſporté dans cette Iſle déſerte alors, & que j'ai le plaiſir de voir aujourd'hui peuplée d'une bonne race d'hommes, mon hiſtoire n'eſt guère ſuſceptible de détails, ni d'intérêt ; auſſi paſſerai-je rapidement ſur ces premières années.

J'ÉTOIS si jeune lorsqu'on m'enferma dans la cage dont j'ai parlé, que je ne me souviens de rien d'antérieur. J'y étois nud, mais un poële allumé pendant tout l'hiver, échauffoit la chambre où étoit ma cage. La paille sur laquelle je couchois, fut toujours la même pendant au moins douze ans que j'y restai! On m'en donnoit seulement une nouvelle botte tous les six ou huit mois. Je la trouvois à mon réveil; on la faisoit descendre sans bruit pendant que je dormois, en levant une trappe qui couvroit ma cage. Mais on n'auroit pas pu enlever la paille que j'avois déjà, sans m'éveiller, & il étoit ordonné que je ne visse, ni n'entendisse jamais personne, jusqu'au jour où l'on devoit me rendre tout-à-fait à la société.

UNE cage, de la paille, un tour, un petit carton, un vase de bois en-

chaîné, étoient ma maiſon & tous mes meubles. * Je ne ſavois d'où pouvoient venir ces planches, cette paille, &c. ni ce que c'étoit; & n'ayant rien à quoi les comparer, ni par conſéquent aucun moyen de juger de leur origine, de leur deſtination, je ne prenois pas la peine d'y penſer. C'étoit à peu-près avec la même indifférence que je regardois mon tour, (au moins pendant les quatre ou cinq premières années; car enſuite j'éprouvai le deſir, le beſoin d'aimer les êtres bienfaiſans à qui je devois ma nourriture.) ** Je voyois

* Pour ne rien laiſſer d'inconnu à ceux de mes Lecteurs qui veulent être inſtruits de tout, & qui prouvent par-là qu'ils liſent avec réflexion, je crois devoir les avertir que j'avois *des lieux à l'Angloiſe*, mais ſans ſiége, c'étoit une pierre taillée en évier, placée au fond de ma cage, & inclinée en dehors, de manière que rien ne pouvoit y reſter.

** Il y avoit deux tours, l'un très-bas;

tous les matins ce tour rempli de vivres, & je m'inquiétois peu d'où cela venoit. Bien des hommes qui ne ſont pas en cage, en font à peu-près de même; les privations, les malheurs peuvent ſeuls les déterminer à raiſonner, peuvent ſeuls leur ouvrir les yeux. Ce fut auſſi ce qui m'arriva.

J'acquièrs des idées.

ON m'oublia un jour. En m'éveillant je jettai ſelon ma coutume, un regard tendre ſur l'objet de mes vœux, ſur mon tour. Je n'y apperçus

dans lequel on me mit à manger depuis l'âge de deux ou trois ans juſqu'à neuf; & l'autre plus haut, qui me ſervit les années ſuivantes. On vouloit que je m'apperçuſſe de mon accroiſſement, & c'étoit-là un moyen. On m'en donna encore un autre; ce fut une petite boëte de carton ſur une tablette à la hauteur de quatre ou cinq pieds : on ſe doutoit bien que je ferois quelquefois des efforts pour y atteindre, & que je pourrois juger par-là que je grandiſſois.

rien : je crus me tromper. Je me leve bruſquement, je vais voir; & je vois que je ne m'étois pas trompé. J'attends quelques minutes eſpérant être témoin de ce qui ne ſe faiſoit jamais que pendant mon ſommeil. Il n'arriva rien & j'avois faim : mon inquiétude ſe change en fureur ; je meurtris ma poitrine, je pleure, je crie, je donne de grands coups ſur le tour, je veux le faire jouer ; c'étoit un ſtratagême que je n'avois pas encore imaginé, parce que je n'en avois pas encore eu beſoin. On m'entend ; on m'apporte ma proviſion. Ce ne fut pas ſans peine que l'on vint à bout de faire tourner la machine : j'avois commencé à la retenir de toutes mes forces dès que je l'avois vu remuer ; ainſi l'ignorance s'oppoſe à mon bonheur. Je lâche enfin le tour ; on y met des vivres & on les fait paſſer de mon côté.

J'EMPOIGNAI une partie de ce que l'on m'envoyoit ; je le fis en marquant une joie extrême, mes pourvoyeurs s'en apperçurent, & comme ils étoient de ces hommes qui, malheureuſement pour eux & pour les autres, aiment quelquefois à faire ſouffrir, (c'étoit des domeſtiques) ils voulurent ramener le tour de leur côté. Dès que je m'en apperçois je l'arrête avec mes mains, avec mes dents, je fais un cri affreux. Je les entends rire immodérément; & ſans ſavoir d'où provient ce bruit, il me paroît exprimer la joie : j'en ſuis indigné ; je redouble mes cris, une voix forte prononce de loin, mais diſtinctement ces paroles : *qu'on l'laiſſe en r'pos, qu'on l'laiſſe en r'pos* ; & on me laiſſe.

JUSQU'A cet accident qui cauſa une grande ſecouſſe dans mes organes, je n'avois fait que végéter doucement au fonds

de ma cage, plutôt comme une plante que comme un animal. Je devins alors un nouvel être, je ſentis mes facultés s'étendre, ſe développer ; je conçus le deſir de les accroître & de les perfectionner encore. Je n'avois juſques-là tiré de mon goſier que des ſons vagues & inarticulés ; * j'entrepris hardiment de répéter ce que je venois d'entendre. Je dis d'abord, *qu'on l'laiſſe*..... C'étoit beaucoup pour une première tentative ; puis encouragé par le ſuccès, j'ajoutai preſqu'au même inſtant, *qu'on l' laiſſe*

* Cette voix avoit fait ſur mon cœur une impreſſion [j'avois alors dix à douze ans, autant que je peux démêler les années dans les ténébres de ma vie ſolitaire] ſi profonde que le temps ne l'a jamais pu ni effacer ni affaiblir..... O Nature ! ô toi que l'on regarde ſouvent comme une cauſe aveugle, tu as mis entre les êtres ſenſibles, des liaiſons ſecrettes qui les rapprochent, qui leur donnent, ſans autre ſecours que celui de l'inſtinct, le moyen de ſe reconnoître, & le deſir de vivre enſemble.

en r'pos..... & de rire, & de m'admirer & de répéter continuellement *qu'on l' laiſſe en r'pos, qu'on l' laiſſe en r'pos.* Ce jour fut pour moi un jour de fête. Juſques-là je n'avois jamais que ſouri, & ce qu'on appelle d'un air niais, ſoit lorſque je jouois avec mes doigts ou avec ma paille, ſoit lorſqu'à mon réveil je voyois dans le tour ma proviſion de vivres, ſoit lorſque j'ouvrois & fermois mon petit carton, dont enfin je jouiſſois depuis que j'étois devenu aſſez grand pour le pouvoir prendre; mais dès ce moment, je commençai à rire avec intelligence, avec fineſſe. Juſques-là je n'avois été capable que d'un peu d'étonnement mêlé de ſtupidité, en voyant la lumière du jour, que je recevois au moins en ligne oblique par des trous que l'on avoit fait pour cela au haut de ma cage: mais alors je commençai à ſoupçonner que la cauſe de

cette lumière devoit être quelque chose de bien beau : de même que de la scene dont je venois presque d'être témoin ; je concluois qu'il y avoit d'autres êtres vivans que moi, mais sans doute d'une nature inférieure à la mienne, sans en excepter celui à la voix duquel on avoit cessé de me persécuter. Jusques-là j'avois toujours bu sans faire attention que l'eau réfléchissoit la lumière & que je pouvois m'y voir, ce ne fut qu'alors que, cherchant de tous côtés de nouvelles découvertes à faire, je regardai dans mon vase, & qu'en y regardant, je fus frappé d'une figure, qui d'abord m'effraya, & qui me plut ensuite, lorsque j'eus le courage de l'observer de plus près. Mais que voyois-je là ? Je n'en savois rien. J'ignorois si l'eau réfléchissoit seulement les objets, ou si elle contenoit ceux qu'elle représentoit. L'analogie, l'induction m'apprirent

bientôt ce que j'en devois croire.

PRÈS de la figure que je prenois plaiſir à regarder, j'apperçevois les parois de ma cage, & le deſſus du tour ſur lequel le vaſe étoit poſé. Il n'y avoit entre le vaſe & le deſſus du tour, que ma tête : je conclus que c'étoit ma tête que je voyois. Je l'admirai, & j'eus raiſon, car la tête d'un homme, vue par une imagination auſſi neuve & auſſi peu troublée que l'étoit la mienne, eſt vraiment une belle choſe. Je voulus voir de plus près, & plus à mon aiſe ; je tire le vaſe avec effort, je romps la petite chaîne qui le tenoit, je vais tomber à reculons à trois pas de là; c'eſt-à-dire, ſur ma paille. Nouveau phénoméne qui me fait faire deux découvertes ; il me donne une idée, du moins confuſe, des loix du mouvement, & une ſenſation très-claire des plaiſirs du bain ; car le gobelet en ſe renverſant

avec moi, m'avoit jetté toute l'eau ſur l'eſtomac, d'où elle avoit coulé juſqu'à mes pieds, ce qui m'avoit paru fort agréable. Auſſi depuis ce temps là, me ſuis-je toujours lavé.

Le jour où j'avois fait tant de progrès, tant de beaux raiſonnemens, tant de découvertes, me parut bien court. Le ſoir étant venu, j'eus beaucoup de peine à attraper le ſommeil. Si j'avois eu lû en ce temps-là, comme j'ai fait depuis, les charmantes Fables de *la Fontaine*, je me ſerois dit le mot du payſan qui veut que la groſſeur du fruit ſoit proportionnée à celle de l'arbre.

On ne dort point quand on a tant d'eſprit.

Je dormis enfin, & même aſſez tranquillement, & ne m'éveillai qu'à un grand bruit de coup de marteau, mais qui dura peu, après quoi je dormis encore juſqu'au lendemain.

JE n'avois pas remis le vaſe ſur le tour; je ne ſais ſi c'étoit l'envie d'avoir un meuble dont je fuſſe entiérement le maître, qui me l'avoit fait garder à côté de mon grabat; je ne crois cependant pas que j'euſſe alors cette folie. Quoiqu'il en ſoit, je trouvai ſur le tour, en m'éveillant, un nouveau vaſe enchaîné; & ce qui m'étonna beaucoup, je trouvai auſſi l'autre plein d'eau à mon côté. On m'obſervoit de temps en temps par quelqu'un des trous de la partie ſupérieure de ma cage; on m'avoit vu me laver, & pour me continuer ce plaiſir, on avoit rempli le vaſe, en y introduiſant apparemment par un de ces trous un tuyau de cuir. Je me lavai & je bus.

SANS imaginer comment l'eau pouvoit être venue dans le vaſe que j'avois détaché, il me parut qu'il ſeroit plus aiſé de le remplir, ſi je le mettois ſur le tour; je l'y mis. Je ne ſavois ni com-

ment, ni par quelle eſpèce d'être j'étois ſervis ; mais je trouvois un plaiſir délicat à épargner de la peine à ceux qui étoient chargés de me ſervir ; je m'applaudiſſois de ce ſentiment. * On continua de me donner tous les jours de l'eau pour me laver & pour boire.

Je chante.

JE joignois à ces plaiſirs celui de chanter, qui n'étoit pas nouveau pour moi ; mais il me parut alors que je me perfectionnois ; je faiſois à ma manière des eſpèces de cadences, des roulades. Je voulus quelque choſe de

* J'avois d'abord réſolu de mettre toujours mon vaſe près de ma paille, pour donner plus de peine à mes eſclaves, & me venger de ce que quelques jours auparavant ils m'avoient voulu ôter les vivres qu'ils m'avoient donnés ; mais enfin l'humanité & la reconnoiſſance l'emportèrent dans mon cœur.

plus ; je m'ennuyois d'une muſique ſans paroles, je mis en muſique, *qu'on l' laiſſe en r'pos.* Vous jugez combien cela étoit beau. Peut-être néanmoins la muſique s'accordoit-elle quelquefois un peu aux paroles : mais de quelque manière qu'elle s'y accordât, j'en étois toujours content.

JE chantois, je me mirois dans mon eau, je répétois ma leçon, je rêvois ſouvent d'un air fort occupé, ſans penſer à rien, j'étois content de moi-même : mes jours s'écouloient ; & ſi je n'étois pas parfaitement heureux, je n'étois pas non plus malheureux. Un de mes plus grands plaiſirs étoit celui que je recevois de mon miroir ; j'étois enfin bien aſſuré que c'étoit moi-même que je voyois ; je me prenois le menton, le nez, les oreilles ; je me faiſois tantôt la grimace, tantôt un ſourire gracieux : je me diſois ou je me chantois *qu'on l' laiſſe en r'pos*,

& je m'applaudiſſois de toutes ces gentilleſſes.

On me tranſporte dans ma cage.

UN jour que j'en étois tout occupé, je vis ma cage s'incliner d'un côté, l'inſtant d'après du côté oppoſé, & enſuite je la ſentis s'élever doucement & avancer. J'eus peur, mais je me raſſurai bientôt; & ſans ſavoir ni qu'on me portoit, ni ce que c'étoit qu'être porté, je trouvois ma manière d'être actuelle fort agréable. Je repris gaiement ma chanſon. Je l'interrompis pour écouter une voix rauque dont le murmure m'inquiétoit. Je n'entendis rien que de confus; mais il me ſemble, en me rappellant depuis que je ſais parler, ce que j'entendis en ce moment, que cette voix diſoit; *Oui*, *vas*, *chante*, *chante*. Auſſi ne ceſſai-je que lorſque je ſentis

ma cage s'arrêter. Je prêtai l'oreille, j'entendis du bruit ; elle continua d'avancer, & à meſure qu'elle avançoit, le bruit croiſſoit. Je ne chantois plus, j'avois même peur. Ma crainte augmenta beaucoup, lorſqu'arrêté une ſeconde fois, je me ſentis deſcendre, enſuite rouler ſur je ne ſais quoi qui faiſoit un bruit ſourd, & enfin deſcendre encore plus bas. Une odeur qui me parut déſagréable, vint frapper mes narines, en même-temps que mes oreilles étoient frappées de mille ſons plus ou moins aigus les uns que les autres, & dont l'enſemble avoit pour moi quelque choſe de triſte. Je rêvai, je pleurai. J'avois beſoin de conſolation, & je n'avois perſonne qui m'en donnât ; j'en cherchai en moi-même. Je fis, (& ce fut la première fois depuis que je me connoiſſois) je fis une réflexion ſuivie & capable de me tranquilliſer en me trom-

pant : c'étoit tout ce qu'il falloit pour ce moment-là.

Je me raſſure par un raiſonnement contre la crainte du bruit qui ſe fait près de moi.

JE ſuis, (me dis-je en un certain langage intérieur qu'ont tous les hommes, & que les animaux mêmes me paroiſſent avoir juſqu'à certain point,) je ſuis le ſeul être néceſſaire; * tout le

* Je ne ſavois ni ces mots, *être*, *cage*, *bois*, *machine*, *tour*, ni aucun autre; mais je voyois ou je me rappellois les choſes que l'on déſigne par ces mots & leur aſpect ou leur ſouvenir étoit leur nom dans mon langage intérieur. Je ſais à préſent ceux que l'on eſt convenu de leur donner, je m'en ſers dans ces Mémoires. Cependant pour communiquer à mon ſujet un air de généraliſation d'idées qui puiſſe repréſenter, du moins foiblement, le langage de l'ame, je déſignerai encore quelquefois les hommes ſous le nom d'*êtres*, & je déſignerai d'autres choſes ou par des périphraſes ou par des mots généraux juſqu'à ce que je ſois parvenu à l'époque où j'ai ſu parler.

reſte eſt fait pour moi. Il exiſte autre choſe que moi, comme j'ai lieu de le croire. On me ſert, & je ne fais rien pour ceux qui me ſervent; on me craint, & je n'ai perſonne à craindre. On m'a manqué une fois, je me ſuis mis en colère, on ne me manque plus; ſi cela arrive encore, j'employerai encore les mêmes armes; & que peut-il m'arriver? Qui eſt-ce qui pourroit pénétrer dans cette enceinte qui m'environne! elle a toujours été autour de moi. Quel être pourroit y entrer par ailleurs que par cette machine qui me donne tous les jours à manger? S'il entre par-là, c'eſt qu'il ſera plus petit que moi, & je l'écraſerai. Enfin il ne m'eſt jamais arrivé de mal; il ne peut donc jamais m'en arriver.

CHARMÉ de trouver en moi un ſi excellent fonds de Logique, je cédai à ces raiſonnemens-là; (on cede quel-

quefois à d'auſſi abſurdes) & j'écoutai ſans trop d'émotion le bouleverſement univerſel qui ſe faiſoit autour de moi. La nuit ne le termina point, & cette nuit fut la première que je paſſai ſans dormir.

ELLE finiſſoit à peine, que je vis mon tour faire la même évolution à laquelle je m'étois ſi fort oppoſé quelque temps auparavant. Je ne m'y oppoſai plus, je ſavois ce qui m'alloit arriver. Quelques momens après il revint, comme je l'attendois, chargé de vivres. Pour me conſoler de la mauvaiſe nuit que j'avois paſſée, j'allois manger ; mais j'en eus bientôt perdu l'envie. On la perdroit à moins.

Je vois un être vivant.

SI mes morceaux de pain & de viande & même les vaſes où l'on me mettoit de l'eau, s'étoient remués tout d'un

coup, avoient changé de place, avoient danſé, cela ne m'auroit que mediocrement ſurpris. Je voyois mes doigts & tous mes membres faire la même choſe, j'y étois accoutumé. Mais une petite figure noire, qui n'égaloit pas en groſſeur la centieme partie d'une bouchée de pain, courir, ſauter, ſe ſoutenir en l'air, me braver, me venir chatouiller les mains, le viſage; cela me cauſoit une ſurpriſe mêlée de crainte, dont je ne pouvois revenir.

VOILA, me direz-vous peut-être, un bien grand étalage pour parler d'une mouche. Oui: mais vous ne le trouverez pas trop grand, ſi vous vous mettez à la place d'un homme qui, n'ayant jamais rien vu de vivant que lui-même, voit une mouche.... Je ne ſais ſi c'eſt par hazard, ou autrement, qu'il n'en étoit jamais entré dans ma cage, mais celle-là fut la première. S'il en étoit

venu d'autres avant elle, je les aurois vues, car rien ne m'échappoit. Mon ame avide de ſavoir & plus encore d'éprouver des impreſſions agréables, envoyoit continuellement mes ſens à la découverte de tout ce qui arrivoit dans l'étroite enceinte où j'étois enfermé. *

Je venois de trouver une compagne, il falloit m'aſſurer la poſſeſſion de ce tréſor. Ma mouche avoit des pieds & des ailes, elle pouvoit ſortir la nuit par la même porte qu'elle étoit entrée. Lui ôter les pieds & les ailes, eut été un moyen de la retenir; mais je n'en ſavois pas

* Ce que je dis ici ne détruit pas ce que j'ai dit plus haut, que j'étois fort indifférent ſur les cauſes des phénomènes. J'accumulois volontiers les faits; mais je ne cherchois pas à remonter aux cauſes, parce que la ſolitude me rendoit pareſſeux, & que d'ailleurs je regardois cette connoiſſance comme impoſſible.

tant que *le hibou de la Fontaine*: je n'aurois pas non plus été capable de ſuivre cette affreuſe politique, elle n'eſt digne que des hiboux. Je n'oſois preſque toucher ma pauvre petite bête: car ſans ſavoir ce que c'étoit que la mort, je ſentois que je la devois craindre pour elle, ſi je n'avois reſpecté ſa délicateſſe, ſa ténuité. L'inſtinct m'y portoit auſſi, comme j'ai vu depuis les grands chiens ménager les petits avec leſquels ils jouent.

POUR m'aſſurer d'elle pendant la nuit, (car le jour je la gardois bien) je fis le projet de la prendre tous les ſoirs, & de la faire entrer ſans effort, la tête la première, dans un tuyau de paille que je fendrois le matin pour lui rendre la liberté, mais comment prendre cette mouche? J'y eſſayai de pluſieurs façons & j'y réuſſis enfin par celle que l'on emploie d'ordinaire. Je fis de

ma

ma main un filet qui la saisit par derrière, en coulant rapidement sur le même plan qu'elle. Ce fut en la prenant ainsi les soirs, que je la conservai jusqu'au jour où je sortis, après elle, de ma cage.

Au lieu de suivre mon premier projet, c'est-à-dire, de la mettre dans un tuyau de paille, ce qui pouvoit la tuer, ou du moins la blesser, je me proposai de la tenir toutes les nuits dans ma main, comme je faisois en ce moment-là: mais je sentis bientôt que cela étoit impossible, & que je ne pourrois pas avoir, en dormant, l'attention de tenir ma main toujours fermée. Je m'apperçus aussi que ce petit animal s'agitoit dans ma main, & sembloit être dans un état d'anxiété & de mal-aise; j'en eus pitié. Je jugai combien je serois à plaindre, si ma cage étoit aussi gênante pour moi, que l'étoit pour ma mouche celle où je la

tenois. Ces réflexions me firent chercher un autre ſtratagême que je trouvai enfin ; ce fut de jetter tout ce qui reſtoit d'eau dans mon vaſe libre, de le renverſer, & de mettre, avec beaucoup de précaution, ma mouche deſſous. Je gardai près de moi ce vaſe renverſé ; mais j'avois lieu de craindre que l'on ne m'en donnât pas un troiſième avec de l'eau pour me laver. J'arrachai celui qui étoit enchaîné : cela m'avoit déjà réuſſi une fois. A mon réveil, je trouvai un nouveau vaſe ſur le tour ; je ſentis à cette vue un doux mouvement de reconnoiſſance pour les êtres qui me ſervoient ; je fus auſſi content de moi-même que j'étois content d'eux, je ne manquai plus de mettre tous les ſoirs deux vaſes ſur le tour, & de garder le troiſième pour ma mouche. Quelquefois auſſi je l'enfermois le ſoir dans ma boëte de carton,

NOUS nous accoutumâmes l'un avec l'autre, elle s'apprivoisa ; nous fîmes une espèce d'amitié plus vraie que n'est souvent celle des hommes. Je m'aperçus qu'elle mangeoit, & cela me fortifia dans l'idée que j'avois déjà, que les alimens rétablissent & entretiennent les principes de la vie. Je l'observois avec plus d'attention & de plaisir que n'auroit fait le plus habile Naturaliste. Lorsque je la voyois s'attacher à un morceau de pain ou de viande, je ne touchois à rien de ce qui l'environnoit ; je restois immobile, je respirois à peine, j'aurois craint de lui faire quitter son petit repas. Elle grandira sans doute comme moi, me disois je, mais elle grandira beaucoup moins que moi, car elle mange bien moins.

IL me sembloit qu'elle devoit boire, puisqu'elle mangeoit ; mais aussi qu'elle devoit craindre de boire dans mes vases,

parce qu'ils étoient trop grands pour elle. Je les couvrois de mes mains & je la chaſſois lorſqu'elle y vouloit aller. Je lui mettois quelques gouttes d'eau ſur le tour, je les lui montrois ; & quand, par hazard, elle y alloit, je trépignois d'aiſe, & ſans oſer remuer, je diſois ou je chantois à demi voix, *qu'on l' laiſſe en r'pos.*

Je voyage.

IL y avoit quelques jours que j'étois tranquille, au bruit près, à quoi je m'accoutumois autant qu'on peut s'y accoutumer, quand on ne ſait ni d'où il vient ni quelle en peut être la cauſe. Je recommençois à jouir de moi-même, & ce plaiſir ſi pur étoit encore augmenté par celui de voir un autre être vivant.... Un matin que les premiers rayons de la lumière venoient à l'ordinaire de

m'ouvrir les yeux, que je regardois avec complaiſance mon tour chargé de proviſions, & que j'allois rendre la liberté à ma chère compagne, quelque choſe que je ne pouvois comparer à rien, parut m'entrer dans la tête, & renverſer ma cage; il me ſembla que je m'éveillois après un profond ſommeil. Je ſais aujourd'hui que ce qui m'avoit ſi fort effrayé étoit un coup de canon; j'étois embarqué, & je voguois.

Les vacillations de ma cage durèrent long-temps; elles durèrent au moins trois ſemaines, je m'y accoutumai difficilement; ce qui me chagrinoit le plus, c'eſt que ſouvent le ſoir, je ne pouvois pas prendre ma mouche, parce que je ne pouvois appuyer ma main ſur les parois de ma cage, dont le mouvement étoit continuel, & je paſſois la nuit avec beaucoup d'inquiétude, quand je n'avois pas mis ma mouche en ſûreté;

UNE de ces nuits-là, j'entendis des ſifflemens, un bruit, des cris affreux.... affreux pour qui auroit ſu ce que c'étoit. Je n'en fus que légérement ému; je ne ſentis même rien pour moi, mais ſeulement de la compaſſion pour les êtres que je croyois deſtinés à me ſervir, & dans la voix deſquels je démêlois en ce moment quelque choſe de plaintif. Le vent, la grêle, le tonnerre, le choc des vagues, les rudes ſecouſſes de ma cage, tout cela me paroiſſoit nouveau; mais j'en étois plus ſurpris qu'allarmé. Je n'y voyois rien à craindre. Ma mouche & moi, & quelques autres animaux, s'il y en avoit dans le vaiſſeau,* fûmes les ſeuls que la tempête n'effrayât point; & cela étoit juſte. Ce n'étoit des animaux, ni comme eux, ni comme moi, *

* En ce temps-là, je n'appartenois, pour ainſi dire, pas encore à l'eſpèce humaine.

qui avoient inventé & qui cultivoient l'art de braver les flots. Ce n'étoit, par conſéquent, ni eux ni moi qui devoient en être punis, du moins par la peur ; car, à l'égard de périr, ſi cela étoit arrivé, ce n'eût pas été pour nous une punition, mais un mal néceſſaire dont nous n'aurions pas eu plus à nous plaindre que de la rencontre d'un lion affamé, ou de quelqu'autre accident.

L'ORAGE dura juſqu'au jour, & ce ne fut qu'alors que l'on m'apporta mes proviſions ; je commençois à me fâcher, & quoique je ſoupçonnaſſe bien que tout ce que j'avois entendu avoit fort occupé mon monde, je trouvois mauvais que ſi peu de choſe eût été un obſtacle au devoir eſſentiel de prévenir mes beſoins. Ma colère s'éteignit en un inſtant, dès que je vis le tour reprendre ſon allure ordinaire, & ſi j'avois vu la main qui me ſervoit, je lui

aurois fait quelque careſſe à ma manière ; car nous autres hommes naturels ne ſommes pas vindicatifs. Notre cœur eſt une tablette où ſont écrits d'un côté les bienfaits que nous recevons, ſur le revers ſont les injures, & nous ne tournons jamais cette tablette. * Encore quelques jours de tumulte & de mouvement, & j'arrivai.... Grand Dieu, que j'eus le bonheur de connoître quelque temps après, parce que quelque temps après je connus mon ame & la Nature, & que je t'y trouvai ! quelle époque pour moi, & j'oſe dire pour

* On pourroit oppoſer au bien que je dis ici des hommes naturels, des faits qui ſembient être contr'eux. On voit, par exemple, en *Amérique*, un Sauvage reſter huit jours derrière un arbre pour attendre un Eſpagnol ou un Portugais, qu'il veut tuer ſeulement en haine de ſa Nation. Mais les Américains ſont-ils encore des hommes naturels, & n'eſt-ce point les Eſpagnols & les Portugais qui les ont tirés de cet heureux état ?

toi-même, pour ta gloire, que celle d'où je vais reprendre mon récit.

Un ſonge m'alarme.

JE venois de paſſer une nuit tranquille, ma cage n'avoit plus vacillé, je n'avois plus entendu de bruit. J'avois cru ſentir en m'endormant, que l'on me portoit, comme on avoit fait avant mon départ; mais à mon réveil, je crus que ce pouvoit être un ſonge; car j'en avois ſouvent, & le peu d'objets qui étoient entrés dans mon imagination, s'y reproduiſoient alors, s'y raſſembloient, s'y combinoient, & quelquefois y prenoient des formes très-bizarres.

Cette nuit-là, par exemple, j'avois rêvé que ma mouche étoit devenue tout d'un coup auſſi grande que moi, qu'elle avoit pris un morceau de pain, qu'elle

l'avoit mangé, & m'en avoit donné un ; qu'enſuite elle étoit monté le long de mon corps juſques ſur mes épaules, que par ce moyen étant agrandie du double, elle avoit touché la partie ſupérieure de ma cage & l'avoit jettée dehors. Je fus ſi vivement frappé de tout cela, que je m'éveillai en ſurſaut. On m'obſervoit, & on attendoit mon réveil.

La liberté m'eſt rendue.

J'APPERÇUS dans le tour & à côté de mon grabat, quelque choſe de fort différent de ce que j'avois coutume d'y voir. Je crus que c'étoit un nouveau mets, je me propoſois d'en dévorer une partie dès que j'aurois retrouvé ma mouche ; car je n'avois pû l'attraper la veille, parce que le mouvement de ma cage n'avoit ceſſé que la nuit. Je la cherchois des yeux, je ſen-

fis ma cage ſe renverſer de mon côté ; ce qui étoit dans le tour tomba ſur moi ; je reculai en rampant, & je gagnai ainſi le haut de ma cage. Je n'y touchois pas encore, que le fatal couvercle tomba dehors ; je vis le Ciel..... Quel ſpectacle ! il faut, pour le bien ſentir, le voir la première fois, à l'âge que j'avois. Ma mouche s'envola, & je n'eus pas la moindre envie de la retenir, je n'y pris même pas garde ; je ne m'inquiétois pas plus ni de ce qui étoit tombé du tour, ni de tout ce qui pouvoit environner ma cage. Je voyois le ciel ! j'étois immobile. Deux torrens de larmes coulèrent de mes yeux. Ah ! que ces larmes étoient douces !..... je voyois le ciel..... Si je ſuis le ſeul homme qui l'ait vu ſi tard, je ſuis le ſeul auſſi à qui il ait paru ſi beau.

Le deſir de voir & de connoître ſuccéda à l'admiration ; j'avançai, je

ſortis à demi, je reculai d'effroi à l'aſpect des arbres, des rochers, des montagnes que je voyois autour de moi. Ce n'étoit pas que tous ces objets ne me rempliſſent auſſi d'admiration, mais leur proximité me faiſoit peur. J'avançai de nouveau, je tendis mes mains au Ciel, & je tâchai de m'y élever : mais je tombai ſur mes genoux. Je cédai à ma peſanteur & à ma foibleſſe. J'avançai triſtement vers l'extrémité de ma cage, pour voir ſi du moins la terre me recevroit dans ſon ſein. Ma cage n'étoit pas tout-à-fait renverſée ; mais elle faiſoit avec le ſol, auquel elle étoit inclinée, un angle ſi aigu * que

* Où ce Sauvage a-t-il appris, diront quelques lecteurs, ce que c'eſt qu'un angle, ce que c'eſt que le ſol ?..... J'ai voyagé & j'ai trouvé parmi les hommes quatre beaux arts, qui devoient être leurs ſeuls délaſſemens, après les travaux utiles de l'agriculture & du commerce. Ces quatre arts ſont

je pouvois ſauter de là ſur la terre ſans un grand danger. Pendant que je délibérois, je m'apperçus que la partie inférieur de ma cage ſe hauſſoit, ce qui faiſoit baiſſer la partie ſupérieure. Je me jettai ſur la terre, les mains les premières. La cage remonta à peu près à la hauteur qu'elle venoit de quitter. J'entendis derrière moi un léger bruit, à quoi je fis peu d'attention.

Je me relevai en ſautant de joie, de me voir transféré d'une cage ſi petite, ſi obſcure, ſi déſagréable, dans une ſi ſpacieuſe & ſi charmante. Elle étoit de toutes parts bordée de la mer, puiſque c'étoit une Iſle; mais la terre s'étendoit à une telle diſtance du côté où j'étois en ce moment, que la mer ne

---

celui d'écrire, celui de chanter, celui de peindre, celui de calculer & de meſurer. Je ne ſais guères que ceux-là; mais je les ſais bien.

me paroiſſoit qu'un petit objet bleuâtre, qui terminoit la perſpective & l'horiſon. Je tournai la tête, je ne vis que l'étroite priſon d'où je venois de ſortir, & derrière cette priſon, un bois. Mais je jugeai par la courbure immenſe du ciel que je voyois au-delà, que ce bois me cachoit une partie de la terre égale à celle qui s'étendoit ſous mes yeux. Je fis quelque pas à main droite, pour décliner cet obſtacle, j'apperçus la mer. (Elle étoit beaucoup plus près de moi de ce côté-là, que de celui d'où je venois de la voir.) Nouveau prodige, nouvelle extaſe. Je revenois tour-à-tour du ciel à la terre, de la terre à mer, de la mer au ciel; ni mon cœur ni mes yeux ne s'en pouvoient raſſaſier. Les petits objets ne faiſoient en ce moment-là, qu'effleurer mes ſens, je ne m'attachois qu'aux maſſes. Le ciel, la terre, la mer & tout au plus une mon-

tagne, une forêt, c'etoit là tout ce qui pouvoit fixer mes regards.

CEPENDANT, lorſque ma première ardeur fut ſatisfaite, ma curioſité commença à ſe détailler & à ſe ſubdiviſer: je voulus voir les choſes les unes après les autres. Je vis trois animaux qui couroient du côté de la mer. Par l'effet de l'éloignement, ils me parurent beaucoup plus petits que moi ; mais d'autres traits de reſſemblance me portoient à leur faire l'honneur de les croire à peu près de mon eſpéce, & je les aurois véritablement ſoupçonnés d'en être s'ils n'avoient eu des habits. L'un d'eux ſur-tout m'intéreſſa; il s'arrêtoit de temps en temps, il tournoit la tête de mon côté, il ſembloit vouloir revenir à moi, j'éprouvois auſſi un deſir très-vif d'aller à lui. J'eſſayai de le ſuivre; je fis deux ſauts, & au ſecond je tombai ſur mes mains. Je me trouvai plus ferme ayant ainſi quatre

points d'appui ; mais j'eus plus de peine à avancer, parce que, ſoit que l'on m'y eût accoutumé avant de me mettre en cage, ſoit qu'aller à quatre pattes, ne ſoit pas naturel à l'homme, je m'étois toujours tenu ſur mes pieds. Je me relevai donc ; & je réſolus d'aller doucement juſqu'à la mer. C'étoit pour moi un voyage, il y avoit au moins quatre portées de carabine.

ON avoit mis près de ma cage pluſieurs petits paniers pleins de proviſions. La faim me ſuggéra d'en aller prendre un.

JE trouvai en chemin un bâton qui me parut pouvoir auſſi me ſoulager, je ſus m'en ſervir après pluſieurs tentatives ; c'eſt-à-dire, que je devins, en quelques inſtans, auſſi habile qu'un *Ourang-Outang*, eſpéce de ſinge, & je fus très-content d'une découverte qui me donnoit un nouveau point d'appui. Un peu plus loin que les trois hommes que

j'avois vu courir ; c'eſt-à-dire, au bord de la mer, étoit le vaiſſeau qui m'avoit amené, & dans lequel ils alloient remonter. Voilà, me dis-je en le voyant de plus près, voilà une cage bien autrement grande que la mienne : à quoi cela peut-il ſervir ? Je fis là deſſus beaucoup d'autres réflexions très-confuſes ; mais qui s'éclaircirent peu à peu dans la ſuite.

Mes trois porteurs avoient joint leurs compagnons, & pendant que je raiſonnois ſur cette cage, je la vis s'éloigner. Je m'arrêtai, avec ſurpriſe, pour m'aſſurer ſi ce n'étoit pas la terre qui reculoit. Je ne tardai pas à voir que c'étoit le vaiſſeau qui s'éloignoit, & je continuoit d'avancer. Je touchois preſqu'à la mer en le ſuivant toujours des yeux : il en ſortoit un tourbillon de flamme, accompagné d'un bruit terrible. Je tombai de mon haut ; & je me crus mort.

Il eſt vrai que j'avois déjà entendu un coup de canon, au moment de mon départ, mais ce ſont-là de ces choſes auxquelles un homme naturel ne s'accoutume pas en deux fois. D'ailleurs, je n'avois, la première fois, qu'entendu le bruit; je n'étois pas environné, comme en ce moment là, de mille objets nouveaux, qui excitoient en moi, une multitude de ſenſations oppoſées... Cette crainte que j'éprouvois eſt un bienfait de la Nature, elle a deſtiné la plus part des animaux à être encore plus timides que courageux; il eſt ordinairement plus aiſé de fuir le danger que de le vaincre. Nous meſurons, à la première vue, le danger ſur l'appareil qui l'environne. Si vous trouvez au détour d'un chemin, une ſtatue colorée repréſentant un monſtre qui ouvre horriblement la gueule, & ſemble prêt à vous engloutir, vous reculez avec effroi, jugez par là

de l'effet que durent produire ſur mes ſens un être ſi nouveau, un tourbillon de feu & de fumée, accompagné d'un bruit épouvantable.

JE revins un peu de ma frayeur, je me levai, je pris mon panier & mon bâton, & je continuai d'aller vers la mer. J'avois le ſoleil en face; ſa lumière, ſa chaleur pénétroient juſqu'à mon ame; je l'admirois je me proſternois devant lui, * je voulois regarder ce bel aſtre, il m'éblouiſſoit, mais je n'en murmurois pas. Je l'adorois intérieurement ſans m'en plaindre.

J'APPROCHOIS de la mer, lorſque je vis un arbuſte agité par le vent. Cet arbuſte étoit remarquable, il étoit iſolé, & je ne ſais comment il avoit pris

* L'inſtinct ſeul nous apprend que la proſtration eſt la marque du reſpect. C'eſt reconnoître ſon infériorité, c'eſt s'anéantir devant quelqu'un que de ſe proſterner devant lui.

racine dans le ſable. Je ſentois une haleine douce & tiède qui me venoit en face, & me careſſoit tout le corps, (on ne doit pas douter que je m'attribuaſſe au ſoleil ce ſouffle bienfaiſant.) Je voyois l'arbuſte pancher du côté où je ſentois que j'aurois panché moi-même, ſi j'avois été auſſi foible que lui. Le peu de grandes herbes & de plantes que je voyois à quelque diſtance de moi, s'inclinoient auſſi du même côté: j'en conclus que l'haleine du ſoleil agiſſoit ſur eux comme ſur moi. * Le mouvement de leurs feuilles étoit exactement répété par celui de leur ombre, cela m'amuſa. Je retournai la tête. Je

* Les grands vents que je ſentis dans la ſuite, me firent changer de ſyſtême, je voyois bien que ce n'étoit pas l'haleine du ſoleil, puiſque cela arrivoit dans des temps où il étoit caché, & ſouvent la nuit; mais je ne voyois point du tout ce que ce pouvoit être, & je ne le ſais que depuis peu, que quelques phyſiciens m'ont appris les effets de l'air.

vis un grand corps étendu ſur la ſurface de la terre, la frayeur me fit faire un ſaut en arrière; il en fit un en avant... Je me raſſurai, voyant qu'il ne me faiſoit pas de mal. Il avoit comme moi un panier & un bâton. Je mis mon panier par terre, il y mit le ſien. Pour voir s'il avoit toutes les mêmes facultés que moi, je lui dis *qu'on l' laiſſe en r'pos*; il reſta muet. C'étoit une preuve de ma ſupériorité: ſans me donner le temps d'obſerver qu'avoir le don de la parole eſt un très-petit avantage quand il s'agit d'employer ſes forces, je me jettai ſur le phantôme; pour le ſaiſir, & tirer en palpant quelques notions de ce qu'il étoit, mais lorſque je fus par terre je ne vis plus rien. Je me relevai, il ſe releva avec moi..... je trouvai ce phénomène très-difficile à concevoir, & je remis à en chercher l'explication lorſque je reviendrois de la mer.

Je me baigne, & je nage.

DES trois grands objets qui rempliſſoient alors toute mon ame, la terre, étoit celui qui me faiſoit l'impreſſion la plus douce, mais la moins vive. Je l'aimois comme un enfant aime ſa mère. Il en étoit bien autrement des deux autres; c'eſt-à-dire, de la mer & du ciel. Celui-ci ſur-tout me raviſſoit, je n'y portois que des regards tremblans.

LORSQUE j'eus atteint le rivage, lorſque j'eus vû de plus près le mouvement régulier, le majeſtueux balancement des ondes, je fus pénétré d'admiration & de reſpect. La mer me ſembla un ciel mobile, je crus même que le riche & ſuperbe azur dont le ciel étoit peint, c'étoit à la mer qu'il le devoit, & qu'il ne faiſoit que le réfléchir. A meſure que j'approchois de

l'eau, je ſentois le ſable de plus en plus mouillé ; je m'enfonçois un peu, cela m'étonnoit & m'amuſoit. Pour être plus agile, je laiſſai mon panier, & je continuois d'avancer avec mon bâton. Lorſque je fus près de l'eau, j'obſervai ce nouvel élément ; je le reconnus pour être celui dont je buvois, & où je me mirois ; j'en pris un peu dans le creux de ma main & je vis que le bleu du ciel n'étoit point réellement dans l'eau, qu'il ne faiſoit que s'y peindre. J'approchai avec inquiétude pour m'y voir ; car, depuis ma nouvelle naiſſance, c'eſt-à-dire, depuis une ou deux heures, je doutois preſque que je fuſſe encore moi. J'y reconnus mon viſage, je m'y vis même tout entier, & j'en fus très-content. * Je me couchai enſuite au

* L'homme naturel eſt ordinairement content de lui-même, & il a droit de l'être. L'amour propre eſt pour lui un bienfait de la providence.

bord de cette eau pour en boire, mais je la rejettai dès qu'elle eût piqué mon palais.

Si elle n'étoit pas potable, elle étoit au moins bonne pour le bain. Je mis mon bâton dans le ſable, j'avançai, j'entrai dans l'eau juſqu'au col, j'avançai encore, j'en eus pardeſſus la tête, & je me mis à nager; car la Nature a appris à tous les animaux cet art ſi facile, ſi agréable & quelquefois ſi néceſſaire. J'aurois été bien loin dans la mer, & j'aurois nagé long-temps, ſi je n'avois vu un gros poiſſon qui ſembloit me pourſuivre. Je regagnai le bord; je repris mon panier & mon bâton; & après avoir un peu mangé, en me repoſant, je retournai avec inquiétude vers ma cage, pour voir s'il n'y étoit rien arrivé de nouveau.

Je raiſonne ſur la cauſe de l'ombre.

J'AVOIS alors le ſoleil au dos, je revis mon ombre en ſortant de la mer, je n'en eus plus peur, je m'accoutumois plus aiſément à cela qu'aux coups de canon. Je voulus tâcher de découvrir ce que c'étoit que l'ombre & quelle en pouvoit être la cauſe. Je regardai autour de moi; car je ſentois que ce n'étoit que par comparaiſon que je pouvois réuſſir à connoître & à juger. Je vis que chaque arbre avoit comme moi ſon ombre, que le zéphyr qui en agitoit doucement les feuilles & les branches, agitoit auſſi & dans le même ſens, celles des faux arbres qui leur répondoient. Cela commença à m'éclairer; je crus pour un moment que la ſurface de la terre étoit un miroir comme l'eau, que ſeulement par une raiſon que

je ſoupçonnois, (ſon opacité) elle peignoit les objets en noir, au lieu de les rendre comme l'eau, avec leurs couleurs naturelles. Je me voyois dans l'eau, de quelque côté que je me tournaſſe; pourquoi n'étoit-ce pas de même ſur la terre, pourquoi ne m'étois-je pas vû en allant du côté de la mer, * & qu'en revenant du côté oppoſé, je me voyois? Cela me fit faire de nouvelles obſervations. Je remarquai que les ombres des arbres & la mienne, étoient toutes inclinées à l'oppoſite du ſoleil & de la mer; je conclus que la cauſe de cette projection d'ombre étoit, ou le ſoleil, ou la mer. Je penchois pour le ſoleil que je trouvois encore plus merveilleux que la mer, & la raiſon vint à l'appui

* Quand je dirai ſeulement la mer, cela doit s'entendre de la partie de la mer qui étoit la plus proche de ma cage, & qui étoit à l'orient de l'Iſle.

de ma conjecture. Le niveau de la mer étoit fort inférieur à celui de la terre. Le ſoleil au contraire faiſoit tomber ſes rayons plus ou moins obliquement ſur elle, & il devoit en arriver que les corps qui arrêtoient ſa lumière, jettaſſent des ombres plus ou moins grandes, ſelon le point d'où le ſoleil les regardoit. Je vis, avec une ſorte de plaiſir, qu'il falloit attribuer ce bel effet au ſoleil & que ne lui aurois-je pas attribué ?... Il me vint alors une idée qui m'a ſouvent fait rire depuis.

Les êtres qui m'ont ſervi, me diſois-je, ces êtres ſubalternes que l'eau vient d'emporter avec leur cage, ne forment ſans doute que des ſons inarticulés, puiſque moi, leur maître, je n'en forme point d'autres. D'où venoit donc cette voix qui a dit ce que je répéte ſi bien ? ah ! ſans doute cette voix étoit celle du ſoleil ! je conçus auſſi-tôt la

réſolution de faire amitié avec lui. Il étoit le ſeul objet qui m'en parut digne. (J'étois moins dédaigneux, quand je n'avois encore vu qu'une Mouche.) Je me tournai donc vers cet aſtre, & après m'être proſterné, car ma vénération pour lui ne diminuoit pas, je lui dis d'un ton grave & reſpectueux ; *qu'on l' laiſſe en r'pos.* Je crus, ou qu'il alloit venir à moi, ou qu'il alloit m'attirer à lui, ou qu'il m'alloit répondre. Quand je vis qu'il ne faiſoit rien de tout cela ; c'eſt apparemment, me diſois-je, qu'il ne m'entend pas. Il eſt trop loin. Il étoit ſans doute, bien plus près de moi, lorſqu'il prononça les mots que je viens de répéter. Mais peut-être ſe rapprochera-t il, & alors je l'irai joindre.

J'apporte de la mer des petits Poiſſons & des Coquillages.

JE me propoſai de faire, en attendant, quelques autres connoiſſances. Ma mouche m'avoit inſpiré du goût pour la ſociété, ou plutôt ce goût m'étoit naturel ; il ne lui avoit manqué que l'occaſion de ſe développer. Je trouvois les arbres & les rochers fort acceſſibles ; je les admirois, ils me plaiſoient beaucoup ; mais ce que je trouvois en eux ne me ſuffiſoit pas. J'aurois voulu y trouver encore la faculté de crier, de ſe mouvoir. J'en avois déjà agacé quelques-uns en revenant de la mer, je les avois touchés, j'avois eſſayé de les remuer ; je leur avois dis amicalement, je leur avois chanté *qu'on l' laiſſe en r'pos*, * & je n'en avois rien pu tirer.

* Si les enfans ne font point tout cela,

J'ÉTOIS un peu plus content de quelques petits Poiſſons & de quelques Crabes que j'avois vu ſur le bord de la mer, & dont j'avois mis le plus que j'avois pu dans mon panier, parce qu'au moins ils m'amuſoient par leurs mouvemens. Je les avois pris néanmoins avec un peu de méfiance, j'avois à peine oſé les toucher. Sans que je ſuſſe qu'ils me pouvoient mordre, je les craignois. La crainte eſt la meilleure arme défenſive que nous ait donné la Nature.

Je reviens viſiter ma cage.

AINSI, toujours obſervant, toujours philoſophant, ſans ſavoir ce que c'étoit que Philoſophie, j'arrive auprès de ma cage, & je commence à en ob-

c'eſt que dès l'âge le plus tendre ils ont été accoutumés à diſtinguer les êtres vivans de ceux qui ne le ſont pas.

ſerver les dehors, (j'avois eu bien autre choſe à voir quand j'en étois ſorti.) Mon premier ſoin eſt d'examiner le tour & d'en étudier le jeu. Il étoit bien ſimple. Je le conçus à peu près; c'eſt-à-dire, excepté les pivots dont je ne pouvois avoir d'idée juſte, parce qu'ils étoient cachés dans l'épaiſſeur du plancher. Le reſte des dehors de cette cage, qui conſiſtoit en quâtre côtés & quatre angles, ne m'arrêta pas : je n'avois que trop long-temps vu des angles & des côtés dans l'intérieur.

Je regardai enſuite les proviſions que l'on avoit miſes près de ma cage. Il n'y en avoit que pour quelques jours, & cela me faiſoit croire que ce temps-là paſſé, je ſerois encore ſervi à l'ordinaire. Mes proviſions étoient, comme j'ai dit, dans des paniers. J'apperçus un peu plus loin & ſous un arbre, un tas d'herbes, de racines & de fruits,

On avoit ſuſpendu avec du fil quelques-uns de ces fruits aux branches inférieures de l'arbre pour m'avertir par cette eſpèce d'hiéroglyphe, que bientôt je n'aurois plus de fruits que ceux que les arbres me donneroient. Je ne compris pas cela dans le moment, je crus au contraire que quelques-uns de mes fruits s'étoient envolés comme des mouches, & s'étoient arrêtés à ces branches. J'en tirai un, il fit un peu de réſiſtance, je crus alors que l'arbre s'obſtinoit à le retenir, je me fâchai, je ſecouai la branche, & ils tombèrent tous enſemble..... Tu as bien tort, me dis je, ayant ſi bonne idée de toi-même, d'en avoir une ſi déſavantageuſe des autres êtres. As-tu à te plaindre d'aucuns, hors de ceux qui voulurent un jour dans la priſon t'ôter les vivres qu'ils venoient de te donner? Pourquoi juger des autres par ceux-là? Et n'ont-ils pas d'ail-

leurs bien réparé depuis, le mal qu'ils te firent alors ? Cette réflexion me fut agréable, je m'applaudis de l'avoir faite. Plus elle me portoit à former de doux nœuds avec tout ce qui m'environnoit, plus elle étendoit la ſphère de mon bonheur.

APRÈS avoir mangé du fruit, je goûtai quelques-unes des plantes & des racines crues que l'on m'avoit auſſi cueillies. Je vis autour de moi de ſemblables plantes qui étoient les unes à demi-arrachées, les autres encore en terre. Bon, m'écriai-je, * Si mes eſclaves ne reviennent pas me ſervir préciſément le jour que j'aurai épuiſé mes proviſions,

* Je dis *m'écriai-je*, parce qu'en effet j'employois ſouvent avec tranſport & comme exclamation, *ou* ! *ou* ! *a* ! *a* ! & les trois autres ſons ſimples que l'on nomme voyelles ; & en même-temps que ma bouche formoit ces ſons, ou ceux-ci, *qu'on l'laiſſe en r'pos*, mon ame recevoit & combinoit les idées que je détaille dans ces mémoires.

voilà de quoi vivre en attendant.

Il me reſtoit une inquiétude. Je n'avois pas eu le temps de voir ces vivres d'une eſpéce nouvelle, que l'on avoit mis dans le tour, & qui étoient tombé ſur moi, lorſque l'on avoit renverſé ma cage. Je vais avec empreſſement pour les goûter; je jette mes mains ſur le haut de la cage. Je me diſpoſe à me ſoulever & à m'élancer dedans; mais une réflexion me fait reculer. Si j'y rentre & que pendant que j'y ſerai quelqu'un y mette le couvercle, comment ſortirai-je? C'en étoit trop pour me faire abandonner mon projet; j'aurois cependant voulu voir au moins ce que je perdois. Je retourne à ma cage, j'y accroche mes mains, & je me hauſſe ſur la pointe des pieds. L'ouverture n'en étoit élevé qu'à environ cinq pieds, & n'étoit à cette hauteur que parce qu'une poutre qui la traverſoit en deſſous, vers

le milieu, tenoit la partie ſupérieure en l'air, tandis qu'un des côtés de la partie inférieure touchoit la terre. Elle étoit par conſéquent à peu-près en équilibre, de ſorte qu'en m'y appuyant, je la fis tomber de mon côté, & preſque ſur moi : je crus qu'elle étoit devenue tout d'un coup un être vivant, qui vouloit m'engloutir, & je m'enfuis aſſez loin. Cela m'étonnoit d'autant plus, qu'elle ne m'avoit jamais donné aucun ſigne de vie. Je me raſſure enfin & j'approche, curieux ſur-tout de voir ce qui en étoit ſorti. Tout ce qu'elle contenoit étoit tombé pêle-mêle. Je me trouvai avec ma paille, mes vaſes, d'autres choſes que je croyois être des vivres, & ma petite boëte. Je pris ce qui ſe rencontra ſous ma main ; je voulus mordre, & je ſentis que ce n'étoit rien que l'on pût manger, (c'étoit une chemiſe.) Il me paroiſſoit fort étrange

que l'on eût mis là, pour mon uſage, quelque choſe qui ne dût pas ſe manger. A quoi d'ailleurs cela pouvoit-il ſervir, puiſqu'on ne le mangeoit pas? Je m'y perdois.

JE me ſouvins fort à propos que les trois êtres que j'avois vu s'avancer vers la mer, étoient couverts de choſes aſſez ſemblables à celles que je voyois; car il y avoit avec quelques chemiſes, une veſte, une redingote, &c... Ah! ah! me dis je, parce que mes eſclaves ſont, ſans doute, mal faits & qu'ils ſe ſervent de ces draperies pour cacher leurs défauts, ils voudroient que je m'en couvriſſe auſſi! Non, je n'en ferai rien.

Je m'habille.

CEPENDANT, pour m'amuſer, j'eſſayois quelques-uns de ces vêtemens. Ils m'auroient paru fort ridicules,

quand même je les aurois mis comme ils devoient l'être, à plus forte raiſon en les mettant à contre-ſens, comme je fis. Je paſſai mes cuiſſes dans deux chemiſes que je retrouſſai, & autour deſquelles, après bien des tentatives, je parvins à nouer des jarretières, pour empêcher qu'elles ne tombaſſent. Je ne concevois pas à quoi tout cela pouvoit être bon. Je n'y vis plus rien qui me convint, hors des bas & des ſouliers. Quoique je n'euſſe marché ce jour-là que ſur le ſable & très-peu, j'avois mal aux pieds, parce que je n'avois encore jamais marché. Après avoir examiné long-temps les ſouliers, je reconnus leur deſtination, j'en fis l'épreuve. Je les trouvai trop rudes, trop durs, trop étroits. Je ne vis dans les bas que des morceaux d'étoffes d'une forme ſingulière, & néanmoins élégante. Si je les avois ouverts, j'aurois vû auſſi à

quoi ils pouvoient ſervir ; mais ſans me donner le temps de les mieux examiner, j'en prends deux paires, chacune deſquelles je plie en trois, je paſſe des cordons deſſous, je les lie à mes pieds, j'en fais des ſandales. Je prends d'une main mon bâton, & de l'autre mes ſouliers, dont la vue me réjouiſſoit, & en cet équipage je cherche de l'eau pour me mirer.

Je n'allai pas juſqu'à la mer. Je ſoupçonnai que j'en trouverois dans un fond, dont je voyois la pente à cinquante ou ſoixante toiſes d'où j'étois. La Nature a fait tous les animaux un peu géométres, elle leur a appris par cet inſtinct le niveau. Avec la Nature, ce guide ſage & infaillible, j'en avois un autre encore. On avoit mis un vaſe plein d'eau à quelques pas de ma cage & je l'avois vuidé en revenant de la mer ; un autre vaſe auſſi plein d'eau étoit un

peu plus loin, & un troiſième ſur le ſommet de la colline, d'où naiſſoit ce fond que je regardois, avec raiſon, comme un réſervoir. J'y allai, je ne trouvai rien dans mon vaſe : mais je découvris au bas de la colline une belle nappe d'eau. Peut être, me dis-je, celle-ci qui eſt bien moins grande que celle où je viens de me baigner, eſt-elle auſſi d'une meilleure eau. Ce n'étoit cependant point, parce qu'elle étoit plus petite, que l'eau me paroiſſoit devoir être meilleure; car depuis deux ou trois heures que j'avois vû plus de choſes, & que j'avois par conſéquent acquis plus d'idées, au moins phyſiques, je raiſonnois mieux que lorſque j'avois dit pendant la tempête, *il ne m'eſt jamais arrivé de mal, il ne peut donc jamais m'en arriver.* Ce raiſonnement-là n'étoit digne ou que d'un homme naturel qui n'a rien vû, ou que d'un homme

civiliſé, que l'éducation ou le préjugé ont accoutumé à voir faux.

Je voulus deſcendre la colline, une des chemiſes qui me ſervoient de caleçon, ſe détacha, je mis le pied deſſus, & cela me fit faire le reſte de ce petit voyage en roulant. Mes ſouliers & mon bâton m'échappèrent, & furent plutôt arrivés que moi. Si l'eau n'avoit été un peu éloignée du pied de la colline, ils y ſeroient tombés; je les y aurois ſuivis; & c'eſt alors ſur-tout que, ne pouvant nager à mon aiſe, j'aurois éprouvé combien les habits ſont quelquefois incommodes. Je me relevai, j'approchai de l'eau, je m'y regardai, je fis comparaiſon de mon état actuel avec celui où je m'étois vû dans la mer, & mon accoûtrement me parut fort ſot.

La différence d'odeur d'un vaſe à un autre, me fait faire une découverte.

COMME j'étois accoutumé à boire dans un gobelet & que je n'avois pas apporté celui que je venois de trouver vuide ſur le haut de la colline, je n'avois à choiſir qu'entre ces trois expédiens, ou me coucher ſur le ventre & laper, ou puiſer de l'eau dans le creux de ma main, ou dans mon ſoulier. Je me ſervis du dernier. L'eau me parut mauvaiſe, mais beaucoup moins que celle de la mer. J'en bus deux gorgées & je me baignai enſuite, après m'être débarraſſé de mon caleçon, car tout cela me gênoit beaucoup & je ne pouvois imaginer aucune bonne raiſon, qui eut engagé les hommes, ou comme je diſois, mes eſclaves à porter des habits. En effet, il n'y en a qu'une que je pou-

vois même deviner, c'eſt de rendre plus vifs les deſirs de l'amour ; mais il ne faudroit pour cela que des habits ſimples & qui exprimaſſent bien le nud.

JE ne ſortis pas du bain, ſans avoir goûté l'eau, qui me parut auſſi bonne qu'elle m'avoit paru mauvaiſe dans mon ſoulier. Pourquoi la même eau avoit-elle tour-à-tour des goûts ſi différens ? Quelques réflexions m'amenèrent à la ſolution de ce problême. Je crus que cette différence pouvoit venir du milieu par lequel l'eau paſſoit. J'allai ſentir mon ſoulier, & j'y reconnus l'odeur déſagréable qui m'avoit rebuté. Un premier rayon de lumière eſt bientôt ſuivi d'un autre : je tirai de l'expérience que je venois de faire une induction ultérieure ; je jugeai que l'amertume & la ſalure de la mer venoient du fond du baſſin dans lequel elle eſt contenue. Ce raiſonnement étoit tout ſimple. L'eau ne

ſent rien dans un vaſe de bois, comme dans ceux de ma cage, ou dans un vaſe de terre glaiſe, comme celui où je viens de me baigner, parce que ni le bois ni la terre glaiſe ne ſentent rien. Mais pour la raiſon contraire, dans mon ſoulier, qui eſt un vaſe de cuir, l'eau doit ſentir la bête morte, & ſi l'eau de l'Océan eſt amère & ſalée, c'eſt, ſans doute, que l'Océan eſt un vaſe de matières ſalées & âcres.

Je mène en leſſe un paquet.

JE me diſpoſois à retourner vers ma cage. J'avois tant de nouveaux objets à parcourir, que je ne pouvois que les effleurer; je ne m'arrêtai nulle part. Enchanté de mon adreſſe à nouer des jarretières, j'en mets deux l'une au bout de l'autre, je les paſſe autour de mes deux chemiſes, dont j'avois fait un paquet, au

milieu duquel étoient mes bas ; * je mène ce paquet, pour ainſi dire, en leſſe, & je m'amuſe beaucoup à voir qu'il me ſuit. J'abandonne mes ſouliers ſur le rivage, & je crois les punir par-là de ce qu'ils ont gâté l'eau que j'ai bue. Je laiſſe auſſi le vaſe ſur la colline où je l'ai trouvé, me propoſant de le venir prendre une autre fois, quand je voudrois m'en ſervir.

En allant toujours vers ma cage, je continue de traîner mes chemiſes. Le lien qui les embraſſoit, s'uſe & ſe caſſe en chemin. Je me fâche contre lui, je jette ce qui m'en reſte. Je regarde quelle peut être la cauſe de ce qui vient d'arriver ; je vois la chemiſe qui ſervoit d'enveloppe, pleine de pouſſière & déjà un peu déchiré. D'abord j'en ris ; c'étoit

* J'étois fâché d'avoir inventé les ſandales, je les trouvois incommodes, & je venois d'y renoncer.

volontiers toujours par là que je commençois. Je réfléchis enſuite & je tire de ce phénomène une idée confuſe de l'effet du frottement. Enfin j'arrive près de ma cage, & fatigué d'avoir tant marché * & tant raiſonné depuis le matin, je me jette ſur l'herbe, je m'endors.

Songe.

MON ſommeil dura au moins deux heures ; mais il ne fut ni profond, ni même tranquille ; non que je ne me cruſſe très-en ſûreté ; j'étois trop ignorant, pour être capable de rien craindre, hors à la vue du danger, & je n'en voyois pas dans ce moment-là : mais ce qui troubloit mon ſommeil, c'étoit des rêves tumultueux, cauſés par

* J'avois fait environ un quart de lieue, & c'eſt beaucoup, quand on n'a jamais marché.

le grand nombre & la variété des objets que j'avois vus. Il me ſembla que le ſoleil s'étoit détaché du ciel pour me venir joindre & qu'il voltigeoit autour de moi, comme une Mouche. Il me ſembla que le vaſe que j'avois laiſſé ſur la colline, revenoit menant en leſſe mes ſouliers : il me ſembloit que ma cage, après avoir été en roulant juſqu'à la mer, s'y étoit jettée, (j'avois beaucoup ri de ſon allure ; & je n'avois pas cherché à l'arrêter.) Il me ſembla qu'un arbre que je preſſois & à qui je parlois, baiſſoit vers moi ſes branches, en me diſant, *qu'on l' laiſſe en r'pos*, & qu'encouragé par ces douces paroles, je lui continuois mes careſſes.

On me demandera peut-être comment je puis me ſouvenir de toutes ces bagatelles. Il y en a une bonne raiſon, c'eſt que tout cela n'étoit pour moi rien moins que des bagatelles, & que quand

on n'a vû, juſqu'à l'âge de quinze ans, qu'une mouche, les premières impreſſions qu'on reçoit alors ſont ineffaçables.

Je trouve un bon animal.

A MON réveil je revis le ciel & je crus le voir pour la première fois. Il me parut même encore plus beau; il étoit plus ſerein; il étoit d'un azure plus foncé. Des larmes de tendreſſe & de joie coulèrent encore de mes yeux... J'allois trouver dans une nouvelle découverte, un nouveau plaiſir.

COMME on s'étoit propoſé de me rendre agréable le ſéjour de mon Iſle, on avoit cru devoir y mettre avec moi, un chien; c'eſt en effet la compagnie d'un honnête-homme, & je méritois cette compagnie-là. Il falloit ſeulement prendre les moyens les plus ſages de

me la procurer, ſans m'expoſer à une frayeur peut-être mortelle. (Souvenez-vous que je n'avois jamais rien vû, rien comparé, & quelle ſenſation violente j'aurois éprouvé, ſi en ſortant de ma cage, je m'étois trouvé aux priſes, avec un chien qui voulant me mordre, ou même me careſſer, ſeroit venu vers moi, avec impétuoſité.) Pour m'épargner cette première ſurpriſe on enchaîna le chien à un arbre derrière mes proviſions; on étoit ſûr que je ne manquerai pas d'aller de ce côté-là, quand j'aurois faim, & on ſe doutoit bien qu'un homme naturel étoit trop bon, trop ſenſible, pour voir un animal privé de la liberté & ne la lui pas rendre. D'ailleurs on étoit ſûr auſſi que le chien ſauroit me demander cette grace de manière à l'obtenir.

Je ne l'avois pas vu, lorſque j'avois été goûter du fruit, mais à mon réveil, étant

étant moins dissipé, moins distrait, j'observe avec attention tout ce qui m'environne à une certaine distance, & je vois au pied d'un arbre un animal enchaîné, qui fait des efforts pour venir à moi, qui semble me prier que j'aille vers lui & m'adresse des plaintes. J'aurois regardé son collier & sa chaîne comme des choses qui faisoient partie de son corps & du tronc de l'arbre voisin * si je n'avois éprouvé en arrêtant mon tour (pag. 12.) en me jettant un verre d'eau sur le corps, &c. pag. 13.) & depuis peu en me baignant, en m'appuyant sur mon bâton pour marcher, qu'il y a hors de nous des accessoires que nous pouvons joindre à nous. Je regardai très-long-

*C'est ainsi qu'un aveugle né, à qui un chirurgien célèbre venoit d'abaisser la cataracte, croyoit que les instrumens que tenoit le chirurgien, faisoient partie de ses mains. J'ai cité ce fait dans le Cours d'Hist. Nat. (vol. 1, pag. 202.)

temps mon chien, ſans oſer en approcher, quoiqu'il m'en priât & que je compriſſe bien ſon langage, qui étoit en effet très-expreſſif. L'homme naturel eſt obſervateur & un peu méfiant, deux qualités dont l'une eſt preſque toujours bonne & l'autre ſouvent utile; l'une ſert à l'inſtruire, l'autre à le mettre à l'abri de beaucoup de dangers.

APRÈS avoir paſſé bien du temps à admirer mon chien, à le plaindre, à deſirer de lui rendre la liberté, à n'oſer en courir les riſques; j'approche enfin, il appuie doucement ſur mon eſtomach ſes deux pattes de devant, qu'il n'avoit ceſſé de me préſenter de loin, en ſe dreſſant & en luttant contre ſa chaîne. Je ſentis alors pour la première fois le plaiſir d'être touché par un autre animal, & ſur tout de l'être de cette manière ſi affectueuſe, ſi agréable, que l'on exprime par le mot *careſſer*.

MON pauvre chien, tandis qu'il me careſſoit, jettoit de petits cris douloureux & tendres qui achevèrent de me gagner le cœur. Je voyois qu'il me demandoit la liberté. Je craignois qu'après l'avoir obtenu, il ne s'envolât, comme avoit fait ma mouche; (je la regrettois de temps en temps,) je reſolus enfin de le délivrer de ſa chaîne, ſi je pouvois, dut-il être après ingrat pour me quitter, quand il ſeroit libre. Mais je ne voyois ni par où ni comment je pourrois rompre ou détacher cette chaîne: quand on ne fait un uſage libre de ſes ſens que depuis un jour, on a bien peu de ſagacité & d'adreſſe.

LA faim commençoit à me preſſer; j'allai prendre un morceau de pain & je ne manquai pas de revenir le manger auprès de mon chien. J'avois vu manger une mouche, un chien à plus forte raiſon devoit manger, je lui offris un

morceau de pain, il ouvrit très-doucement la gueule pour le prendre, & je crus d'abord qu'il n'avoit pas faim, mais dès qu'il l'eut pris, il le broya avec une avidité qui annonça une faim preſſante; je conclus très-ſagement de-là qu'il avoit craint de me mordre, ou du moins de me faire peur, je l'en aimai davantage & lui donnai encore un gros morceau de pain.

TANDIS qu'il mangeoit, je remarquois à ſon collier une briſure, une ſéparation; j'allai voir, ſi je ne pourrois pas l'agrandir, & rendre par ce moyen la liberté à mon ami, (car il l'étoit, je n'en pouvois pas douter) mes premiers efforts n'eurent aucun ſuccès. Je voulus enſuite raiſonner ſur ce que j'avois à faire, & je vis que la raiſon vaut quelquefois mieux que la force. Avant que je diſe comment j'ai raiſonné, il eſt à propos que le lecteur ſache de quelle manière étoit attaché le collier.

On avoit eu la précaution d'y mettre une agraffe, au lieu d'une boucle, parce qu'une agraffe eſt une choſe plus ſimple, & dont j'aurois plus aiſément deviné le méchaniſme. Je m'apperçus, lorſque je commençai à y réfléchir, qu'en tirant le collier, je reſſerrois l'agraffe, & qu'en le lâchant, je faiſois jouer les deux parties de cette même agraffe, de telle ſorte qu'elles ſembloient prêtes à ſe déſunir : enfin, moitié raiſonnement moitié hazard, je baiſſai un côté du collier en même-temps que je levai l'autre, & le collier me reſta dans les mains.... & mon chien de ſauter, de courir autour de moi & de me remercier par mille careſſes..... Je tenois toujours le collier & j'admirois mes mains..... ce premier ſentiment ſi naturel à l'amour-propre fit bientôt place à un ſentiment plus noble & plus délicat. Cet animal, me dis je en mon lan-

gage intérieur, tandis qu'il étoit enchaîné, ne m'a fait que des careſſes preſque froides, en comparaiſon de celles qu'il me fait depuis qu'il eſt libre. J'apperçus de-là que l'ame s'affaiſſe pour ainſi dire dans l'eſclavage & dans le malheur; mais je vois auſſi qu'elle ſait recouvrer en un inſtant toute ſon énergie, toute ſa force, dès qu'elle recouvre la liberté. En croyant que les reſſorts de l'ame reprennent leur activité, dès que le malheur ceſſe, j'étois dans une douce erreur cauſée par l'inexpérience. J'ai trop appris depuis, par quelques revers auxquels j'ai été en but, que des maux accumulés flétriſſent l'ame pour toujours. Non, je n'aurai plus ces accès d'un joie vive & délicieuſe que m'a cauſé la rencontre d'une mouche, d'un bâton, d'un chien, &c. Il eſt vrai que tous ces plaiſirs ſont abſorbés dans ceux que je reçois de ma femme & de mes en-

ſans, comme les ruiſſeaux & les fleuves ſe perdent dans la mer. Mais je ſens qu'indépendamment de cela & de mon âge qui tourne vers ſon déclin, je ſerois plus ſenſible au plaiſir ſi j'avois été moins malheureux. Je ſais que depuis que je ſuis rendu à la ſociété & que je connois l'immortel *la Fontaine*, que ce grand homme ne fut pas riche, qu'il n'imagina jamais aucun moyen de le devenir que quand la mort lui eut enlevé Madame *de la Sabliere* ſa bienfaitrice, ſon amie; il rencontra un autre véritable ami, qui lui offrit un azyle dans ſa maiſon, & à qui il répondit avec ce qu'on peut appeller une tendre indifférence, j'y allois. C'eſt à un mot de cette eſpéce, qu'un malheureux laiſſe pour ainſi dire tomber, qu'on reconnoît une ame ſublime, mais flétrie... Sans avoir le génie de *la Fontaine*, j'ai eu de plus grands malheurs que lui.

ſiens, & j'ai à peu près le caractère qu'il avoit, lorſqu'il parloit ainſi.

Mon être s'accroît encore d'un degré.

LEs careſſes de mon chien, le plaiſir d'avoir un ami me faiſoit trouver plus agréables, ſans me les faire trouver moins grands, les principaux objets qui avoient d'abord ſaiſi mon ame. Je ne voyois plus le ſoleil en face, un coin du bois me le cachoit, ſon abſence m'inquietta, & j'allois courir après lui du côté de la mer, lorſque des ſons raviſſans vinrent frapper mon oreille, & faire éclorre en moi une nouvelle ame, dont je n'avois ſentis que le germe dans ma priſon..... Quelle mélodie! quelle douceur! Je levai au ciel mes mains pures & innocentes. Je le remerciai de ce qu'il paroiſſoit n'être occupé que de mon bonheur; car je

ne pouvois me perſuader que ces ſons vinſſent d'ailleurs que du ciel. Je reſtai pluſieurs minutes en extaſe, ſans penſer ſeulement à regarder autour de moi. Ce ne fut que dans un intervalle de ſilence que je levai la tête, & que je la tournai du côté d'où étoient venus ces tendres accens ; je vis ſur une branche deux petits oiſeaux qui paroiſſoient jouer enſemble, & à quelques branches plus loin un troiſième qui les regardoit. A peine leur jettois-je un coup d'œil. Je cherchois d'où avoient pu venir les voix que je n'entendois plus. Elles recommencèrent, je les cherchai avec encore plus d'empreſſement, & ce ne fut qu'après bien des détours inutiles que je revins aux oiſeaux. Je les regardai attentivement, & je reconnus que c'étoient eux qui chantoient. Je voyois leur bec, par ſes mouvemens auſſi rapides qu'admirables, modifier les ſons qui ſortoient

de leur goſier ; je voyois leur goſier marquer au dehors, par ſes pulſations, les cadences qu'il formoit. Ah ! ſi j'avois pû m'élever juſqu'à ces oiſeaux, ou les faire deſcendre vers moi, de combien de careſſes je les aurois accablés ! Ils ne me voyoient pas ; je me mis devant eux, je leur fis des ſignes d'amitié qui me parurent ne pas voir ; je leur chantai, *qu'on l' laiſſe en r'epos*, & ils s'envolèrent. J'en fus ſi étonné, ſi affligé, qu'il ne me reſta pas aſſez de préſence d'eſprit pour réfléchir ſur la faculté merveilleuſe qu'ils avoient de traverſer les airs..... Je m'occupai de quelque choſe de plus preſſant, & je conclus avec moi-même, que ſi j'avois le bonheur de les joindre ſur un arbre un peu éloigné, où je les voyois ſe remettre, il falloit que je leur chantaſſe à demi-voix quelque choſe de plus doux, que ce que je venois de leur

chanter, & ce quelque choſe ne pouvoit être que mes ſons ſimples.

Soleil couchant.

JE parcours pour les ſuivre la liſière d'un petit bois, à l'extrêmité duquel s'offre à ma vue une plaine aſſez vaſte, remplie ſeulement d'herbes, de bruyère, de ſable blanc, & terminée en ce moment-là par la plus belle perſpective du monde, par le ſoleil couchant. Je le reconnois, quoiqu'il eût déjà perdu une partie de ſon éclat. Je m'élance vers lui, & le croyant peu éloigné, parce qu'il ſembloit toucher à la circonférence de l'horizon ſenſible, j'y cours, & j'aurois, je penſe, laiſſé pour lui mes oiſeaux, ſi par un bonheur que je regardois comme le bonheur ſuprême, je ne les avois vu voler du même côté.... voler! & non ſeulement voler, mais

ſur-tout chanter..... combien cela me paroiſſoit beau ! Je commençois à croire que je n'étois pas un être auſſi parfait que je me l'étois imaginé. Je commençai à croire qu'il y en avoit d'autres entre le ſoleil & moi. *

APRÈS avoir marché quelque temps, & m'être beaucoup fatigué ; je joignis les oiſeaux, mais point le ſoleil. Apparemment, me dis-je, qu'il me fuit, ou plutôt qu'il ne me voit pas, nous ſommes trop loin l'un de l'autre : je vais me repoſer ici, peut-être changera-t-il de route, & je le croiſerai..... Ah ! s'il paſſoit du côté où ſont mes proviſions !..... J'avois faim, & je ne voyois-là rien à manger que de la bruyère, j'en goûtai ; mais je trouvai ce mets trop dur, & un peu aigre.

* J'ai reconnu dans la ſuite que la raiſon me mettoit au-deſſus & des oiſeaux & du ſoleil même.

CEPENDANT je me repoſe au pied de l'arbre où les oiſeaux s'étoient remis, & je me tourne du côté du ſoleil pour voir ce qu'il deviendroit. Il baiſſoit preſqu'inſenſiblement; cela m'inquiétoit. Que ſavois-je ſi je ne l'allois pas perdre pour toujours? En faiſant cette triſte réflexion, je m'apperçois que les objets deviennent moins diſtincts. Je tourne la tête. Une vapeur épaiſſe, un voile noire s'élevoit de la mer orientale, cachoit déjà une partie du ciel, & s'étendoit vers le couchant. Quoi, m'écriai je, encore des nuits! il y en a donc pour cette cage immenſe, comme il y en avoit pour cette cage étroite où j'étois enfermé!

LES doux accens de mes petits oiſeaux qui me rendoient ſupportable le lugubre appareil de la nuit; ces accens s'affoibliſſoient peu à peu, & finirent bientôt après; je m'abandonnai alors à

la douleur ; plus le ſpectacle du jour avoit eu des charmes pour moi, plus celui de la nuit me parut affreux. Pour voir ſi je ne me trompois pas, ſi le ſoleil étoit véritablement deſcendu dans l'eau, je montai ſur un petit arbre. (La Nature apprend ce ſtratagême.) Je me froiſſai un peu la peau, parce que comme tous les enfans de ville, j'avois paſſé mes premières années dans une boëte ; c'eut été bien pis encore, ſi comme eux, j'avois été enveloppé, dans des langes & des habits. A meſure que je montois à cet arbre, la lumière que réfléchiſſoit le ſoleil couchant, me ſembloit moins pâle. Je crus que ſi je pouvois gagner la cime d'un rocher voiſin, qui étoit plus haut que cet arbre, je verrois encore mieux ce que deviendroit le ſoleil. J'y allai, & déjà je montois ſur ce rocher, lorſque des hiboux & d'autres oiſeaux ténébreux

s'envolèrent autour de moi, en pouſſant des cris épouvantables. Je comparai ces cris au doux ramage que je venois d'entendre, & ma douleur augmenta. Elle fut bientôt au comble. J'arrivai à la pointe du rocher, & je vis que le ſoleil étoit tout-à-fait diſparu, & que la nuit commençoit à s'étendre même ſur la ſeule partie du ciel qui me reſtoit encore un peu éclairée.

Le ciel étoit ſombre, quoiqu'il fût ſans nuages, & je ne vis pas d'étoiles, ou du moins je n'y fis pas attention. Je revins au pied de mon arbre, je pleurai beaucoup, & je me jettai ſur la terre, le viſage tourné du côté de l'occident. Le ſommeil appeſantiſſoit mes yeux, la douleur les tenoit ouverts. Je m'endormis enfin; mais mon ſommeil fut troublé par mille inquiétudes, par des ſonges affligeans, qui ne finirent qu'avec les premiers traits de la lu-

mière..... Quels traits que ceux de la lumière! Mon ame s'y ouvrit avant mes yeux.

FIGUREZ-VOUS un eſclave dont on briſe les chaînes, un criminel qui obtient ſa grace, en montant ſur l'échafaut, un bon Roi qui trouve un ami, qui apprend une vérité, QUI DONNE LA PAIX A SON PEUPLE : voilà quel fut mon bonheur en m'éveillant. J'y ſuffiſois à peine : mais la réflexion vint m'en enlever une partie, (on peut compter ſur ſon ſecours, quand on eſt trop heureux.) Je remarquai qu'il n'y avoit aucune apparence de ſoleil à l'endroit où il étoit lorſque je m'étois endormi. Cela m'inquiéta. Je le cherchai ailleurs, je me tournai vers la mer orientale, après avoir cependant un peu héſité ; car je craignois que mes yeux n'y fuſſent encore bleſſés de quelque ſpectacle ſemblable à celui du voile noir. Je re-

gardai, & je vis combien ma crainte étoit mal fondée.

Soleil levant.

LA plume d'*Homère* & le pinceau d'*Appelles* n'exprimeroient que foiblement la perſpective que m'offrirent en ce moment le ciel & la terre. Je dis que m'*offrirent*, car cela n'étoit que pour moi; tout autre en ma place y auroit vû les mêmes objets ſans y appercevoir la millieme partie de ce que j'y apperçus. J'avois une ame encore toute neuve & déjà forte; c'eſt une ſituation inconnue au reſte des hommes & inexprimable à celui qui l'a éprouvée.

D'UN nuage violet, auſſi vaſte que la moitié de l'horizon, ſortoit une traînée de feu de la même longueur, mêlée de pourpre & d'azur. Ce ſpectacle ſi

magnifique, la mer l'embelliſſoit encore, & le doubloit en le réfléchiſſant. Mon Iſle dans les endroits même où elle eſt âpre & ſablonneuſe, devenoit riante ſous un ſi beau ciel..... Que je plains les hommes qui ne voient pas tous les jours l'aurore, depuis que je ſais qu'il y a des hommes, & que la plupart d'entr'eux ont le malheur de ne la voir pas tous les jours.

JE contemplai quelque temps ces merveilles, tantôt par grouppes, tantôt ſéparément; j'oubliai que j'avois faim, & je n'allai du côté de ma cage, que parce que j'y étois attiré par le plus beau ſpectacle de l'univers. L'aurore brilloit à chaque inſtant d'un éclat nouveau, elle coloroit le ciel. Des rayons de lumière, ſortant du milieu de ce cercle de pourpre & de feu, s'étendoient, ſe courboient d'une extrêmité à l'autre de la voûte céleſte. Je vis s'é-

ſever du fond des ondes, avec une majeſtueuſe lenteur, le foyer d'où partoient ces rayons ; c'étoit un globe d'or, c'étoit le ſoleil..... Je crus me tromper. Je tournai la tête du côté où je l'avois laiſſé la veille. On juge bien que je ne l'y vis pas. Il me fallut beaucoup raiſonner pour expliquer ce phénomene.

Je ne ſoupçonnois pas que le ſoleil eût paſſé ſous moi. Que pouvoit-il lui reſter à faire, quand il nous avoit éclairé moi & mes oiſeaux. Mais voici ce qui me parut le plus probable. Ce grand crêpe qui s'étendit hier au ſoir ſur tout le ciel, c'étoit ſans doute la mer qui l'envoyoit au ſoleil pour qu'il s'en couvrit, & qu'en paſſant au deſſus de moi, pour aller recommencer ſa courſe, *

* Pourquoi le ſoleil ne reſtoit-il pas juſqu'au lendemain où il s'étoit couché, ſans faire encore pendant la nuit le chemin du ciel ? je ne ſavois comment juſtifier ce voyage

l'éclat trop vif de ſa lumière ne m'éveillât pas. L'amour-propre me dictoit ce ſyſtême : mais il ne m'aveugloit pas au point que je ne ſentiſſe combien d'hommages, combien de reconnaiſſance je devois à ce bel aſtre, ou plutôt à ſon Auteur, vers lequel il commençoit à me conduire.

J'imagine un ſyſtême ſur l'accroiſſement des corps.

TANDIS que je marchois vers le ſoleil, ces grandes idées & beaucoup d'autres, rouloient confuſément dans mon eſprit. Qui ſuis-je ? D'où viens-je ? Qu'eſt-ce que le ſoleil, le ciel, cette

---

inutile ; je crus d'abord que c'étoit une eſpiéglerie qu'il m'avoit voulu faire, mais je rougis l'inſtant d'après, d'une idée ſi bizarre, & je renonçai à l'explication de ce phénomène comme de beaucoup d'autres.

terre, ces oiſeaux, ces plantes, ces arbres ? Comment tout cela a-t-il été fait? Comment l'ai-je été moi-même ? Car j'ai ſans doute été fait. Je me ſuis vu ſi petit que tout ce que je pouvois, étoit d'atteindre à ce tour où l'on mettoit mes proviſions, & à préſent ma tête touche au haut de ce tour. Je deviendrai peut-être auſſi grand que ces arbres & ces rochers, qui peut-être ne ſont plus grands que moi, que parce qu'ils ſont plus vieux. Mais n'ai-je pas été auſſi petit que ces herbes, qui peut-être croîtront juſqu'à atteindre la hauteur de ces arbres ? Qu'ai-je été avant cela ? Que deviendrons-nous, ces herbes, ces rochers, ces arbres & moi, lorſque nous ſerons auſſi hauts que le ciel, lorſque le ſoleil paſſera entre mes doigts, entre les branches de l'herbe & des arbres, & que tout mince qu'il eſt, il ſera obligé de ſe détourner des rochers, parce

qu'il ne pourra plus paſſer entr'eux & le ciel auquel ils toucheront ? Le ſoleil croîtra peut-être auſſi & ce ſera un embarras de plus ; car le ciel qui eſt l'enveloppe de tout cela, pourra-t-il croître ?..... Je vis combien ces ſublimes recherches étoient au deſſus de moi, & j'eus la rare prudence de les abandonner.

Ni la mer ni le foſſé où j'avois bû, n'étoient entrés dans les difficultés que je venois de me faire. Je voyois que l'eau, par l'incohérence de ſes parties, par ſa fluidité, tendoit toujours vers le bas, & conſéquemment ne pouvoit croître qu'en profondeur : or, je croyois la profondeur infinie, parce que je ne lui voyois point de limites, (j'en voyois à la hauteur, c'étoit le ciel,) ainſi je n'étois pas embarraſſé de la manière dont l'eau pouvoit croître. *

* Que l'on ne s'étonne pas de me voir ſi

TOUTES ces recherches, comme je viens de l'avouer, étoient trop élevées pour moi ; elles le ſont pour bien d'autres : mais je prenois plaiſir à les ſonder, autant que ma raiſon ſans expérience en étoit capable... Il me parut que je penſois, que je raiſonnois plus aiſément & mieux qu'à l'ordinaire. Cela venoit-il du plaiſir que me cauſoit le ſpectacle de l'aurore & d'un beau jour naiſſant, ou bien de ce

---

jeune faire des grands raiſonnemens, des conjectures hardies. Mes ſens, qui, depuis que j'avois la connoiſſance de mon être, cherchoient continuellement à s'étendre ſur l'univers, pour en rapporter à mon ame des idées, n'avoient eu juſques-là, au lieu de ce vaſte champ, que l'eſpace compris entre les quatre angles de ma cage. Ma raiſon contrainte & repliée, pour ainſi dire, ſur elle-même dès mon enfance, venant à s'échapper tout d'un coup avec toute l'activité de ſon reſſort, dut ſe porter loin : mais auſſi, n'étant point dirigée, elle dut, dans cette première détente, ſe porter vers bien des erreurs. C'eſt malheureuſement auſſi quelquefois le ſort de la raiſon la mieux dirigée.

que j'étois à jeun ? Je trouvai cette dernière idée ridicule. Quel rapport pouvoit-il y avoir entre l'eſprit & l'eſtomac ? Je n'ai que trop éprouvé depuis combien il y en a, malgré la prodigieuſe différence de l'être matériel à l'être penſant ; & j'ai appris à m'humilier.

J'ARRIVE près de ma cage, j'y arrive ayant très-faim, je mange copieuſement. Lorſque je fus bien repu, je me trouvai auſſi heureux que je me croyois grand, & c'eſt beaucoup dire ; car ſi je n'étois plus à mes yeux le premier être après le ſoleil, j'étois au moins le ſecond. Je commençois même à douter que je duſſe le céder aux oiſeaux, & bientôt après je fus perſuadé que je ne le devois pas.

J'éprouve une ſenſation délicieuſe.

DEUX portes de mon ame étoient encore fermées ; l'odorat & le toucher. La première alloit s'ouvrir, & augmenter la juſte admiration que j'avois pour moi-même.

Etant entré dans un petit bois voiſin de ma cabane, j'y reſpirai ce que l'on peut appeller les parfums du matin ; l'odeur ſuave du réveil de la Nature ; cette odeur qui ne ſe répand que dans les bois, cette odeur ſi oppoſée à celle qu'exhalent les villes & leurs environs. A cette odeur s'uniſſoit une verdure riante ſur laquelle l'aurore venoit de répandre des tréſors plus réels que les perles & les diamans.

LES heureux habitans de ces retraites, les oiſeaux chantoient leur bonheur, leurs plaiſirs, & célébroient le retour du ſoleil. Je me livrois à tous ces char-

mes à la fois : j'étois comblé d'une volupté pure, de cette douce volupté qui n'a rien de fougueux ni de fade, de cette volupté qui eſt la récompenſe de la vertu & la vie de l'ame. Je ne croyois pas qu'il y eût rien au-deſſus de ce que j'éprouvois ; cependant mes plaiſirs alloient augmenter encore. Une odeur plus agréable vint me frapper ; ce ne fut pas aſſez pour moi de la ſentir ; je l'aſpirai, je volai vers l'endroit d'où elle venoit.

J'AVANCE, & derrière quelques ramées qui me l'avoient caché juſqu'à ce moment, j'apperçois un grand tapis de verdure couvert d'une brillante roſée. On entrevoyoit ſous l'herbe un autre gazon d'un bleu foncé, & néanmoins tendre ; & parmi tout cela s'élevoient ſur de grandes feuilles d'une forme noble & gracieuſe, des tiges déliées, où étoient ſuſpendus de petits grains ſemblables au plus bel albâtre. Je me

proſterne pour dévorer tous ces parfums. Je me baigne dans la roſée, ſur le muguet, ſur la violette; c'étoit avec des tranſports que la langue françaiſe exprime difficilement, & qu'en latin on nommeroit *luſcivia*, mot qui dans cette langue, ne préſente pas l'idée obſcène de celui par lequel nous le rendons. Mon cœur étoit enivré des délices qu'il recevoit par mes ſens. Je me roulois, je m'étendois ſur l'herbe; je jouiſſois de mon cinquième ſens.... Ah! *Julie*, ah! je t'outrage! non, je ne commençai à jouir du toucher qu'au moment où je reçus le premier baiſer de tes lèvres!

Je deviens ſenſible au malheur d'être ſeul.

J'APPERÇUS, à quelque diſtance de moi, deux tourterelles qui ſe baignoient enſemble, dans la roſée, dans les fleurs; qui ſe careſſoient, qui ſe

béquetoient, qui battoient des ailes. J'en fus troublé ; je ſentis que je n'avois pas encore vu tout ce qui étoit fait pour moi, cela me conduiſit à une réflexion pleine d'amertume.... Ces oiſeaux ſont deux. La mouche qui a été quelque temps avec moi en priſon, avoit ſans doute vécu avec d'autres mouches; car j'en vois beaucoup ici. Mes eſclaves que j'ai vu courir vers la mer, étoient pluſieurs; les oiſeaux que j'ai entendu chanter étoient pluſieurs; les petits poiſſons, les coquillages que j'ai rapportés de la mer, ſont auſſi pluſieurs: ces plantes, ces fleurs, ces arbres, s'ils ne ſe diſent rien, s'ils ne ſe font pas de careſſes, parce que cela n'eſt pas néceſſaire à leur bonheur, ont au moins le plaiſir de ſe voir, d'être enſemble ; & moi je ſuis ſeul ! Eſt-il poſſible d'être heureux, quand on eſt ſeul ? ah ! ſi une autre créature ſemblable à moi, partageoit mon bonheur, je ſens

qu'il doubleroit. Mais puiſqu'il peut doubler, je ne ſuis donc heureux qu'à demi ; car dans les vues de la Nature, il faut ſans doute que nous ſoyons tout ce que nous pouvons être.... Où le trouverai-je cet autre moi-même qui me ſeroit ſi cher? Je n'en demande qu'un, ce ſeroit aſſez.... Qui que tu ſois qui m'a mis ſeul ici, pourquoi m'y as-tu mis ſeul ? Auras-tu la cruauté de m'y laiſſer toujours ? Je pourrois être ſi heureux..... Faudra-t-il donc que je mène une vie languiſſante !.... Encore ſi elle devoit finir!.... Là mes idées ſe brouillèrent ; il me parut que je ſentois un nuage épais s'élever ſur mon ame. Je rêvai quelque temps d'un air diſtrait & accablé, & enfin je m'endormis. Un ſonge charmant me conſola de la peine que m'avoit cauſé mes réflexions.

Je croyois être ſur ce même tapis de verdure où en effet je dormois

alors, j'entendis du bruit dans un buiſſon, j'y cours; je vois les feuilles & les branches s'agiter, je recule de frayeur: j'avance enſuite.... Quel ſpectacle! (Il y a près de trente ans que je l'ai vu, je ne l'ai vu qu'en ſonge, & il me fait encore la plus vive impreſſion.) J'apperçois un être..... une divinité..... Elle étoit à peu près ſemblable à moi, elle étoit un peu plus grande & beaucoup plus belle que moi. Les contours de ſes membres étoient plus gracieux, plus arrondis; ſes muſcles étoient bien moins fort que les miens: ſa peau étoit bien plus blanche. J'approche, elle me fait un ſourire dont les charmes ſont inexprimables. Que ſes lévres étoient vermeilles, qu'elles étoient fraîches! que ſes dents étoient brillantes & bien rangées! Que ſes yeux étoient majeſtueux, qu'ils étoient tendres, qu'ils étoient ardens! Je porte

ſur ſes lévres un baiſer plein du feu divin que ſes yeux ont allumé dans mon cœur. Je l'embraſſe, je lui prends les mains : je craignois tant qu'elle ne voulut m'échapper. Elle me raſſure par l'air de ſatisfaction & de confiance avec lequel elle me ſuit. Je la mène ſur le même gazon, & à la même place d'où j'avois entendu le mouvement du buiſſon qui la cachoit. Mes regards, mes careſſes, lui diſent mille choſes auxquelles elle répond ſi bien..... Je ſens des deſirs vifs, dont je crois voir l'objet ; mais mon cœur qui n'eſt encore qu'à demi développé, ne ſent pas encore d'où partent ces deſirs. Il s'en croit frappé comme mon corps l'eſt de l'ardeur du ſoleil, il ſe croit auſſi à leur égard un être purement paſſif. Je ſerre les mains de ma charmante compagne, je tombe ſur ſon ſein, je m'éveille en ſurſaut, j'ouvre les yeux, & je vois que je ſuis ſeul.

Ce réveil malheureux m'accabla de triſteſſe. Je pleurai beaucoup, & je ſoupirai. Juſqu'alors je n'avois jamais, en pleurant, pouſſé que des ſanglots; je ſoupirai ce jour-là, & combien de fois n'ai je pas ſoupiré depuis pour le même objet! Mes ſoupirs étoient de douleur avant que je l'euſſe trouvé; ils ſont de tendreſſe & de joie depuis que je le poſſéde.

Un événement & quelques réflexions me conſolent.

Mes larmes d'abord détrempées d'amertume & même de déſeſpoir, s'adoucirent peu à peu. Des oiſeaux, comme pour me conſoler, vinrent chanter auprès de moi. Je levai languiſſamment les yeux vers l'endroit où ils étoient; je leur montrai de la tête & de la main la place que m'avoit paru

occuper ce qui cauſoit ma douleur. Elle étoit ſi vive, ſi profonde, cette douleur, que tout me ſembloit la devoir partager. Je crus entendre les accens des oiſeaux devenir plaintifs, j'en fus touché, cela répandit dans mon ame une première lueur de conſolation; elle fut bientôt augmentée par la réflexion ſuivante.

Tous les ſonges que j'ai eus juſqu'à préſent, ou me rappelloient ce qui m'étoit arrivé, ou m'annonçoient ce qui me devoit arriver, * celui-ci n'eſt hélas! rien moins que le tableau d'un événement paſſé, il eſt donc celui d'un événement futur. Puiſſe l'effet en être auſſi prompt, auſſi reſſemblant que celui de mes autres ſonges! Ah, combien ils ſeroient délicieux! L'Etre plus puiſ-

* Je ſais à préſent ce que l'on doit penſer des ſonges, & je ne m'y attache plus.

ſant que moi, qui m'a fait, & qui a mis dans mon ame ce deſir ſi vif, ſi ardent, ramenera ſans doute ici l'objet qu'il m'y a montré. Il ſeroit injuſte, il ſeroit cruel, s'il y manquoit..... Non, non, il n'y manquera pas, il ne peut, après m'avoir fait tant de bien, il ne peut être ni cruel ni injuſte..... Quel eſt cet être ? Où eſt-il ?... J'en reſtai-là, je n'oſois encore aller plus loin; je craignois de me perdre.... Ainſi l'amour me conduiſoit à Dieu; ainſi l'amour dans un cœur innocent & pur allume une flamme vraiment céleſte.

J'érige un monument, & je fais deux nouvelles découvertes.

POUR éterniſer, à mes propres yeux, le beau ſonge que je venois d'avoir, j'imaginai de mettre à l'endroit

où j'avois été, en moins d'une heure, ſi heureux & ſi malheureux, une pierre de groſſeur moyenne, que je voyois à quelque diſtance de-là. En l'allant prendre, je vis une fontaine, j'y bus & je me félicitai de cette découverte. J'allai de-là à ma pierre, je l'enlevai, je la vins mettre à la place que m'avoit paru occuper l'objet de mes vœux; je réſolus de venir tous les matins viſiter cette pierre, de la rendre ſenſible en l'arroſant de mes larmes, en l'embraſant de mes ſoupirs, &c. & je n'y manquai pas.

En roulant ma pierre à ſa deſtination, j'apperçus au-deſſus des branches vertes & immobiles de quelques arbuſtes, deux branches aſſez rameuſes, mais dépourvues de feuilles; & ces branches remuoient. Cela ne m'arrêta pas, je continuai de rouler ma pierre; j'étois tout occupé du monument que

je voulois élever. Cependant lorſque j'eus fini & que pour mettre le ſceau à ce grand ouvrage, j'y eus appliqué un baiſer, & que je l'eus couronné de fleurs, j'allai du côté où j'avois vu les branches merveilleuſes. Je les vis venir vers moi; je m'arrêtai. Quelle fut ma ſurpriſe en voyant la ſouche d'où elles ſortoient; c'étoit la tête d'un Cerf. Il venoit Brouter dans cette enceinte de verdure, où je venois de rendre hommage à l'amour. Il me vit & n'eut pas peur. * Il s'avança juſqu'auprès de la pierre du ſonge, (c'eſt ainſi que je la nommai dans la ſuite.) J'étois à une portée de piſtolet de lui. Nous nous regardions avec une égale curioſité; nous nous meſurions des yeux : chacun

* J'ai remarqué qu'un homme nud fait moins de peur aux animaux, qu'un homme habillé; d'ailleurs le Cerf n'eſt farouche que quand il eſt ſouvent inquiété ou pourſuivi.

de nous cherchoit à s'assurer s'il devoit regarder l'autre comme ami ou comme ennemi ; nous tâchions de prendre nos sûretés. Il eût été plus simple que nous nous en fussions allés chacun d'où nous étions venus : mais la Nature nous apprenoit que, quand le péril est douteux, il faut le constater, pour savoir si désormais on doit, à son approche, fuir ou non.

J'AVOIS senti d'abord un peu de crainte, en voyant venir ce Cerf à moi ; mais son air noble & franc me rassura. J'avois un plaisir infini à observer ce bel animal, à en admirer les proportions, à les comparer aux miennes, & à trouver quelque chose encore de plus parfait dans celles-ci. Sa façon de manger m'amusa. Je résolus d'en faire l'épreuve. Je me laissai tomber sur mes mains, & je me mis à brouter ; mais l'herbe m'ayant paru

dure & âcre, je voulus goûter les fleurs. Comme je n'avois alors que très-peu de connoiſſances, je fus fort ſurpris de voir qu'avec une odeur ſi douce, elles avoient une ſaveur forte & amère. Je commençai à voir qu'il ne falloit pas toujours juger par analogie, même dans les productions de la Nature, & cela m'affligea. Je me levai bruſquement, le Cerf s'enfuit; en vain tâchai-je de le joindre, je le perdis de vue. Mon chien qui ne me quittoit pas, qui tâchoit de me rendre la ſolitude moins triſte, me plaiſoit beaucoup, mais ne rempliſſoit pas à beaucoup près le vuide de mon ame, parce que je ne voyois pas en lui un être ſemblable à moi,..... Il me fit de la peine au moment du départ du Cerf, car voulant me donner le plaiſir de la chaſſe, & en jouir le premier, (comme de raiſon) il pourſuivit le Cerf en aboyant

de toute ſa force, & je craignis de ne plus revoir ni l'un ni l'autre. La faim me preſſoit, j'allai manger, & je remis à l'après-dîner, non la chaſſe du Cerf, mais la viſite d'amitié que je me propoſois de lui faire, en lui redemandant ce qui paroiſſoit l'avoir emmené.

Je joue avec mon ombre.

PENDANT que je marchois vers ma cage, je regardois le ſoleil, & toujours avec une nouvelle admiration. Je le voyois ſuivre la même marche que le jour précédent, & je me fortifiai dans l'opinion que ſa deſtinée, que ſon unique ſoin étoit de parcourir mon Iſle. Cela augmenta ma reconnoiſſance & mon amour pour lui. Ces ſentimens étoient profondément gravés dans mon cœur, ils étoient accompagnés d'un

reſpect ſincére ; mais je ne crus pas devoir étendre ce reſpect juſqu'à l'ombre que faiſoient au ſoleil mon opacité & celle des autres corps. Je me familiariſois avec mon ombre, je jouois avec elle ; & lorſque j'avois le ſoleil au dos ou de côté, je la pourſuivois, je la menaçois de mon bâton, je lui faiſois des *niches*. Quand elle étoit derrière moi, je l'encourageois à me ſuivre, & je lui marquois par des ſignes que j'étois content de ſon exactitude.

Je l'avois de côté en allant de la pierre du ſonge à ma cage ; mais je ne lui dis rien dans tout ce petit trajet : j'étois occupé du ſoleil, du cerf, de mon rêve, & du beſoin que j'avois de manger. Il étoit alors plus de midi ; car mon ombre, qui le matin étoit jettée à ma droite, c'eſt-à-dire, vers la mer occidentale, l'étoit encore à droite à mon retour, & par conſéquent, vers la mer orientale.

Mes proviſions de viande commencent à ſe corrompre.

ARRIVÉ près de ma cage, je trouve les proviſions des paniers dans l'état où je les avois laiſſées, mais celles qui étoient ſous l'arbre, je les trouve un peu dérangées & diminuées. Cependant quel être auroit oſé toucher à ce qui étoit deſtiné à mon uſage; je ne crois cela ni vraiſemblable, ni même poſſible, & ſans m'en inquiéter, je prends ou plutôt je happe un morceau de viande.

QUOIQUE l'on eût mis les paniers à l'ombre de quelques arbres, (où on les avoit ſuſpendus aux branches inférieures, de manière que je puſſe les prendre & que mon chien ne put pas y atteindre;) le ſoleil qui y paſſoit pour la ſeconde fois depuis mon arrivée, commençoit à endommager quelques morceaux de viande fraîche que l'on y avoit mis.

Je fus frappé de la mauvaiſe odeur de celui que je venois de prendre ; je le jettai ſans en oſer manger, & je pleurai. Mon pain devenoit auſſi fort ſec, & cela me fâchoit beaucoup. J'avois auſſi remarqué le matin qu'à meſure que le ſoleil devenoit plus chaud, la roſée diſparoiſſoit de deſſus les fleurs, & j'avois commencé à ſoupçonner que c'étoit lui qui la buvoit. Je le ſoupçonnai auſſi de deſſécher mon pain, que, dès ce moment, je cherchai à mettre à l'abri de ſon ardeur.

UNE petite caverne creuſée dans la colline, au bas de laquelle j'avois été boire & me baigner, me parut propre à recevoir le dépôt précieux de mes vivres. Je réſolus de les y porter après avoir renverſé les paniers & avoir vu ſi toute la viande n'étoit pas gâtée, & ſi tout le pain n'étoit pas deſſéché. Mais j'avois un autre examen à faire,

non moins preſſant que celui-là ; c'étoit de voir ſi mes plantes & mes racines n'étoient pas auſſi endommagées que mes autres proviſions. J'y cours en tremblant, & je ne les trouve qu'un peu fanées, ſans aucune mauvaiſe odeur. J'en mange, & je les trouve auſſi bonnes que la veille, excepté ſeulement qu'elles ſont un peu coriaces. Pour avoir de quoi comparer, (car c'eſt la première méthode que la Nature nous donne) je vais cueillir d'autres racines ſemblables, que j'arrache ſans peine, parce qu'elles croiſſent dans une terre ſablonneuſe & légère. Je les trouve plus fraîches, plus tendres & plus délicates. J'avois déjà entrevu que le ſoleil, par ſa chaleur, répandoit la fécondité & la vie dans le ſein de la terre. Je jugeai alors que s'il apportoit les ſucs nourriciers, & les élaboroit dans les plantes, tant qu'elles reſtoient dans le ſein de la

terre, il les desséchoit en les pompant, dès qu'elles en étoient arrachées. Satisfait de ces observations, que l'on se doute bien que j'avois faites beaucoup plus confusément que je ne le viens de rendre, je voulus aussi comparer les fruits cueillis à ceux qui ne l'étoient pas, & j'y trouvai à peu près la même différence qu'entre les plantes. Comment cela se pouvoit-il ? Les fruits qui tenoient encore à l'arbre étoient plus exposés à l'ardeur du soleil que ceux qui étoient cueillis, & cependant les premiers n'avoient ni rides, ni flétrissures, & les autres en avoient : cela passoit mon savoir, quelque profond qu'il fût. J'aurois bien conjecturé que l'arbre tenant à la terre, en tiroit des sucs qu'il portoit aux branches, & de-là aux fruits ; mais avec quels instrumens & par quels conduits les voituroit-il ? Tout cela n'étoit pas clair, & en qua-

lité d'homme naturel, je préférois ordinairement l'ignorance à des conjectures, à des hypothéſes. Quelquefois auſſi je faiſois des conjectures & des hypothéſes, comme on l'a déjà vu, parce que tout homme, même l'homme naturel, eſt quelquefois inconſéquent.

En quel état je trouve mes coquillages & mes Poiſſons.

LA veille de ce jour-là, c'eſt-à-dire, le jour de mon arrivée, j'avois regardé & admiré long-temps mes petits poiſſons & mes coquillages. Je voyois ceux-ci marcher ou ramper les uns en avant, les autres en arrière ou de côté; & ſans pouvoir rien comprendre de tout cela, je ne laiſſois pas de m'en amuſer beaucoup. Les poiſſons ne faiſoient que fretiller; c'étoit pour moi un nouveau jeu fort agréable: leur

forme, leur habit brillant, leur air vif, leurs yeux, dont la mobilité, &, ſi je l'oſe dire, la pétulance, ont quelque choſe de prodigieux, tout cela me raviſſoit. Mais je les trouvois à plaindre de ne pouvoir marcher comme les crabes. Il me paroiſſoit que l'être inconnu pour moi, le grand Etre des mains duquel ils étoient ſortis, n'avoit pas fait entre ces deux ſortes d'animaux un partage équitable de ſes dons. J'ignorois qu'il a deſtiné les poiſſons à ne vivre que dans l'eau, & que quand ils ſont dans cet élément, ils y jouiſſent de toute la liberté & de tout le bonheur dont ils ſont ſuſceptibles.

OCCUPÉ des grands objets, des maſſes de l'univers, occupé du ſpectacle de la terre, de la mer, & du ciel, je n'avois pas eu la préſence d'eſprit & le ſang-froid néceſſaire pour réfléchir ſur des poiſſons & des coquillages.

Je revins à eux le ſecond jour après avoir mis mes proviſions dans la petite caverne. Je trouvai les coquillages diſperſés hors du panier ; mais tous ſuivant plus ou moins vîte le même chemin, tous regagnant la mer la plus prochaine, c'eſt-à-dire, la mer orientale, d'où je les avois apportés. Les poiſſons ſeuls étoient ſans action, ſans mouvement au fond du panier où je les avois mis. Leur air triſte & morne me fit peine. Je voulus les regarder de plus près ; l'odeur fétide qu'ils exhaloient, me rebuta. Leurs yeux étoient ouverts ; ſans cela je les aurois crus endormis. Mes yeux s'ouvroient quand je m'éveillois ; ils étoient donc fermés pendant mon ſommeil, & je jugeois de tout par moi même : mais leurs yeux ouverts étoient immobiles & éteints : ces petits animaux n'étoient donc ni endormis, ni éveillés. Sans que je ſuſſe quel étoit cet état,

il me parut affreux. Je pris un poiſſon dans ma main, je le remuai, je le tournai en tous ſens, je n'oubliai rien, je le remis doucement dans le panier, de peur de le bleſſer, & j'allai voir ſi je retrouverois mon chien & le cerf.

Je veux ſuivre le ſoleil couchant, je reconnois que ma vue me trompe.

PLUS rien ne s'oppoſoit à ce petit voyage, j'avois bien dîné; mais pour en pouvoir faire un plus long, & aller juſqu'à l'extrêmité de mon iſle, où je comptois joindre le ſoleil à ſon coucher, s'il y revenoit comme je l'y avois vu le jour précédent, je fis une botte de pluſieurs racines que je liai avec une des jarretières qui m'avoient ſervi à traîner mes chemiſes.

JE marchois nud, portant quelques racines

racines ſous mon bras, ainſi n'ayant ni beſoins ni affaires, j'étois ſinon l'homme du monde le plus heureux, du moins le plus riche. On eſt ſi rarement l'un & l'autre enſemble; & cependant avec l'appui des richeſſes que je poſſédois, il ne me manquoit qu'une femme & des enfans pour être très-heureux.

APRÈS avoir traverſé la prairie du ſonge, après avoir été porter un baiſer tendre, quelques ſoupirs & quelques fleurs ſur ma pierre, j'étois paſſé près du ruiſſeau que cette pierre m'avoit fait trouver, j'y avois bu & j'y avois laiſſé un de mes vaſes pour m'en ſervir quand je voudrois. Enfin, j'étois à l'endroit où j'avois ceſſé de voir le cerf. Je le cherchai long-temps, je ne le vis ni lui ni mon chien, & de peur que le ſoleil n'arrivât avant moi à l'extrêmité occidentale de l'iſle, je m'y rendis le plus promptement que je pus,

car je voyois qu'il commençoit à y deſcendre. J'allai très-loin, j'allai juſqu'à la mer.

JE la retrouvai auſſi vaſte, auſſi infinie au couchant qu'elle l'étoit à l'orient, (Elle m'avoit déjà paru telle, lorſque le jour précédent je l'avois regardé du haut d'un rocher.) Le ſoleil terminoit ce nouvel horizon, & je perdois tout eſpoir d'arriver juſqu'à lui. Ce chagrin étoit augmenté par un autre encore plus vif. La vérité étoit plus chère à mon ame que le ſoleil à mes yeux; & je me ſurprenois à tout moment dans quelque nouvelle erreur: ma cage, vue de loin, me paroiſſoit auſſi petite que mes paniers vus de près, & mes paniers me paroiſſoient auſſi petits que les plus petits oiſeaux. Il en étoit de même des arbres, des rochers, des montagnes. La mer occidentale de l'endroit d'où je l'avois d'abord vue, ne m'avoit paru

qu'une pièce d'eau assez étroite qui terminoit mon isle & qui étoit elle-même terminée par le ciel : je vis en approchant de cette prétendue petite pièce d'eau, combien je m'étois trompé sur sa largeur.

LORSQUE ma cage & les autres objets m'avoient paru plus petits de loin que de près, j'avois attribué ce phénomène d'abord à quelque chose qui pouvoit être entré dans mes yeux, & je les avois frottés avec le dos de ma main, croyant mieux voir ensuite ; mais ce remède n'ayant pas opéré, je n'avois pas tenté de sonder le mystère, je le trouvois impénétrable. Il me le parut plus que jamais à la vue de la mer, que j'avois prise pour un étang d'une largeur médiocre. Je murmurai : c'est toujours le parti que prend l'ignorance. Pourquoi avoir des yeux pour ne rien découvrir de certain ; pour voir

une même choſe de deux façons oppoſées, dont par conſéquent l'une au moins eſt néceſſairement fauſſe..... Quelques réflexions me firent encore ici trouver la vérité.

JE ſuis un être parfait. Le jeu de tous mes organes eſt admirable; il règne, & entr'eux & dans les fonctions de chacun d'eux, un accord, une harmonie qui fait mon bonheur. Seroit-il poſſible que le plus beau d'entr'eux, que mon œil fut vicié! Non, il faut ſans doute que, pour mon propre avantage, plus les objets ſont éloignés, plus ils me paroiſſent petits, & je crois qu'en voici la raiſon. Si, à la plus grande diſtance, je les voyois tels qu'ils ſont, je n'en pourrois voir que cinq ou ſix à la fois, ils rempliroient toute ma vue; encore ne les verrois je que confuſément: * il vaut bien mieux que ma vue

* La Nature a eu encore une autre raiſon

s'étende librement, & puiſſe parcourir en détail tout ce bel & grand cercle que le ciel couvre. L'expérience m'apprend, que plus un objet eſt vu de loin, plus il me paroît petit : eh bien, je multiplierai la grandeur apparente des corps par la diſtance d'où je les verrai, & j'aurai leur grandeur réelle & je ne me tromperai plus.

Je fus ſi ravi d'avoir fait ce raiſonnement, quoique d'une manière encore plus faible que je ne viens de le rendre, que dans un tranſport d'admiration pour moi-même, je m'écriai, *qu'on me laiſſe en r'pos....* Je commençai à ne

---

de diminuer les objets à nos yeux, à proportion de l'éloignement, c'eſt de nous fournir par là le moyen de juger des diſtances. Car ſuppoſons, par exemple, qu'une tour placée à cent pas de nous, nous paroiſſe auſſi grande qu'une autre tour ſemblable placée à dix pas de nous, la première ne nous paraîtroit pas plus éloignée de nous que la ſeconde;

plus répéter ſi ſouvent ni ſi volontiers ce mot qui m'avoit d'abord paru ſi agréable : tant il eſt vrai que les plaiſirs, même les plus vifs, s'émouſſent par l'habitude, & que la modération dans leur uſage, eſt le ſeul moyen d'en prévenir la ſatiété.

Le ſoleil baiſſoit, je le voyois s'enfoncer dans l'eau. Je fis pour l'arrêter des vœux ſuperflus, il s'y précipita. Le voile noir qui s'élevoit de la mer orientale, couvroit déjà une grande partie du ciel, & la terre n'étoit plus éclairée que de la pâle lueur du crépuſcule. Je cherchai quelqu'abri où je puſſe paſſer une nuit plus tranquille que la précédente ; car j'avois eu froid, & cela m'avoit fait naître une ſorte d'envie de me couvrir au moins de deux ou trois chemiſes ; mais je n'en avois rien fait, parce que, toujours calculant, toujours comparant, ſelon ma louable méthode,

j'avois trouvé les inconvéniens des habits un peu ſupérieurs à leurs avantages. * Ce qui m'avoit fait prendre la réſolution de paſſer plutôt les nuits dans quelque grotte. J'en rencontrai une, je m'y jettai, & j'y dormis très-bien, ou du moins mon ſommeil ne fut traverſé que par quelques rêves inévitables dans ces premiers jours de ſurpriſe & d'admiration. Depuis près d'une demi-heure mon chien, après m'avoir long-temps cherché, en aboyant, m'avoit enfin trouvé; il m'avoit fait mille careſſes auxquelles j'avois été peu ſenſible: j'étois alors ſi occupé du ſoleil que j'allois perdre encore une fois!

* Je me trompois; rien n'eſt, non ſeulement ſi modeſte & ſi honnête, mais ſi commode qu'un habit ſans façon, ſans embarras,

Je pleure, croyant voir la Nature affligée.

MON premier regard, dès que je m'éveillai, ſe porta vers le ciel... Il étoit couvert de nuages. Ni aurore, ni ſoleil, rien ne paroiſſoit ſur l'horizon. J'allai juſqu'à la mer orientale, dont j'étois éloigné de près d'une lieue: je ne vis rien. Je tournai pluſieurs fois la tête vers l'occident. Peut-être le ſoleil y étoit reſté. Je ne vis rien encore: je m'abandonnai à la douleur; je pleurai amérement.

J'AVOIS remarqué que l'ombre étoit l'effet de la préſence du ſoleil; mais comme je ne raiſonnois pas toujours juſte, ni conſéquemment, j'aurois voulu que ſi le ſoleil trop fatigué, reſtoit où je l'avois laiſſé le ſoir, il me conſolât un peu de ſon abſence, du moins en m'envoyant mon ombre, ce petit être

calqué ſur moi, dont les agaceries m'amuſoient.... J'eus beau lui demander ce foible ſoulagement, s'il ne vouloit pas revenir lui-même par ſa préſence me rendre la vie, j'eus beau me proſterner vers le couchant, vers l'orient, y diriger mes triſtes regards, y tendre des mains ſuppliantes, tout cela fut inutile. Je paſſai un jour entier dans la plus affreuſe viduité: je le paſſai ſans manger, ſans dormir. Ce jour-là fut vraiment pour moi un jour de deuil. Je ſoupirai pour le ſoleil que je ne voyois plus, comme j'avois coutume de ſoupirer pour *Julie* que j'avois eu la douleur de ne voir qu'en ſonge. La privation du ſoleil me rappelloit celle de *Julie*: ma peine étoit inexprimable. La première reſſource des malheureux, l'eſpérance, me ſoutenoit; je trouvai la ſeconde, le ſommeil, dans l'épuiſement où je m'étois réduit par des courſes

auſſi longues qu'inutiles, pour trouver au moins celui des deux objets de mes vœux, dont j'avois commencé à jouir.

JE dormis peu, je m'éveillai pluſieurs fois, & chaque fois je ſortois de ma caverne, mais à peu de diſtance, car l'obſcurité m'effrayoit: enfin je me laiſſai tomber, accablé de laſſitude, de douleur & de ſommeil.... Je dormis quelques heures, il étoit jour lorſque je m'éveillai. Ce nouveau jour paroiſſoit devoir être encore plus triſte que le précédent. Le ciel étoit plus couvert; mes larmes recommencèrent, j'allai vers l'occident. C'étoit-là le terme que depuis deux jours je donnois le plus volontiers à mes triſtes promenades; c'étoit le tombeau de mon père.

ABYMÉ dans de profondes rêveries, je marchois triſtement les yeux baiſſés, la tête penchée.... Je ſentis tomber ſur moi quelques gouttes d'eau..... Ah!

m'écriai-je, ah ! le ciel pleure auſſi ! Le ſoleil eſt ſans doute perdu pour toujours ! Que deviendrai-je ? Que deviendront tous les êtres ?

La pluie augmenta ; elle étoit tiéde ; ce fut pour moi un bain très-agréable. Les larmes du ciel me parurent douces. La terre ouvroit ſon ſein pour les recevoir. Je reſpirois autour des bois une odeur délicieuſe, une odeur de fécondité. Je voyois quelques fleurs, encore fermées, ſe hâter de s'épanouir, prendre des couleurs plus vives & plus fraîches. Un nouveau ſpectacle acheva de calmer ma douleur, & de répandre dans mon ame cette ſérénité dont un ſeul inſtant nous rend plus heureux que ne feroit un ſiécle de plaiſirs bruyans. Deux tourterelles déjà vues, vinrent recommencer le charmant badinage, dont j'avois été témoin. Tout cela enſemble me combloit de plaiſir & je m'y livrois

avec d'autant moins de contrainte, que je commençois auſſi à eſpérer de revoir le ſoleil. Les nuages ſe déchiroient du côté du couchant & la pluie ceſſoit. Je continuois de regarder le jeu de mes tourterelles. J'en ſentis confuſément le motif, & j'en fus jaloux. Hélas, me diſois-je, les oiſeaux ſe baiſent, ils ſe careſſent, ils ſont le bonheur l'un de l'autre, ils ſont deux, & moi je ſuis ſeul.

CETTE réflexion, que j'avois déjà faite plus d'une fois, m'alloit jetter dans mon accablement, lorſque le ſoleil ſortant tout d'un coup de la nue, frappa mes yeux, & paſſa juſqu'à mon cœur. Je jettai un cris d'étonnement & de joie, je me mis à ſauter, à danſer, je chantai de toute ma force, & ce fut avec autant de plaiſir que la première fois. Mes tourterelles s'envolèrent, je les pourſuivis, comme ſi j'avois pu eſ-

pérer de les prendre au vol. Je fis cinquante autres folies, & toutes étoient bien dans la Nature. J'en juge par celles que mon chien avoit faites, en me retrouvant, après qu'il eut pourſuivi le cerf. Les expreſſions de la joie doivent être les mêmes dans l'homme que dans les animaux, du moins dans l'homme qui n'eſt pas dépravé.

REVENU de cette agréable ſurpriſe, je recommençai mes raiſonnemens philoſophiques. J'obſervai que le ſoleil étoit au même point du ciel, que s'il s'étoit levé de la mer orientale, comme les deux premiers jours. Je ne doutai pas qu'il ne s'y fût levé, & qu'il n'eut toujours marché derrière le voile nébuleux juſqu'à ce qu'il eut rencontré un endroit foible qu'il pût déchirer, pour y paſſer & éclairer mon iſle ſans obſtacle.

Je revois le cerf, & avec lui ſa biche.

J'ÉTOIS peu éloigné de la pierre du ſonge, j'allai lui payer le triſte & doux tribut que je m'étois impoſé; je rencontrai mon cerf, j'en fus ravi. Nous commençions à nous connoître & à ne nous plus craindre. Il rentra ſans précipation dans le bois. Il prit une route qui n'alloit point à ma cage, mais qui s'en éloignoit peu, & qui conduiſoit à la petite caverne où étoient mes proviſions. Je m'en apperçus, & je le ſuivis. Il ſuivoit lui-même un autre animal, qui ne différoit de lui qu'en ce qu'il n'avoit pas de bois, mais le ventre plus gros. Je crus voir, à l'air ſatisfait du cerf, que c'étoit là ſa compagne. Soleil, m'écriai-je, ils ſont deux, ferai-je encore long-temps ſeul!

JE n'avois pas fait un quart de lieue,

en marchant comme eux ſur une ligne parallele à celle qui conduiſoit de ma cage à la colline, que je les vis monter cette colline, & deſcendre enſuite au ruiſſeau où j'avois bû le premier jour.

En entrant dans ma ſalle à manger, dans ma petite caverne, * qui étoit creuſée comme j'ai dit, ſous la colline, je fus frappé de la mauvaiſe odeur de quelques morceaux de viande non ſalée, que j'avois cru, la veille, pouvoir encore ſe garder quelques jours. Je jettai indiſtinctement tout ce qui m'en reſtoit, de même que le pain; parce qu'il y en avoit une partie qui étoit trop ſéche, & que l'autre étoit moiſie. Je ne laiſſai dans mes paniers, que la viande ſalée, & quelques biſcuits. On m'avoit accoutumé, dans le vaiſſeau, à ces deux

* Je la nomme ainſi par oppoſition à une caverne plus grande, où l'on me verra bientôt paſſer les nuits.

nourritures peu agréables, & dont la première eſt mal-ſaine.

PENDANT que je réformois ma cuiſine, & que je faiſois un grand repas de biſcuit, de viande ſalée & de racines, je vis le cerf & la biche paſſer fort près de moi, & s'en retourner par le même chemin par où ils étoient venus; ce qui me fit croire qu'ils habitoient les environs de la prairie du ſonge. J'eus peur que mon chien ne les allât pourſuivre encore, & il en avoit envie, mais je le retins par l'oreille, je lui dis d'un ton ferme, *qu'on l' laiſſe en r'pos*; il me comprit très-bien, & reſta auprès de moi.

J'obſerve les effets de la putréfaction.

MON dîner fini, je voulus voir ſi mes poiſſons étoient encore dans l'état d'inertie & d'anéantiſſement où je

les avois laiſſés. Je les allai voir à quelques pas de ma petite caverne, où je les avois mis. La mauvaiſe odeur qui s'exhaloit du panier, m'annonça que le mal étoit augmenté. Je vis les poiſſons qui étoient livides qui ſe déformoient, qui ſe ſéparoient en lambeaux. La putréfaction me parut quelque choſe d'affreux. J'y regardai de plus près ; j'apperçus dans ces petits corps déjà preſque diſſous, un million de vermiſſeaux. Ah! m'écriai-je, que ce qui m'a d'abord paru ſi effroyable, eſt digne de mon admiration! Rien donc ne périt, rien ne ceſſe d'exiſter : ou ces petits points mobiles organiſés redeviendront poiſſons, ou du moins ces poiſſons reviendront dans ces petits êtres. Tout ce qui a été imprégné de l'eſprit de vie, ſe conſerve donc ? Tout ce qui a été, ſubſiſte donc, & ne fait que changer de forme ? J'en ai déjà vu aujourd'hui une autre preuve : les

larmes de fertilité que le ciel a répandues ce matin sur mon Isle, à mesure qu'il les répandoit, elles entroient dans la terre ; elles pénétroient même les feuilles, les fruits & les fleurs sur lesquelles elles ne paroissoient que passer ; car je vois tout cela croître, se développer, s'embellir, depuis que ces larmes précieuses sont tombées ; elles ont donc changé de forme, elles sont donc devenues des feuilles, des fruits, des fleurs..... Ce raisonnement me fit faire quelques autres réflexions sur des herbes, sur des racines que j'arrachai de terre ; je cherchai quelle pouvoit être la destination de leurs petites chevelures divisées, ramifiées à l'infini..... Toutes ces observations commencèrent à me faire entrevoir que la chaleur du soleil & l'humidité, que l'on peut appeller la chaleur paisible de la Nature, étoient les principes qui joints

à la chaleur & à l'humidité violente de la Nature, c'eſt-à-dire, à la fermentation, * étoient la cauſe de la génération des corps animés.

VOILA, (me diront quelques lecteurs qui veulent qu'on leur rende raiſon de tout, & qui font très-bien de le vouloir,) voilà des connoiſſances un peu trop vaſtes dans un homme qui n'a jamais rien appris. La Nature lui révéle tout d'un coup des myſtères qu'elle cacheroit au plus grand phyſicien de l'Europe, ſi, joignant à des obſervations également ſages & profondes, l'avantage de profiter des erreurs de tous les hommes célébres qui ont vécu

* La fermentation eſt néceſſaire auſſi juſqu'à un certain point pour produire les végétaux, & il y a toujours fermentation où la chaleur & l'humidité ſe trouvent enſemble; mais il en faut une bien plus douce & moins ſenſible pour reproduire les végétaux que les animaux.

avant lui, il n'arrachoit à la Nature le voile dont elle voudroit encore s'envelopper. Revenez de cette erreur, & perſuadez-vous bien que la Nature découvre volontiers ſon ſein à un homme ſimple & uni comme elle, qui ne veut voir que ſon ſein.

Je raiſonne ſur la cauſe de la roſée.

IL n'eſt pas beſoin de ſavoir ce que c'eſt que ſyſtême pour en faire; l'imagination s'y porte naturellement. Mais celle d'un ſauvage comme moi, n'en fait ni de profonds ni de dangereux. J'en fis un, vers ce temps-là, que je n'oublierai jamais. Je m'endormis un ſoir la tête penchée ſur mon eſtomac; à mon réveil je le vis tout couvert de la vapeur qui s'étoit exhalée de ma bouche. La reſſemblance entre cette vapeur & la roſée me frappa. Je ré-

gardai toute mon Iſle comme un grand corps, dont l'ame étoit ce que j'ai appris depuis s'appeller la Nature : je me perſuadai que ce corps avoit une tête & une bouche : je pris pour ſa tête un grand rocher qui s'élevoit du milieu de la mer occidentale, & il me parut très-probable que des antres de ce rocher, la Nature endormie répandoit ſur la terre la roſée que je voyois, & que le ſoleil après avoir enlevé cette roſée, la reportoit la nuit ſuivante à la Nature qui la répandoit encore. Il me reſtoit encore à concevoir comment ſe reproduiſoit, comment revenoit l'autre roſée, celle qui ſortoit de ma bouche ; cela m'embarraſſoit, j'aimai mieux croire que le ſoleil me la rapportoit auſſi, que d'abandonner mon ſyſtême.

Mort d'un écureuil.

MA mémoire ne me rappelle diſtinctement que la première année de mon arrivée dans l'Iſle. Les objets à meſure qu'ils ſe ſont multipliés à mes yeux, ſe ſont confondus dans mon imagination, & par conſéquent dans ma mémoire : il ſeroit d'ailleurs aſſez inutile que je ſuiviſſe l'ordre chronologique de mes découvertes & de mes idées. Il importe peu de ſavoir, par exemple, le quantiéme jour depuis ma nouvelle exiſtence, ma liberté, j'entendis pour la première fois le tonnerre; mais il eſt à propos qu'on ſache ſi c'eſt avant ou après avoir entendu le tonnerre, que j'ai entendu pour la première fois tirer du canon : ſi c'eſt avant ou après avoir vu une biche pleine, que j'ai vu cette biche, ou un autre, allaiter ſon faon: ſi c'eſt avant ou après avoir vu des ca-

davres corrompus, que j'ai vu mourir des animaux, & j'aurai ſoin de ne rien intervertir dans l'ordre de ces faits, parce que cet ordre ayant ſervi au progrès & à la filiation de mes idées, ce n'eſt qu'en le ſuivant dans mon récit, que je peux montrer comment les idées qu'ont fait naître en moi ces objets, ſe ſont produites, & pour ainſi dire, engendrées les unes les autres.

Ma mémoire me rappelle ſans peine cette ſucceſſion d'idées ; mais il eſt inutile autant qu'impoſſible, qu'en diſant j'ai vu telle choſe d'abord, & enſuite telle autre ; je diſe encore, j'ai vu cela tel jour, & celle-ci tant de jours après. Ce n'eſt pas un journal de voyage que j'écris, *comment d'ailleurs le pourrois-je faire ?*

J'étois depuis quelque temps dans mon Iſle, que je trouvois ſi agréable, ſi charmante, ſans même que je fuſſe

obligé pour cela de la comparer à ma cage ; j'avois déjà acquis, à meſure que les objets s'étoient préſentés, toutes les connoiſſances naturelles que l'on peut acquérir par la réflexion ſeule, & ces connoiſſances-là ſuffiſent pour le bonheur ; plus même on en acquiert d'autres, plus on s'éloigne de l'inſtinct, que la Nature a pour ainſi dire chargé du ſoin de nous conduire au bonheur. J'avois déjà trouvé à quelque diſtance de la pierre du ſonge, une grande caverne qui m'avoit d'abord fait peur, mais ou je m'étois enfin accoutumé à me retirer la nuit ; je dis la nuit : car, pendant le jour, que je pouvois jouir de mon exiſtence, l'idée ſublime que j'avois de moi-même, me faiſoit dédaigner toutes autres limites que celles de la terre & du ciel, & je ne conçois pas encore comment des hommes cultivés, que l'on appelle ſages, peuvent ſe croire heureux dans

dans des maiſons, c'eſt-à-dire, dans des tombeaux, plus ou moins élégans, où ils paſſent les trois quarts du petit nombre de jours qu'ils ont à vivre.

J'AVOIS déjà fait quelques remarques ſur les cauſes de la végétation. J'avois obſervé, j'avois ſuivi les inſectes qui étoient nés des débris de mes petits poiſſons. La mauvaiſe odeur que j'avois à ſupporter, en venant viſiter cet attelier de la Nature, où ſe faiſoient d'elles-mêmes toutes ces merveilleuſes transformations, étoit bien compenſée par le plaiſir que j'avois de les voir ſe faire ſous mes yeux. Si j'étois le *Platon*, le *Monteſquieu* de mon Iſle, j'en étois auſſi l'*Ariſtide*, le *Swammerdam*. Ces vermiſſeaux, que j'avois vu ſortir de mes poiſſons diſſous, ſe faiſoient de petites cages; quelque temps après en ſortoient pourvus d'ailes, & prenoient leur eſſor dans les airs. Ainſi, me diſois-je, les poiſſons

deviennent oiſeaux, & ſans doute les les oiſeaux, qui s'élevent bien loin de moi, qui s'élevent dans les cieux, *y deviennent* à leur tour quelqu'autre choſe. *

UN jour que je réfléchiſſois, en me promenant, ſur les prodiges qui m'environnoient de toutes parts, je vis un écureuil étendu près d'un arbre. J'en avois déjà vu quelques-uns courir, folâtrer enſemble, je les avois pris pour des petits cerfs qui, au lieu d'avoir des bois & point de queues, avoient des groſſes queues & point de bois; de même que je regardois les inſectes volans comme de petits oiſeaux ſans plumes. Je m'approchai doucement de l'écureuil que je crus endormi, (je trouvois l'heure de dormir un peu in-

* On verra plus bas, lorſque je parlerai d'un nid d'oiſeau, ce que je penſois là-deſſus.

due, il étoit neuf ou dix heures du matin,) je vis qu'il avoit les yeux ouverts. Ah! m'écriai-je, c'eſt encore comme mes poiſſons, il ne dort ni ne veille. Va-t-il ſe corrompre & ſe défaire comme eux? En diſant cela, je le pris dans mes mains: il fit un mouvement, j'eus peur, je le laiſſai tomber. Il s'agita encore un peu, il roula les yeux d'une manière qui m'inſpira de la pitié & de l'horreur. Je me mis à genoux pour l'obſerver; il s'allongea avec effort, il me lança un regard ſi expreſſif, ſi tendre, qu'il m'arracha des larmes! Il ferma les yeux, & je vis diminuer ſenſiblement & enfin ceſſer les pulſations de ſon cœur, qui, dans ces derniers momens, avoient été très-vives & intermittentes. Ce ſpectacle de langueur & d'inaction m'accabloit de triſteſſe. Je regardois l'écureuil & je pleurois. Je diſois en mon langage intérieur: hélas!

il ne me regarde plus, il n'a plus de mouvement. Va-t-il ou s'anéantir ou ſe putréfier ? Mon cœur continue de battre ſi réguliérement & le ſien eſt arrêté. *

JE repris dans mes mains ce petit animal, je le baiſai ; car je vis bien qu'il ne pouvoit me nuire : je le careſſai, je tâchai de le rappeller à la vie ; mais c'en étoit fait ; le feu de ſon cœur étoit éteint.

Je commence à me faire une idée de la mort & de ſes ſuites phyſiques.

LA nuit tomboit, je portai triſtement dans ma caverne ce corps inanimé : le lendemain, au lever de l'aurore, je lui trouvai les yeux ternes, tous les membres froids & immobiles ;

* Dès mon enfance j'avois toujours pris plaiſir à voir palpiter mon cœur ; je ſentois que non-ſeulement c'étoit-là le ſigne de la vie, mais que c'en étoit même la cauſe.

je tâchai vainement de le réchauffer dans mon ſein, je vis bien qu'il alloit ſubir la même métamorphoſe que mes poiſſons, & par une réflexion que cette idée devoit néceſſairement produire, je commençai à ſoupçonner que, malgré l'antiquité & la nobleſſe de mon origine, que je m'exagérois d'autant plus qu'elle m'étoit inconnue, tel ſeroit auſſi mon ſort; mais je m'en conſolai facilement..... Eh bien, me diſois-je, au lieu d'être comme je ſuis un ſeul animal, j'en ſerai un million : ma vie, au lieu de ſe perdre, ſe multipliera. Les alternatives de vie & de mort, par leſquelles je paſſerai, ſeront comme celles des jours, & des nuits. D'ailleurs, quand la mort ſeroit un mal, ſi ce mal eſt néceſſaire & inévitable, il faut ſe préparer à le recevoir. Le meilleur moyen ſans doute de quitter la vie ſans regret, c'eſt d'avoir amplement joui de

la Nature & de ſoi-même..... Je me propoſai de me livrer avec une nouvelle ardeur à ces deux plaiſirs ſi purs, ſi parfaits. De tels palliatifs me ſuffiſoient contre l'affreuſe idée de la mort. Avec combien plus de fermeté je l'attends depuis que j'ai le bonheur de te connoître, ô mon Dieu! Depuis que j'ai le bonheur d'eſpérer que, tandis que les élémens de mon corps ſe décompoſeront pour organiſer des inſectes & d'autres êtres matériels, la plus belle partie de moi-même, mon ame, dont tu es le centre, ira s'unir à toi pour jamais.

Je reconnois que l'étude de l'aſtronomie a des dangers.

IL m'arriva un ſoir de ne pas m'endormir auſſi promptement qu'à l'ordinaire, (& cela venoit de ce que ce

jour-là je m'étois moins promené, de ce que j'avois fait moins d'exercices qu'à l'ordinaire, & ſur-tout que j'avois plus penſé.)

Je ſortis de ma caverne pour reſpirer le frais, en attendant que le ſommeil m'y rappellât. Je regardai le ciel; j'apperçus l'étoile de Vénus; mais ce qu'elle étoit & ce qu'elle pouvoit devenir m'inquiétoit. Le temps étoit calme & doux, (l'été approchoit,) je m'amuſai à obſerver cette étoile; j'en vis bientôt paroître une ſeconde, puis une troiſième, puis pluſieurs, & inſenſiblement le ciel en fut tout parſemé. Ce ſpectacle étoit trop admirable, pour ne pas enchanter tous mes ſens, pour ne pas ſuſpendre mon ſommeil. Mais ſon premier effet n'avoit pas été de me charmer: il m'avoit au contraire effrayé. A meſure que l'obſcurité augmentoit & que par conſéquent, je voyois de nou-

velles étoiles, je frémiſſois. Quand elles furent toutes raſſemblées, je crus qu'un nouvel ordre de choſes alloit naître, que je ne ſerois plus éclairé que de cette foible lumière, que le ſoleil, diviſé en une infinité de petites parties, occupoit en même temps tous les points du ciel, dont juſques-là il n'avoit occupé qu'un ſeul point à la fois. L'apparition de la lune vint heureuſement porter dans mon cœur un rayon d'eſpérance, cette planette commençoit alors ſon période; je me flattai qu'elle alloit croître de moment en moment juſqu'au lendemain, qu'elle alloit ſucceſſivement raſſembler dans ſa circonférence toutes les étoiles, & qu'ainſi elle deviendroit un nouveau ſoleil.

JE me promenois depuis quelques minutes, j'avois abandonné le croiſſant; je me tournai vers lui, je ne le vis plus, je le ſoupçonnai deſcendu der-

rière un grand rocher peu éloigné de moi : je fus avec empreſſement voir s'il n'y étoit pas : un arbre ſe trouva ſur mon paſſage, & comme j'étois occupé de bien plus grands objets que ceux de la terre, je ne le vis point, & j'allai étourdiment m'y donner un coup à la tête. Je n'étois pas encore revenu de la douleur & de l'étonnement que cela m'avoit cauſé, lorſque je me laiſſai tomber dans une foſſe aſſez profonde, où il y avoit peu d'eau, mais beaucoup de boue. Je jettai un cri en me ſentant rouler dans ce précipice, & je me ſeroit cru mort, ſi pareil accident ne m'étoit déjà arrivé en plein jour. Tout ce qui réſulta de cette nouvelle chûte fut que je me froiſſai la main. Je compte pour rien la boue dont j'étois couvert. Ce ne ſeroit là un malheur que pour certains hommes, qui tiennent à tant de petites choſes, que le malheur eſt ſans

ceſſe ſous leurs pas; mais un homme nud qui ſe baigne comme un autre laveroit ſes mains, qu'a-t-il à craindre de la boue ?

J'approche d'un rocher qui me fait peur.

EN continuant de marcher, mais avec un peu plus de circonſpection, vers le rocher derrière lequel j'eſpérois trouver le croiſſant, je portai la main à mon front, j'y ſentis une boſſe; je crus qu'un morceau de l'arbre y étoit entré & que ma peau qui s'étoit ſans doute ouverte pour le recevoir, s'étoit refermée ſur le champ. Cette inquiétude ne pouvoit être diſſipée que par la lumière du jour réfléchie dans le criſtal de ma fontaine: je remis cet éclairciſſement au lendemain, puiſqu'il le falloit, & je me hâtai d'arriver au rocher: c'étoit un des plus grands que

j'ai jamais vu depuis ; il m'effraya. Les ténébres augmentèrent encore ma crainte ; j'eus cependant le courage de faire le tour de cette maſſe énorme, & n'ayant vu nulle part le croiſſant, je crus qu'il s'étoit de nouveau diviſé en étoiles. Plein de cette affligeante idée, j'allois regagner ma grotte. A quelques pas de moi, j'en vois une creuſée dans ce rocher ; j'y entre, réſolu d'y paſſer la nuit : je n'étois pas accoutumé à ce voile épais qui couvroit alors toute la Nature, la frayeur me prenoit, elle augmenta dès que je mis le pied ſur le bord de la grotte, je dis d'une voix ſourde & entrecoupée, *qu'on l' laiſſe en r'pos.* Auſſitôt pluſieurs voix, encore plus lugubres que n'avoit été la mienne, mugiſſent preſque toutes enſemble, *qu'on l' laiſſe en r'pos.* Si j'avois eu de l'éducation, ſi j'avois ſu ce que c'étoit que revenans, ſorciers, ou ſeulement que voleurs, je

ſerois tombé en défaillance ; mais ſans doute j'aurois ſu auſſi ce que c'étoit que l'écho, & peut être cela m'auroit raſſuré.

JE regagne mon logis avec beaucoup de frayeur, ſans chercher la cauſe de ce nouveau phénomène, ſans vouloir de long temps retourner au rocher. J'aurois bien mieux fait d'y retourner le lendemain au matin, & d'y chercher d'où venoit la voix que j'avois entendue, mais l'homme iſolé eſt timide. Je me jette ſur la terre, & je dors comme je peux, c'eſt-à-dire, fort tumultueuſement.

Je découpe l'écorce d'un fruit, je fais du feu.

A MON réveil j'avois la tête ſi embarraſſée, mes idées étoient ſi confuſes, que je ne diſtinguois pas mes rêves des événemens qui y avoient donné lieu. Je portai la main à mon front, je

ſentis que le coup que j'avois reçu n'étoit que trop réel. Je regardai ma main, je la vis toute meurtrie, & même écorchée. Je ne doutai pas non plus que je n'euſſe été à la grotte ; ſeulement la réponſe des voix mugiſſantes me parut ne pouvoir être qu'un ſonge, mais je n'eus point du tout d'envie d'aller vérifier ſi c'étoit un ſonge ou non.

Je fus bien plus curieux de voir ce que c'étoit que la tumeur de mon front. Je dirigeai mes premiers pas vers le ruiſſeau qui étoit entre ma caverne & la *prairie du ſonge*. En y arrivant, je regardai dans l'eau, (avant même que de rincer ma bouche, * & de boire.) Je vis à mon front une élévation ronde & bleue : il me parut que cela me défi-

* Je rinçois tous les jours ma bouche ; je m'en étoit fait un amuſement. C'eſt une des plus ſaines opérations de la propreté, je remercie la nature de me l'avoir apprîſe.

guroit, j'en fus offenſé. Je me retirai avec colère ſans vouloir boire. Le mal-aiſe, la douleur que je reſſentois, me font concevoir un nouveau projet de vengeance que j'exécute auſſi-tôt. Je prends une groſſe pierre, je vais droit à mon ennemi, c'eſt-à-dire, à mon arbre. (Je l'avois remarqué entre trois autres qui étoient autour de lui.) Je me perſuade que la pierre le ſurpaſſant en dureté, à peu près autant qu'il me ſurpaſſoit moi même, * elle devoit lui faire à peu près autant de mal qu'il m'en avoit fait. Je lui en donne deux ou trois grands coups, dont je ne tire d'autre avantage que de m'être engourdi la main. Quelques uns de ſes fruits étoient tombés, j'en prends un que je meurtris & que j'emporte

* Il m'étoit facile de voir que le bois étoit poreux, & la pierre compacte; j'avois appris de mes premières obſervations à faire toutes ces petites différences.

pour voir s'il en arrivera là-deſſus de même qu'à mon front. Je vis le contraire, mon front redevint ce qu'il étoit & le fruit ſe gâta. Je compris alors que ma vengeance étoit plus grande que le mal que j'avois reçu, & que par conſéquent elle étoit injuſte, & j'eus la délicateſſe de m'en repentir. Ces deux phénomènes m'aidèrent auſſi à me convaincre d'une vérité que j'avois déjà entrevue, c'eſt qu'un fruit détaché de l'arbre & une plante tirée de la terre ſe fanent & ſe pourriſſent, parce qu'ils n'ont plus aucune communication avec les ſources d'où ils recevoient la vie.

La même pierre dont j'avois battu l'arbre & ſon fruit, je l'avois employée en moins d'une heure à deux autres uſages. Elle étoit fort tranchante, je m'en étoit ſervi pour faire quelques ſcarifications à un gros fruit ſemblable à un melon; mais ſans deſſein de lui cauſer

de la douleur, & ſeulement pour voir qu'elle ſeroit la différence entre la bleſſure de ma main & la ſection des fibres de cette plante Ma main ſe guérit, la place même de la bleſſure s'y effaça; au contraire les cicatrices du melon s'approfondirent, je les vis croître à meſure qu'il croiſſoit. Mon front & ma main s'étoient guéris en peu de jours: il en avoit fallu bien davantage pour ſuivre le progrès des coupures du melon; & en attendant l'événement de cette expérience, j'en avois fait un grand nombre d'autres, dont je ne rapporterai plus que quelques unes.

Si j'écrivois pour des hommes naturels, je ne craindrois pas de les ennuyer par ma prolixité ſur tous ces petits objets, parce que je ſerois ſûr qu'ils leur ſont chers: mais la plupart de ceux pour qui j'écris, ont le malheur de nommer bagatelles les détails de la Nature, & de

ne pas s'en amuſer long-temps, parce que d'autres bagatelles qu'ils nomment des affaires, les occupent ailleurs.

MA colère contre la bleſſure de mon front & la vengeance que j'en avois tirée, me parurent donc inutiles lorſque j'eus tenté d'en examiner la cauſe; l'arbre m'avoit bleſſé, mais ce n'étoit pas ſa faute, je n'avois qu'à y prendre garde, il ne pouvoit pas ſe ranger pour me faire place.... Et comment avoit-il reçu les marques de mon courroux? C'étoit en m'abandonnant quelques-uns de ſes fruits, je reconnus mon ingratitude, je pleurai; je m'arrachai les cheveux, c'eſt le ſigne de douleur, & j'allai faire à ma manière des excuſes à l'arbre.

L'AURORE commençoit à briller; ſon heureux retour me rendoit à moi-même, il m'inſpira de l'humanité: ſeroit-il poſſible que je fuſſe ingrat & cruel, me diſois-je en ſoupirant! Ah! ſi j'oſois

l'être, je mériterois, outre les affreux reproches de ma conſcience, que le ſoleil mon bienfaiteur, mon père, me punit de ce crime, avec la plus grande ſévérité; je mériterois qu'il refuſât de m'éclairer. Je l'ai vu hier au ſoir ſe diviſer en une multitude d'étincelles; il reparoît aujourd'hui dans toute ſa ſplendeur; il fut obſcurci dernièrement pendant un jour entier par des nuages qui ſe fondirent le lendemain en une pluie féconde, & il reparut auſſi-tôt. Il ne ſe diviſe la nuit en petites lumières que pour ne pas interrompre mon ſommeil, il ne ſe cache quelquefois un peu pendant le jour, que pour mieux fertiliſer tout ce qui m'environne. Il ne paroît & ne diſparoît que pour me faire du bien, à moi qui ne peut lui en faire aucun; & au lieu de ſuivre un auſſi beau modèle, je frappe, je meurtris un arbre innocent, & qui m'a bleſſé malgré lui & qui

courbe volontairement ſes branches vers moi, pour me nourrir..... Envain l'ingratitude voudroit me ſuggérer que c'eſt le ſeul poid de ſes fruits qui l'oblige à laiſſer incliner ſes branches, je le ſais, mais pourquoi porte-t il tant de fruits? En a-t-il beſoin pour lui-même? *

OCCUPÉ du plaiſir de me trouver ſenſible, de celui de revoir le ſoleil, d'être tout couvert de ſon éclat & enfin de marcher dans la roſée, (car c'eſt encore là un vrai plaiſir) je voulus aller vers mon écureuil que j'évitois depuis

* Un ſavant n'accorderoit pas tant de bienfaiſance à un arbre & n'en tireroit par conſéquent pas une ſi bonne leçon. La Nature, diroit-il, a voulu que chaque plante produiſit une grande quantité de ſemence de ſon eſpèce, afin que malgré tout ce qu'il en faut pour l'uſage de l'homme & des autres animaux, il en reſte aſſez pour que cette eſpèce ne s'éteigne pas. Laiſſons raiſonner les ſavans & livrons-nous du moins quelquefois à une douce illuſion.

pluſieurs jours, craignant de le trouver dans le même état où j'avois vu mes poiſſons. J'approche, il étoit encore entier; mon cœur s'ouvre à l'eſpérance: je prends l'écureuil entre mes mains, je veux m'aſſurer ſi, au lieu de ſe corrompre & de ſe diſſoudre comme mes poiſſons, il n'eſt peut-être pas abymé dans un profond ſommeil. Je l'excite, je le remue, mes doigts s'enfoncent dans ſa chair déjà livide; il s'exhale de toutes les parties de ſon corps une odeur de mort qui paſſe juſqu'à mon ame & la flétrit. Cette odeur peut plaire ſur la table d'un riche & je n'oſe chercher quelle en peut être la raiſon; mais elle afflige & *un homme comme moi* doit s'affliger.

J'ÉTOIS venu du melon à l'écureuil, en faiſant comme je viens de dire, des triſtes mais inutiles réflexions ſur mon ingratitude; j'avois enſuite penſé à ce

qui pourroit arriver de la bleſſure du melon dont j'avois découpé, ſcarifié l'écorce, de la meurtriſſure de l'arbre & du fruit, des plaies de ma main & de mon front, & du ſommeil de l'écureuil. On conçoit ſans peine que tout cela avoit pu me faire oublier que je tenois une pierre : auſſi l'oubliai-je ; & cette diſtraction * duroit encore, lorſque, rebuté de l'odeur de l'écureuil, je le laiſſe tomber. Sa peau s'ouvrit, ſes entrailles ſortirent de ſon corps. Le deſir de voir & de connoître s'anéantit à la vue d'un tel ſpectacle. Mon premier mouvement fut de me détourner & de fuir, mais ſans murmurer contre la Nature : (car j'apprenois tous les jours,

* J'avois quelquefois des diſtractions dans ma cage, parce que je n'avois pas aſſez grand nombre d'idées pour m'occuper continuellement ; j'ai eu ſouvent auſſi depuis ce temps-là des diſtractions, parce que j'ai eu trop d'idées.

par de nouvelles découvertes, que quand je l'avois accuſée d'erreur ou d'injuſtice, mon ignorance m'avoit rendu blaſphémateur.) Le cri de mon ame ne fut donc point en ce moment un cri de révolte & de colère, mais de douleur & d'amertume. Je levai mes mains vers le ciel, pour lui demander ſi c'étoit-là auſſi le ſort qui m'attendoit, & pourquoi cela étoit ainſi.

Je tenois toujours ma pierre, je m'en apperçus enfin, je la jettai ſans emportement, & néanmoins avec force contre une autre pierre. Ce choc produiſit quelques étincelles. Il n'en falloit pas davantage pour faire diverſion à mes triſtes idées. Je voulus répéter une expérience ſi capable de m'intéreſſer, ce fut encore avec le même ſuccès, & j'y pris tant de plaiſir que je la réitérai pluſieurs fois. Enfin quelques étincelles s'attachèrent à des feuilles ſèches. Je

vis ces feuilles fumer, brûler, je fus ſaiſi de crainte, de reſpect, d'admiration : je les regardai long-temps avec des yeux immobiles : je conçus bien que ce prodige venoit des étincelles que j'avois tirées des pierres ; mais comment tout cela s'étoit-il pû faire ? Qu'en alloit-il arriver ? Devois-je regarder cette découverte comme un bonheur, ou comme un malheur ? Que d'incertitudes ?

CEPENDANT les feuilles s'allumoient je les amoncelai, parce que je vis bien que celles qui étoient pluſieurs enſemble brûloient mieux. Je m'apperçus auſſi qu'elles s'allumoient mieux du côté d'où venoit le vent. Je conclus de là que le ſouffle rendoit le feu plus ardent. Je m'approche pour ſouffler : je ſens une douce chaleur qui m'étonne, & qui m'invite à achever mon ouvrage. Je ſouffle : une petite flamme bleue pétille

ſous mes lévres. Au même inſtant tout s'embraſe. Jugez, s'il eſt poſſible, quelle fut ma frayeur..... Mais elle ne dura qu'un moment; la vue d'un feu ſans impétuoſité eſt plus belle que terrible. Je revins à celui que je venois d'allumer, & j'y revins d'autant plus vîte, que la flamme ayant dévoré en un inſtant le peu de feuilles que j'avois amaſſées, elle alloit s'éteindre, ce que je regardois comme un très-grand malheur. Je me hâtai de lui donner de nouveaux alimens, c'eſt-à-dire, de nouvelles feuilles, parmi leſquelles il ſe trouva des petites branches; je vis qu'elles brûloient auſſi-bien que les feuilles, & qu'elles tenoient plus long-temps le feu: j'eſſayai d'y mettre de plus groſſes branches, & j'eus de la flamme, du braſier, de la chaleur.

MON Iſle & le peu de mer que je pouvois voir, me ſembloient un eſpace

infinie,

infinie. Mon Iſle n'eſt pas la milliéme partie du globe terreſtre; les étoiles fixes ſurpaſſent en groſſeur pluſieurs millions de fois la terre; & cependant les étincelles de mon feu ſembloient devoir ſe raſſembler dans les cieux, & y former de petits aſtres du même volume que les étoiles fixes..... Dans quelles erreurs nos ſens nous jettent, eu égard aux choſes qui ſont trop au-deſſus d'eux.

L'IGNORANCE, par la même raiſon qu'elle nous trompe, nous rend hardis & quelquefois téméraires. Je ne connoiſſois pas mieux le feu que les étoiles; je voulus jouer avec des tiſons, je me brûlai à la main. En même-temps que j'apprenois ſi chérement l'un des effets du feu, j'apprenois auſſi que quand on s'eſt bleſſé, il faut couvrir & mettre à l'abri des accidens la partie malade. Une réflexion très-aiſée

& très-ſimple me fit trouver cet expédient. Je crus auſſi que le froid étoit un remède contre le chaud. J'allai tremper ma main à la fontaine voiſine où je la laiſſai long-temps. Je l'enveloppai enſuite d'une grande feuille liſſe & fraîche, * à peu près ſemblable à celle de la porée. J'en mis une pareille ſur mon front, & cela me ſoulagea beaucoup.

Il n'y avoit pas deux heures que j'avois vu pour la première fois du feu, de la fumée, de la flamme, & déjà je m'accoutumois à toutes ces merveil-

* Avec des pierres tranchantes, je m'étois amuſé à lever des écorces d'arbres, ſous leſquelles j'avois trouvé des fibres très-ſouples, & cependant aſſez fortes pour me ſervir au même uſage que mes jarretières, & mes autres cordons; c'eſt-à-dire, à ficeler, à envelopper tout ce que je voudrois; ce fut avec ces rubans naturels que je fis tenir les feuilles autour de mon front & de ma main.

les réunies ; tant il eſt vrai que l'on s'accoutume à tout, & que par cette raiſon il faut ménager, il faut rendre très rare l'uſage des merveilles.

Je raiſonne ſur la nature & les effets du feu.

LORSQUE mon admiration fut un peu rallentie, & la douleur de ma brûlure un peu appaiſée, je penſe : le beſoin de raiſonner vint reprendre dans mon ame la place qu'elles y avoient occupée.

QU'EST-CE que ce feu ? D'où vient-il ? Pourquoi conſume-t-il les corps ſur leſquels il s'attache ? Un philoſophe auroit été embarraſſé à réſoudre ces queſtions. Moi je ne le fus pas. J'aurois pu m'en faire encore une autre qu'un philoſophe croit de ſon domaine, & qui n'eſt peut-être pas de celui de perſonne. Com-

ment le feu agit-il ſur les corps ? Mais tous ces *comment*-là m'ont toujours paru auſſi inexplicables qu'inutiles ; je ne les ai pas cherchés. Qu'eſt-ce que le feu?... Le feu ? C'eſt un être quelconque, fort vorace, qui conſume d'autres êtres, ſe nourrit de leur deſtruction & meurt lui-même en les détruiſant. D'où vient-il ? Oh ! pour cela rien n'eſt ſi ſimple. Il vient du ſoleil, & ne peut venir d'ailleurs. Le ſoleil qui paſſe tous les jours dans mon Iſle, & qui ne paſſe la moitié de chaque nuit dans cette mer, & l'autre moitié dans celle-ci, que pour recommencer ſa courſe au-deſſus de mon Iſle ; le ſoleil, qui en un mot n'exiſte que pour mon Iſle, met de ſon feu dans ces cailloux, &, ſans doute, dans tous les autres corps, & entretient apparemment dans le mien la chaleur qui me fait vivre.

QUOI qu'il en ſoit, il y en a dans

les pierres, & il y eſt à peu près comme le fruit ſur les arbres ; il faut ſecouer les branches pour en faire tomber le fruit, il faut heurter les pierres pour en faire ſortir du feu.

POURQUOI le feu conſume-t il les corps ſur leſquels il s'attache ? Parce qu'il vient du ſoleil, parce qu'il en eſt une émanation. Le ſoleil eſt un petit globe de feu très-ardent, qui nous regarde de très-loin, moi & tout ce qui m'environne, & qui, par cette raiſon, nous échauffe ſans nous brûler. * Le feu, au contraire, eſt un ſoleil plus ou moins grand, ſelon qu'il eſt plus ou moins nourri, lequel ſoleil étant en bas au lieu d'être en haut, ne porte au loin ni ſa lumière, ni ſon feu, mais

* Dequoi s'entretient le feu du ſoleil ? je n'en ſavois rien pour lors, & je n'en ſais pas plus aujourd'hui.

éclaire, échauffe vivement tout ce qui l'approche.

SANS interrompre mes ſavantes recherches ſur l'origine du feu, j'allois chercher du bois pour l'entretenir. Il ſeroit à ſouhaiter que les profonds ſpéculatifs me priſſent en cela pour modèle, & qu'ils ſe ſouviennent que pour être digne de raiſonner ſur la végétation du bled, il faut ſemer & recueillir du bled. Lorſque je n'eus plus rien de ſublime à penſer, j'obſervai qu'heureuſement je n'avois pas jetté mes pierres l'une contre l'autre au bord d'un bois dont j'étois peu éloigné; car le premier feu que j'aurois allumé, ſeroit devenu en un moment un incendie: & quel incendie! Je frémis de crainte & d'horreur quand j'y penſe..... Ce bois s'étendoit d'une extrêmité à l'autre de mon Iſle; mais quelque grande que ſoit la perte d'une forêt pour un homme qui connoît

les charmes de la ſolitude & de l'ombre, c'étoit peu qu'une telle perte comparée au malheur que j'avois à craindre. Au fond de ce bois du côté du midi étoit cachée l'humble retraite, ou plutôt le temple auguſte..... Je voudrois rapporter ici le plus beau trait de mon hiſtoire ; l'ordre des événemens s'y oppoſe, je vais me hâter de parcourir ceux qui l'ont précédé : il en reſte peu.

Je découvre une nouvelle propriété du feu.

CE fut un jour bien délicieux pour moi que celui où j'avois trouvé, ſans y penſer, l'art de faire du feu, cet art dont on ne ſent bien les merveilles & l'utilité, que quand on ne commence à en jouir qu'à quinze ans, & après l'avoir trouvé ſoi-même.

LE retour de mon chien, qui m'avoit

quitté depuis environ une heure, me fit d'abord plaiſir; je lui montrai le nouvel élément dont je joüiſſois, mais comme il avoit ſouvent vu du feu, avant qu'il fût avec moi, cela ne le ſurpris pas..... Comme j'allois le careſſer, j'apperçus que ſa gueule étoit, pleine de ſang, (il avoit mangé l'écureuil,) je le repouſſai avec indignation ſans ſavoir pourquoi, mais auſſi ſans pouvoir vaincre la répugnance qu'il m'inſpiroit. Je le menai au ruiſſeau le plus voiſin, je l'y jettai & le ramenai enſuite auprès de mon feu, que je me hâtai de charger de bois. *

J'ÉTOIS inventif, induſtrieux: la Nature eſt la mère de l'induſtrie, le

* Mon chien devenoit *yctophage* & frugivore, c'eſt-à-dire, qu'il alloit manger du poiſſon au bord de la mer, & qu'il mangeoit avec moi du biſcuit. Je l'accoutumai bientôt à manger auſſi des racines cuites.

beſoin en eſt le père. * Outre l'expérience de la chaleur du feu, que j'avois faite de manière à ne pouvoir l'oublier, j'en fis quelques-autres, dont la plus agréable, & par conſéquent la plus belle fut de l'employer à cuire des racines. Il s'en étoit entrelacé une dans les branches que je faiſois brûler; j'en vis ſortir de l'eau & des jets de fumée: je vis ſa pelure ſe noircir & ſe rider, ſans qu'elle s'enflammât comme les branches. Je la tirai avec un petit bâton à crochet. Je me gardai bien d'y toucher auſſi-tôt qu'elle fut hors du feu. Tout ce qui venoit de là m'étoit ſuſpect; mais je raiſonnois aſſez pour concevoir que l'effet ceſſant, la cauſe ceſſoit auſſi; & que cette racine tenue loin du feu, ſe refroidiroit peu à peu.

* L'eſclavage ou la molleſſe, ou l'oiſiveté, peuvent ſeules empêcher qu'elle ne ſe développe, & je n'étois la victime de rien de tout cela.

J'ATTENDIS environ un quart d'heure, & lorſque je vis qu'elle ne fumoit preſque plus, je la touchai doucement : il n'y reſtoit qu'une chaleur modérée qui me faiſoit plaiſir. Comme je l'avois reconnue être de celles que je mangeois, je la porte à ma bouche, elle étoit plus chaude en dedans qu'en dehors, elle me brûle le palais ; je la laiſſe tomber, ſurpris & de l'eſpèce de trahiſon qu'elle me vient de faire, & de la faculté malheureuſe, pour ce moment-là, qui étoit donnée à mon palais, comme à ma main d'être ſi ſenſibles. Je rumine la ſaveur qui me reſtoit dans la bouche, ſon amertume, & la cendre qui s'écraſe ſous mes dents, me font préférer ſans comparaiſon les racines crues à celles qui ſont cuites. Je m'apperçois que mes mains ſont toutes noircis & poiſſées de jus ; nouveau motif de préférence pour les racines crues. Ce-

pendant, je fais un moment d'attention & j'obſerve que les racines cuites ſont plus tendres. Je crois démêler ſous ſa ſaveur amère un ſuc délicat, que je n'ai encore trouvé nulle part : je reviens ſur le jugement que j'ai porté avec trop de précipitation; je conſulte mon palais & ma langue, ils ſemblent délibérer en ſe rapprochant, en ſe palpant; leur déciſion eſt pour la racine cuite : je la ramaſſe, je la romps, je ſens qu'elle n'eſt plus chaude, je la goûte une ſeconde fois, & je reconnois clairement qu'il n'y a que la pelure qui ſoit amère & cendreuſe. Je l'enléve & je trouve dans le reſte de la racine un mets admirable.

LORSQUE j'avois vu le feu s'allumer, je m'étois écrié, avec un tranſport que je n'éprouvois plus qu'à la vue des grands événemens, *qu'on l' laiſſe en r'pos.* Je répétai le même cri, lorſque j'eus goûté

le mets dont le feu ſeul avoit été tout l'aſſaiſonnement. Je cours chercher des racines pour les cuire, & des branches pour entretenir le feu. Je reviens, je le trouve languiſſant, preſqu'éteint, je rapproche les tiſons, je les rallume, & comblé de joie de voir mon domaine augmenté d'un élément, je trépigne, je ſaute, je chante de tout mon cœur.

APRÈS avoir un peu rêvé ſur les moyens d'empêcher que mes racines ne brûlent, j'en trouve un fort ingénieux, c'eſt de les enfoncer ſous la cendre. J'admire mes œuvres, je me prodigue des louanges, je commence preſqu'à oublier que je dois au hazard l'invention du feu.

LA nuit tomboit; il y avoit au moins ſept ou huit heures que je me chauffois, & que, pour m'amuſer, je raiſonnois & je cherchois du bois par

intervalles. Les jours paſſent bien vîte dans une Iſle déſerte, quand on n'a pas l'eſprit cultivé pour s'y ennuyer & ſurtout quand on s'y occupe, car là comme ailleurs, le travail eſt la ſeule choſe qui puiſſe nous faire éviter l'ennui & nous rendre heureux.

Je regardois ma fumée, ma flamme, mes tiſons, (on peut dire que tout cela étoit à moi.) Je regardois auſſi les monticules de cendres dont j'avois couvert mes racines; j'en voyois ſortir de petits volcans qui m'amuſoient beaucoup; j'apprenois ainſi les effets de l'air, mais il s'en falloit bien que j'en devinaſſe la cauſe. En regardant tout cela, je m'endormis, & ſi profondément, que je ne m'éveillai qu'au retour de l'aurore. Mon réveil fut triſte; je ne vis plus la moindre apparence de feu dans l'endroit où j'en avois allumé un ſi beau avant que de m'endormir.

Je fouillai dans les cendres, (on juge bien que ce fut avec un bâton, je n'avois pas appris comme *Horace* que les cendres ſont inſidieuſes, * mais je le ſoupçonnois.) Je trouvai du feu..... Repréſentez vous un Poëte, adorateur de ſes productions, qui depuis une heure, cherche dans ſon porte-feuille un de ſes plus élégans madrigaux, & l'apperçoit à ſes pieds. Ma joie fut étrange; j'avois encore du bois que j'avois apporté le ſoir pour entretenir mon feu pendant la nuit : je le careſſe, je l'arrange, je l'allume. Juſques-là je n'avois pas eu le temps de penſer à mes racines, j'y penſai alors. Je les tire de deſſous la cendre, j'en enleve la peau qui obéit à mes doigts. Je les trouve plus tendres, mieux cuites & d'un goût plus fin que la veille. Voilà donc pour moi

* *Ignes ſuppoſitos cineri doloſo.*

une nouvelle ſource de plaiſirs purs.....

MALHEUREUX *Colomb* ! triſte victime de la fortune & des flots, tu fais, au péril de ta vie, une découverte de fauſſes richeſſes, dont l'effet ſera d'inonder la moitié de la terre du ſang de ſes habitans, & de faire circuler dans l'autre moitié, avec le luxe & les crimes, une peſte ſecrete qui empoiſonne la plus douce, la plus innocente volupté; puiſſe-tu n'avoir jamais vécu que dans mon Iſle, n'avoir jamais fait d'autres découvertes que les miennes !

JE ne dirai pas avec quel ſoin je continuai d'entretenir mon feu, d'en ôter les cendres, lorſqu'elles l'embarraſſoient, de le charger avec profuſion tous les ſoirs, pour qu'il y en eut encore à mon réveil. J'aimois les racines cuites ſous la cendre, quelquefois je me regalois de poiſſon roti; * j'aimois à ſentir

* Je dépendois pour cela de mon chien.

avant le lever & après le coucher du ſoleil une chaleur ſemblable à la ſienne, avant qu'il fut levé, & après qu'il étoit couché. * Le feu, d'ailleurs, me paroiſſoit comme il l'eſt, un très-grand prodige. Faut-il des motifs plus puiſſans que ceux-là, à un homme qui n'a à faire que ce qu'il lui plaît, & qui n'a jamais ni vu ni pu deviner rien de frivole ?

En me rappellant ce ſoin que je prenois de la conſervation de mon feu, comme de la mienne propre, je me rappelle une idée, qui m'eſt venue depuis que je ſuis rendu à la ſociété. Un

---

il me rapportoit quelquefois un poiſſon, & comme la mort des poiſſons m'affectoit beaucoup moins que celle des animaux terreſtres, & que leur chair me ſembloit bonne, je careſſois mon chien, lorſqu'il m'en rapportoit.

* Je remarquai les premiers jours, que plus je m'étois chauffé de près & long-temps, plus j'étois ſenſible au froid. J'eus ſoin dans la ſuite d'éviter ces deux fautes. Je me chauffois peu, mais je courois beaucoup.

vieillard, dont je parlerai bientôt m'inſtruiſoit, me citoit les traits les plus utiles & les plus curieux de l'Hiſtoire. Il me parloit un jour des prêtreſſes de *Veſta*. Il me diſoit quel étoit leur emploi, & que *Veſta* n'avoit que des prêtreſſes. » Bon, m'écriai-je, ne vous ſouvenez-vous donc pas de ce que je vous ai raconté, de la manière dont j'ai veçu ſeul dans cette iſle & du feu éternel que j'y entretenois ? Oh ! oui, aſſurément, j'ai été prêtre de *Veſta* ſans le ſavoir, & plus encore par la virginité que par le ſoin du feu éternel.

Je retrouve la biche que j'avois déjà vue, mais je la trouve dans un autre état.

DEPUIS trois ou quatre jours, je reſtois près de mon feu, ou du moins je ne m'en éloignois ni volontiers ni pour long-temps. Mais aſſuré qu'il

pouvoit durer plus de huit heures ſans que j'y touchaſſe ; comme je l'avois éprouvé dès la première nuit, je le quittois de temps en temps une partie du jour, & quelquefois même depuis le matin juſqu'au ſoir.

J'ALLOIS ſouvent dans un taillis * où je rencontrois preſque toujours un cerf & une biche, que je tâchai vainement de ſuivre ; ils m'échappoient toujours, ils me parurent être les mêmes que j'avois déjà vus. La biche étoit beaucoup groſſie depuis quelques ſemaines que je l'obſervois. A force de la ſuivre, je la joins enfin dans le moment le

* Mes lecteurs apprendront dans le cours de cet Ouvrage le commencement de mon hiſtoire ; l'iſle déſerte où l'on ne m'avoit envoyé qu'à quinze ans, on me l'avoit préparée dès ma naiſſance ; on y avoit fait des chaſſes générales par leſquelles on avoit détruit tous les animaux nuiſibles : on y avoit auſſi abattu la plupart des vieux arbres, & on y avoit ſubſtitué de jeunes plans.

plus heureux que je puſſe trouver. Elle ſe couche & s'étend au pied d'un arbre, elle brame triſtement ; on voit qu'elle ſouffre: il ſort avec peine de ſon corps, & la tête la première, un animal tout ſemblable à elle, hors qu'il eſt beaucoup plus petit.

Je n'oſois ni remuer, ni même reſpirer : je répandois quelques larmes délicieuſes, dont je ſentois la cauſe, ſans la démêler ; mais le ſentiment que j'éprouvois n'en étoit que plus vif & plus pur ; le raiſonnement & la mémoire n'auroient pu qu'y faire diverſion. Oh ! que les connoiſſances de l'eſprit nuiſent ſouvent à la félicité du cœur.

Je regardois avec un plaiſir inexprimable le petit faon. Je voyois ſon ame naiſſante s'ouvrir au bonheur d'être : il eſſaie tour à tour chacun de ſes membres, & ſon cœur palpite de joie en en apprenant l'uſage. Il étend ſes muſcles, & du pre-

mier mouvement ſe poſe ſur ſes genoux. Il en fait un autre qui ouvre toutes les articulations de ſes jambes & de ſes cuiſſes, & le voilà ſur ſes pieds. Il frappe l'air d'une ruade encore timide & mal aſſurée, il ſecoue légérement la tête, il ſemble vouloir ſonder le nouvel élement qu'il habite, & ravi du ſuccès de ſes tentatives, il trace un cercle en courant autour de ſa mère; il la regarde, il la conſole des douleurs qu'il lui a coûté, il la remercie du préſent ineſtimable qu'elle lui a fait. Il vient enſuite ſe coucher près d'elle, il vient puiſer dans ſes mamelles le ſuc de la vie: elle incline doucement ſa tête vers lui, elle lui jette des regards pleins de tendreſſe & de complaiſance; il eſt le fruit de ſes amours, c'eſt une autre elle-même.

J'AVOIS paſſé deux ou trois heures à regarder, à admirer le faon & la biche. Deux ou trois heures ſont bientôt paſ-

ſées quand on raiſonne peu & qu'on ſent vivement. * Je fis alors quelques réflexions ſur ce que je venois de voir. Un animal en produit un autre : peut-être y a-t-il bien long-temps que tout ce qui m'environne exiſte en m'attendant : ſi cela eſt, & que chaque animal faſſe ainſi ſon ſemblable, mon iſle doit en être pleine, ou du moins elle s'en emplira tellement qu'ils n'y trouveront plus de quoi vivre, & que moi-même je ſerai réduit à mourir de faim, quand ils auront tout dévoré. Mais peut-être, quand un animal a fait ſon ſemblable, il ceſſe de vivre, & ſe diſſout comme

* Je pourrois ajouter, & quand on n'a rien à faire; mais il me faudroit ajouter encore, & quand on ne ſait pas même ce que c'eſt que faire quelque choſe; car, ſi on le ſait, il faut néceſſairement faire quelque choſe ou être malheureux; ne fut-ce que par la privation du plaiſir d'avoir travaillé, d'avoir créé quelque choſe, ou du moins d'avoir modifié ce qui exiſtoit déjà.

mon écureuil, comme mes petits poiſſons. Cette dernière conjecture, quoiqu'elle me raſſurât, me faiſoit peine. L'idée de la deſtruction eſt toujours triſte, * à moins qu'elle ne ſoit adoucie par l'eſpoir d'y ſurvivre, & même éternellement, (car nous ne voulons point de demi bonheur.) Or, je voyois de

* Il me paroît que de tous les animaux, l'homme eſt le ſeul qui conçoive ce que c'eſt que la mort & la deſtruction, & qui ſe les repréſente vivement, on peut tirer de là une induction en faveur de l'immortalité de l'ame. Dieu ſeroit injuſte, ſi, en nous donnant cette funeſte prévoyance, il n'avoit mis dans notre cœur, pour nous conſoler, l'eſpoir, la certitude même de l'immortalité: toutes les parties de matière organiſée qui entrent dans la compoſition d'un animal, ſe diſtribuent, ſe partagent à d'autres animaux; quand celui-là vient à ſe diſſoudre, il vit en eux comme d'autres ont vécu en lui. Que ſeroit-ce de l'homme qui a des deſirs ſi vaſtes, qui a une ſi grande ame, s'il n'avoit que la perſpective de cette foible reſſource pour ſe conſoler d'avance du malheur de n'être plus!

près, je voyois fort clairement la deſtruction, & je n'avois d'autre preuve de mon immortalité que le deſir que je ſentois d'être immortel. Il eſt vrai que je n'étois pas plus ſûr que je duſſe être, comme les animaux, la proie de la deſtruction ; ce qui auroit dû, ce ſemble, me la faire regarder d'un œil plus tranquille ; mais la même conſcience qui me promettoit l'immortalité, m'annonçoit que je ne devois pas eſpérer pour la partie ſenſible de mon être, une fin plus belle que celle des animaux. Ces réflexions, ces raiſonnemens furent ſuivis de beaucoup d'autres, que quelques-uns de mes lecteurs ſuppléeront aiſément & qui ennuieroient ceux qui ne les ſuppléeront pas. Je me propoſai d'obſerver ſi c'étoit après avoir donné la vie à ſon ſemblable qu'un animal mouroit : pour m'en aſſurer, j'allois chaque jour viſiter la biche, & c'étoit chaque

jour avec la plus agréable ſurpriſe que je la voyois occupée du tendre ſoin d'allaiter ſon faon : car je n'arrivois jamais près de ſa retraite que je ne craigniſſe de la trouver morte. L'expérience que je réitérois tous les jours, depuis aſſez long-temps, auroit dû enfin me guérir de cette crainte ; mais je commençois à raiſonner trop pour ne pas abuſer quelquefois de ma raiſon. *

PEUT-ÊTRE,

* Les hommes, ſelon leur tempérament, leur caractère, & ſur-tout, ſelon l'éducation qu'ils ont reçue, ou ſe peignent l'avenir ſi heureux, qu'il ne peut jamais l'être autant qu'ils s'en flattent, ou en ſe procurant un bonheur imaginaire, ſouvent fort traverſé, ſe préparent des malheurs réels; ou ne voient dans l'avenir que des malheurs, qu'ils réuſſiſſent quelquefois à détourner, mais dont la cruelle expectative eſt pour eux un ſupplice ; ou enfin, ne cherchent pas à lever de deſſus l'avenir ce voile redoutable & ſacré dont Dieu l'a caché. Ceux qui tiennent cette conduite ſont les plus ſages & les plus heureux. Ces derniers, que l'on y faſſe bien

PEUT-ÊTRE, me diſois-je, cette pauvre biche ne mourra-t-elle que quand ſa vie ne ſera plus néceſſaire à celle de ſon faon ? Elle mourra ſans doute alors, & moi qui peut-être bientôt verrai auſſi ſortir de mes entrailles un autre moi-même : ce *moi* que je deſire avec tant d'ardeur, & que j'aimerois ſi tendrement, peut-être commencerai-je à peine à jouir du bonheur de le voir, que je fermerai les yeux pour jamais.

JE n'étois rien moins que certain que la biche dût mourir peu après la naiſſance de ſon faon. J'avois encore moins de preuve de ma prétendue groſſeſſe ; & une voix intérieure me diſoit aſſez diſtinctement que l'être ſemblable à moi, dont la ſociété me paroiſſoit ſi néceſ-

attention, ce ſont ceux qui ont la prudence de ne vouloir pas trop raiſonner ou le bonheur de ne le pouvoir pas, ce ſont ce qu'on appelle les bonnes gens.

ſaire à mon bonheur, ne devoit pas ſortir de moi, mais qu'il falloit que je le trouvaſſe tout formé, comme le cerf ſa biche.

J'apprivoiſe la biche & ſon faon.
J'entends le tonnerre.

ENNUYÉ de ces conjectures qui ne pouvoient que me rendre malheureux d'avance, puiſqu'il falloit attendre l'événement pour les voir ou ſe réaliſer ou ſe détruire, j'y renonçai: & pour me diſtraire par quelque choſe de fort agréable, je réſolus d'apprivoiſer, s'il étoit poſſible, le faon, la biche, & de vivre en ſociété avec eux.

MON chien n'étoit pas un obſtacle à cette ſociété, il ne pourſuivoit ni la la biche, ni le faon, ni même le cerf, il ſe tenoit derrière moi, quand je lui criois OU, car c'étoit là mon mot de

commandement, & il y étoit bien accoutumé. Quelquefois il jouoit avec le faon, d'autrefois il alloit chercher le cerf & le ramenoit ſans l'effaroucher, du côté où nous étions: je n'eus pas de peine à apprivoiſer le faon, il avoit comme moi beaucoup de candeur, & il regnoit entre nous deux ce qu'un grand homme dont je lis aujourd'hui les ouvrages, appelle *la confiance des belles ames*. Vous jugez bien qu'il ne me fut pas non plus fort difficile d'apprivoiſer ma biche. La mère d'un animal eſt trop tendre pour l'abandonner, ſi elle n'y eſt forcé. Ainſi, la ſécurité de l'un & l'amour de l'autre, me les aſſuroient tous deux. Je cueillois de l'herbe, je la leur portois. Ce fut d'abord avec beaucoup de précaution pour ne les pas faire fuir; pendant quelques jours je n'oſai porter l'herbe qu'à une certaine diſtance de la biche, mais chaque jour j'avançois de

quelques pas ; enfin elle s'accoutuma à me voir, elle commença à me laiſſer venir preſque juſqu'à elle, ſans en être effrayée. Bientôt j'eus le bonheur de careſſer ſon faon, tandis qu'il la tettoit ; je dis le bonheur, & je plains ceux qui ne ſentent pas que c'en fut un. Quelque temps après le faon, ſa mère ſouffrit auſſi mes careſſes & vint même juſqu'à y prendre plaiſir. Elle étoit jeune & n'avoit jamais été intimidée ni pourſuivie ; de ſorte qu'elle avoit preſqu'encore comme cette candeur, comme cette confiance naïve, que les animaux frugivores ne perdent qu'à meſure qu'ils ſe voient expoſés à des dangers. Si elle m'avoit évité quelque temps auparavant, c'eſt qu'elle étoit, pour ainſi dire, entraînée par ſon cerf, ou qui étoit vieux, ou que peut-être l'expérience rendoit timide ; c'eſt ſur-tout qu'elle vouloit ſauver de l'ombre même du péril le fruit

de leurs amours mutuelles, mais par la même raiſon qu'elle fuyoit auparavant, elle devoit alors partager avec ſon petit les riſques de mon approche. Elle m'invitoit par ſes regards à ne pas abuſer de ſa foibleſſe & de ma force, à ne pas violer les droits de la Nature & de l'humanité. Elle ſembloit me dire: » Tu n'es pas une bête féroce, tu peux » vivre comme moi de végétaux; ſerois-» tu aſſez cruel pour préférer à cette » nourriture ſi agréable & ſi innocente, » un feſtin barbare où tu déchirerois les » membres ſanglans d'une créature pai-» ſible livrée à ta merci, qui ne t'a » jamais fait de mal, & qui te de-» mande grace! » Mes regards répondoient aux ſiens, & la raſſuroient. Bientôt notre ſociété fut intime & délicieuſe: on ne doit pas s'en étonner; nous la formâmes, nous l'entretinmes dans le ſilence, & aucun intérêt ne la diviſa:

nous n'étions liés que par le plaiſir que nos cœurs éprouvoient à ſe répandre, à ſe communiquer. Le faon croiſſoit, nous folâtrions enſemble.

J'AVOIS obſervé, dès les premiers jours, que le faon ne mangeoit point d'herbe; mais il me paroiſſoit ſe nourrir de la chair de ſa mère, & cela me cauſoit bien de la peine. J'y regardai de plus près, je vis qu'il ne faiſoit que ſucer ſes mamelles; je ne doutois pas que ce que la biche mangeoit, après s'être modifié dans ſon corps, ne devint une nourriture propre au faon. Ce qui me parut inexplicable, c'eſt que quelques gouttes de lait s'étant répandus ſur ſes lévres, je vis qu'il ſuçoit une liqueur blanche, au lieu d'une eſpéce de hachis d'herbes, groſſiérement triturées, que j'avois cru être tout ce qu'il pouvoit extraire des mamelles de la biche. Tout cela me raviſſoit &

me faiſoit chercher au-deſſus de moi, au-deſſus du ciel, le grand Etre que je croyois voir par-tout, ſans qu'il fut diſtinctement en aucun endroit.

MON exiſtence ſembloit ſe multiplier; la plus haute partie de mon ame étoit remplie de ces ſublimes idées; & l'autre partie, celle qui touche de plus près aux ſens, jouiſſoit des beautés de la Nature, & des plaiſirs de l'innocente ſociété que je venois de former. Le feu, que je ne ceſſois pas d'entretenir, contribuoit auſſi à mon bonheur.

JE ne connoiſſois de feu que celui du ſoleil, & celui qui, depuis qu'il étoit né entre mes mains, du choc de quelques pierres, avoit dévoré tant de bois. J'en allois connoître un troiſième bien terrible. Depuis plus d'une heure, de gros nuages noirs s'aſſembloient de toutes les parties du ciel, mais ſur-tout au couchant. L'air s'appeſantiſſoit, j'en

étois fatigué : j'entendis de loin un bruit ſourd, ſemblable à celui des ondes agitées. Ce bruit augmenta peu à peu, & dans la même proportion que le ciel ſe couvroit. Enfin je vis flamboyer dans l'air un grand trait de feu, qui fut ſuivi d'une exploſion épouvantable.

JE crus d'abord que le canon du vaiſſeau que j'avois vu partir de mon Iſle étoit dans le ciel : je crus même que le vaiſſeau, arrêté par les limites de la mer, que je ne portois pas plus loin que l'horizon ſenſible, étoit monté au ciel à l'endroit où le ciel paroiſſoit s'unir à la mer, & qu'il voguoit alors au-deſſus de ma tête. Je levai les yeux, & il me ſembla le voir : j'entrai dans ma caverne de peur qu'il ne m'écraſât, s'il tomboit. Les coups de tonnerre redoublèrent, & ma frayeur augmenta ; ſur tout lorſqu'à deux cens pas de moi je vis la foudre tomber ſur un ar-

bre, l'éclater & le deſſécher juſqu'à la la racine. Heureuſement une groſſe pluie termina l'orage, le ſoleil reparut, & la Nature reprit toute ſa beauté, toute ſa fraîcheur.

QUELQUES jours après j'eus d'autres allarmes, mais qui durèrent moins. Le ſoleil s'obſcurcit en plein jour, je le regardai en pleurant & en lui tendant les mains : je vis ſon diſque ſe couvrir peu à peu ; mais à peine étoit-il couvert qu'il en reparut une portion du côté oppoſé, & que cette portion s'aggrandiſſant peu à peu, me rendit ſon orbite tout entier. Je conclus de là, fort judicieuſement, qu'il étoit paſſé un autre corps entre lui & moi.

Je fais une action cruelle.

JE voyois quelquefois des lapins : ces animaux, parce qu'ils ſont fort ſauvages, me parurent ſuſpects ; je les ſoupçonnai d'être mal-faiſans, & je commençai à craindre qu'ils ne s'attroupaſſent la nuit, & ne me vinſſent dévorer dans ma caverne : * j'en défendois l'ouverture par une eſpèce de claie de branches entrelacées & je dormois aſſez tranquillement à l'abri de cette paliſſade.

UN matin que je venois de cueillir des racines, & de les mettre ſous quelques arbres, en attendant que je les fiſſe cuire, un lapin vint en prendre ſa part ; j'entrai en fureur. » Ce monſtre-» là, me diſois-je, voudroit-il man-

* J'avois vu des légions de fourmis ſucer le cadavre d'un ſcarabée, & quelques oiſeaux de proie ſe diſputer une perdrix.

» ger mes racines, pour ſe conſoler
» de ce qu'il ne peut pas me manger
» moi-même ? »

J'ETOIS peu éloigné de lui ; il ne me voyoit pas ; j'avois un gros bâton court, je le lui jette avec tant de roideur & de juſteſſe, qu'il tombe plus d'à-demi mort. Je courus à lui, & je fus d'abord aſſez inſenſible pour le voir tranquillement ſe débattre & lutter contre la mort. La colère éteint l'humanité : celle-ci reprit bientôt le deſſus..... Je fus touché de voir ce pauvre animal ſouffrir, hanſer, me reprocher par ſes mouvemens, par ſes regards, que je détruiſois, avant le temps & ſans l'aveu de la Nature, un être ſur lequel je n'avois que le droit que s'arrogent la force & l'adreſſe. * Je me reprochai

* Il faut ſans doute faire la guerre aux animaux qui ſe multiplient trop, ou qui peu-

ma dureté de cœur, mais vainement aurois-je voulu la réparer : tout ce que je pus faire pour le malheureux lapin qui expiroit, fut de terminer ſes douleurs & ſa vie, & de lui donner par pitié un dernier coup : je le fis, & il mourut ſur le champ.

JE réſolus de ne plus tuer aucun animal ; mais ſi j'en trouvois de morts, qui ne fuſſent pas corrompus, ne pouvois-je pas m'en nourrir, & y trouver un ſuc préférable à celui des racines ? N'eſt-ce pas de cette chair que l'on m'a fait manger dans ma priſon ?

---

vent nous nuire ; ſuivant ce principe, je pouvois tuer le lapin que je regardois comme mon ennemi ; mais ce principe, qui rendoit de ma part l'attaque légitime, ne pouvoit pas être connu du lapin ; il ignoroit mes motifs, & ne pouvoit que me trouver très-injuſte & très cruel de tuer en trahiſon un animal beaucoup plus foible que moi, & qui ne m'avoit ni mordu, ni fait aucun mal.

Mon lapin pouvoit m'éclaircir ces doutes : je voulus en faire l'eſſai : j'eus d'abord à combattre une certaine horreur que ma curioſité vainquit bientôt.... Le ſang ruiſſela de mes lévres ſur mon eſtomac & ſur mes mains : j'allai me laver à la fontaine voiſine : je me mirai dans ſon cryſtal, (je n'y penſe jamais ſans frémir.) Mes lévres juſques-là ſi fraîches, ſi vermeilles, étoient couvertes d'un ſang noirâtre, d'où s'exhaloient en fumée les reſtes d'une vie qui n'étoit pas encore éteinte. Je reſſemblois à un loup qui vient de dévorer un agneau. Je m'abandonnai à la douleur ; mes larmes effacèrent une partie des marques de ma cruauté. Alors ſeulement je fus content de moi : je promis bien de n'être plus un tigre ; & quand je verrois un lapin ou un autre animal, de lui dire avec amitié, je ne ſouillerai pas mes lévres de ton ſang, le

cri de ton ame ne s'élévera pas du fond de mes entrailles.

POUR me fortifier dans cette réſolution que la Nature & l'humanité me dictoient, je crus devoir augmenter l'horreur que je venois de me faire à moi-même. Je retourne donc au buiſſon où j'avois jetté le lapin, je le dégage doucement d'entre les branches, ſans néanmoins pouvoir empêcher que quelques-unes ne le déchirent. Je fais l'effort de le regarder avec attention, je vois qu'il a le ventre très gros; cela me rappelle l'état où j'ai vu ma biche quelque temps avant qu'elle accouchât. *

* Je ſais depuis peu de jours ſeulement que l'on dit d'une biche qu'elle *accouche*. Et pourquoi ne le diroit-on pas? La ſeule différence entre les couches d'une biche & celles d'une femme, eſt que celles de la biche ſont moins douloureuſes, parce qu'elle n'a ſuivi que les loix de la Nature dans l'uſage des plaiſirs amoureux, & dans la maniere dont elle a vécu pendant ſa groſſeſſe.

Ah ! m'écriai je intérieurement, c'eſt ici une famille de lapin, elle étoit pleine, j'ai tué ſon faon; j'ai commis deux meurtres d'un ſeul coup ! Que je ſuis malheureux ! Que je ſuis injuſte ! Plus je ſuis ſenſible au plaiſir de vivre, plus mon crime eſt grand d'avoir ôté la vie à qui n'a pas attenté à la mienne..... Vois, monſtre, vois ce que tu as détruit. A ces mots, je pris une pierre tranchante, & d'une main mal aſſurée, j'ouvris le cadavre. C'étoit le premier que je voyois, il palpitois preſqu'encore : je vis un cœur, un eſtomac, des inteſtins, je vis un édifice admirable ſoutenu par des os mobiles, artiſtement emboîtés, & revêtus d'une chair qui, en même-temps qu'elle eſt aſſez compacte pour former par elle-même un tiſſu ſolide, & aſſez molle, & ſur-tout aſſez entremêlée de muſcles pour ſe prêter à tous les mou-

vemens que font les os qu'elle couvre. Un voile que je tremblois de déchirer, me cachoit quelque chose qui me paroissoit être une masse de chair informe, inégale. J'y regarde de plus près, & à travers ce voile qui étoit d'une texture délicate & claire, & fort tendu, je crus apperçevoir des têtes, des yeux. Ma pierre me tombe des mains, je la reprends, & pour avoir moins de peine à vaincre ma répugnance, j'ouvre vîte..... Quel spectacle! Six petits lapins à naître & déjà vivans, trépignent, ouvrent hideusement la bouche, & me reprochent avec horreur d'avoir osé pénétrer dans l'asyle sacré où la Nature les avoit mis en les tirant du néant; ils respirent, je rejette la malheureuse hase & ses petits dans le buisson d'où je les venois de tirer. Je fuis vers ma grotte en pleurant, en criant, en faisant des imprécations contre moi-même.

REVENU de mon premier effroi, je me rappellai que j'avois vu dans la haſe des parties qui me ſembloient pouvoir ſervir à la génération ; je rapprochai de cette idée ce que j'avois vu depuis peu de l'accouplement d'un cerf & d'une biche. Tout cela produiſit dans mon cœur des deſirs confus, & dans mon eſprit des demi-vérités, & par conſequent des ténèbres.

J'ÉTOIS fâché auſſi, (mais je ne me ſentois pas capable d'une ſeconde tentative,) j'étois fâché de n'avoir pas cherché dans le cadavre que je venois d'ouvrir, quelle étoit la cauſe de la fumée tiéde & humide qui en étoit ſortie ; je ſoupçonnois du feu dans ſon eſtomac ou dans ſon cœur, & je ne me trompois pas : mais je croyois ce feu ſemblable à celui où je me chauffois, en quoi je me trompois fort.

QUELQUE temps après cette ſcene

tragique, j'en vis une autre qui l'étoit moins; mais qui, par cela même, augmentoit à mes yeux l'attrocité de la première. Un corbeau épuiſé de vieilleſſe & laſſé de vivre, étoit couché ſur l'herbe à l'ombre de quelques arbres. Un oiſeau couché, cela me paroît ſurprenant, j'approche croyant le trouver mort; il ne l'étoit pas; mais il s'en falloit bien peu. Il me jette un regard fixe, je l'obſerve..... Je vois ſes yeux ciller & ſe ternir; il entr'ouve le bec : il étend ſes pattes, ſes ailes; il meurt..... Ah! m'écriai-je, ſi je dois un jour ceſſer de vivre, puiſſe ma mort être auſſi douce que celle de ce corbeau : mais que jamais un monſtre ſemblable à moi, ne porte ſur moi une main violente, que je ne meure point comme le malheureux animal que j'ai immolé à ma fureur!

LA faim me preſſoit, j'allai manger

quelques racines, & je revins portant ma pierre aigue pour diſſéquer le corbeau, pour voir ſi l'intérieur des volatilles reſſembloit à celui des quadrupèdes, & ſi je n'y trouverois pas le feu que j'avois ſoupçonné être dans le corps du lapin. Mais j'arrivai trop tard ; je ne vis plus ; à la place où je l'avois laiſſé, que des os & des plumes. C'étoit ſans doute un oiſeau de proie qui l'avoit dévoré ; car ce ne pouvoit être mon chien que je gardois avec ſoin auprès de moi, depuis que j'avois jetté la haſe, je craignois qu'il ne l'allât manger, ce qui l'auroit, pour ainſi dire, aſſocié au meurtre que j'avois commis.

La mort s'étoit offerte à mes yeux ſous différens aſpects, dans mes petits poiſſons, dans l'écureuil, dans le lapin, & dans le corbeau : je la vis encore pluſieurs autres fois ſous d'autres formes. Je ne peindrai plus qu'une

de ces ſcenes déſagréables & je m'abſtiendrois même de la peindre, ſi elle ne tenoit à un autre qui m'a vivement touché.

Je trouve un nid d'oiſeau.

L'AGILITÉ des oiſeaux me plaiſoit beaucoup, mais quelquefois auſſi elle m'impatientoit; j'aurois voulu les ſuivre, j'aurois voulu voir ce qu'ils faiſoient, & ſur-tout comment ils multiplioient, car je commençois à avoir une idée diſtincte de la génération depuis que j'avois obſervé la groſſeſſe & l'accouchement de la biche, & que j'avois vu les petits de la malheureuſe haſe que j'avois tuée. Les oiſeaux ne me paroiſſoient jamais plus gros dans un temps que dans un autre, & cela me faiſoit ſoupçonner qu'ils n'appartenoient point à la terre, qu'ils y deſcendoient

ſeulement pour s'amuſer, mais que leur habitation étoit dans les cieux, que c'étoit-là que les mères concevoient & faiſoient leurs petits.

J'AVOIS quelquefois vu des moineaux ſe battre, cela me faiſoit douter qu'ils vinſſent auſſi du ciel, qui me ſembloit devoir être le ſéjour de la paix & de l'amitié. * Un matin que j'étois aſſis ſur l'herbe, derrière un buiſſon, je vis deux moineaux, l'un hardi, vif, effronté qui hériſſoit, en ſautillant ſa petite cravate noire ; l'autre d'un plumage plus blanc, plus doux, & qui paroiſſoit être d'un caractère analogue à ſon plumage. Le premier ſe jette ſur lui, &

* J'avois très-peu vu d'exemples de guerre & de combats dans mon Iſle. Tout me portoit à croire qu'il y en avoit encore moins dans le ciel, & quand je m'imaginois que mon vaiſſeau voguoit avec ſon épouvantable artillerie, cela ne nuiſoit que bien peu à l'idée avantageuſe que j'avois du ciel.

j'allois bonnement les ſéparer, parce que je craignois qu'il ne le tuât ; je m'apperçus auſſi-tôt que je m'étois trompé. Que cela plaiſoit au petit moineau blanchâtre, qui ſembloit agacer l'autre par l'agitation de ſes ailes. Ce manége pluſieurs fois répété me perſuada enfin, ou que les moineaux n'étoient pas habitans des cieux, ou que ces animaux céleſtes s'uniſſoient de la même manière que ceux de la terre ; & que je commençai à eſpérer qu'enfin je verrois auſſi comment leurs petits pouvoient naître. *

La femelle d'un pinçon, (car je n'ai jamais oublié ſes couleurs & je ſais à préſent ce que c'eſt qu'un pinçon) m'apprit bientôt ce que je deſirois ſi

* J'avois déjà vu l'accouplement de deux tourterelles, mais je n'y avois rien compris, ſi ce n'eſt qu'ils étoient deux, ce que je regardois, avec raiſon, comme un grand bonheur, (pag. 132.)

ardemment. Je la vis portant dans ſon bec une chenille & je crus que c'étoit une fleur de coudrier ou noiſettier, car j'ignorois que les animaux ſe mangeaſſent les uns les autres, douce erreur qui alloit ceſſer pour moi. Je ſuis des yeux l'oiſeau que je voulois obſerver, il entre dans un buiſſon, j'approchai ſans bruit, j'entends de petits cris dont je ne devine pas la cauſe, mais qui ne me paroiſſent nullement plaintifs & qui annoncent plutôt l'avidité que la douleur. Je me hauſſe ſur la pointe des pieds, j'allonge le col & je vois dans une boule de mouſſe évidée quatre petits animaux demi-nuds, qui étendent des eſpèces de bras & qui ouvrent le bec ; ce dernier indice eſt le ſeul auquel je les reconnoiſſe pour des oiſeaux. L'étonnement, la ſtupeur, produits en moi par ce nouveau ſpectacle, me rendoient immobile ; je regarde & ne vois diſ-

tinctement rien.... La mère s'en va, je regarde encore; puis je me couche au pied du buiſſon. Toutes mes idées ſe confondent par ce nouvel ordre de choſes, je ne ſais plus ni ce que je penſe ni ce que je dois penſer. La mère revient, j'admire avec quel empreſſement, quelle équité elle diſtribue la pâture, j'admire avec quelle douce ſécurité ſes petits s'arrangent & s'endorment, quand ils ont mangé, je crains de les éveiller, je retiens mon haleine, je voudrois arrêter celle du zéphyr, je fais à tout ce qui m'environne des ſignes réitérés de ſilence.

J'AVOIS vu dans le nid une eſpèce de pierre ronde, qui excitoit ma curioſité; d'où venoit cette pierre & pourquoi étoit-elle là!.... Le premier moyen d'inſtruction que nous donne la Nature, c'eſt de toucher. Je voulus prendre ce qui m'avoit paru une pierre, je le preſſai un peu, c'étoit un œuf qui ſe caſſa dans

dans mes doigts, je le laiſſai tomber, j'y apperçus un petit oiſeau vivant ou plutôt qui ceſſoit de vivre, ſans moi il alloit paroître à la lumière, & alloit embellir la Nature; mon ignorance & mon peu d'attention le replongent dans le néant: il étend ſes pattes & ſon col avec des mouvemens convulſifs, il ouvre avec effort ſon bec déjà terni & livide, je reconnois dans ces ſymptômes les affreux précurſeurs de la mort, que l'on reconnoîtroit ſans les avoir vu, à la ſeule horreur qu'ils inſpirent. Mais ce n'étoit pas la première fois que je les voyois. Un écureuil & un lapin m'en avoient déjà préſenté l'image qui ne s'effaçoit pas de mon cœur.

Je couvris de terre, en détournant les yeux, l'oiſeau que je venois de tuer. J'apperçus des petits morceaux de coquilles d'œufs près de celui que j'avois caſſé; & je ne doutai pas que les oi-

ſeaux, qui étoient dans le nid, n'euſſent auſſi habité des œufs, d'où ils étoient ſortis ſans accident, parce que tout ce que fait la Nature eſt ordinairement bien *, & que moi je ne ſavois que gâter, que détruire ce que je tou-

*Je croyois encore alors que tout n'étoit pas bien dans la Nature, j'avois commencé à le croire du moment que j'avois ſenti le malheur d'être ſeul, ſans que je ſuſſe comment je pourrois trouver un être ſemblable à moi. Quelques autres obſervations imparfaites m'empêchoient comme celle là de voir que tout eſt bien dans l'enſemble de l'univers, dont je n'appercevois qu'une très-petite partie. Je ne pouvois pas ſentir alors, parce que mes connoiſſances étoient trop bornées, qu'un inſecte qui ſe plaint de ce qu'un oiſeau le hape ou de ce qu'un mouton l'écraſe ſous ſes pieds, qu'un mouton qui ſe plaint de ce qu'un loup le dévore... Qu'un des globes de notre monde qui ſe plaint de ce qu'un autre globe gravite ſur lui, que tout cela eſt par rapport à la Nature ce qu'eſt par rapport à moi un de mes cheveux qui ſe plaint de ce que je le caſſe ou de ce que je l'aſſujettis à une certaine tournure qu'il ne voudroit pas prendre.

chois... Les œufs, me disois-je, contiennent les oiseaux, comme une biche contient son faon; les œufs sont donc les mères des oiseaux.... Mais ces œufs d'où viennent-ils? comment peuvent-ils se féconder les uns les autres? y a-t-il parmi eux des mâles & des femelles? Ils n'ont rien d'ailleurs qui annonce le mouvement & la vie, comment peuvent-ils donner aux petits êtres qu'ils produisent, ces deux précieuses facultés qu'ils n'ont pas eux-mêmes? * Pourquoi

* Si ce n'est que les oiseaux vivent & se meuvent, je n'aurois pas eu de peine à concevoir comment ils pouvoient se former dans des œufs, parce qu'en ouvrant des petits boutons d'arbres, j'y avois vu des feuilles ou des fruits enveloppés & prêts à sortir. Mais ces fleurs, ces feuilles, tiennent à un arbre & participent à la séve dont j'avois soupçonné la circulation, en cassant quelques petites branches, au lieu que les œufs ne tenoient à rien. D'ailleurs ils renfermoient des êtres vivans, & selon mon système, qui étoit en cela fort prudent, des êtres vivans

encore cet oiſeau vient-il avec tant de ſoins les nourrir, s'il n'eſt pas leur mère ? Ces grands raiſonnemens ne doivent pas étonner le lecteur ; j'obſervois depuis long-temps les phénomènes de la génération, & j'étois en état d'en parler. Je rêvai encore un peu là-deſſus, mais bientôt j'abandonnai cette ſublime théorie, & je lui préférai le plaiſir plus facile & plus doux de voir revenir la nourrice de cette petite famille.

Un moment après il vient une nourrice, mais ce n'étoit plus la même, celle-ci avoit des couleurs plus marquées & plus vives. Quand elle eut jetté les yeux ſur le nid, elle ſauta de branche en branche, en faiſant des cris aigus ;

---

ne peuvent provenir que d'autres êtres vivans : mes obſervations m'avoient appris encore une grande vérité, c'eſt que tout animal & toute plante ſort d'un germe qui ſe développe peu à peu & qui produit à ſon tour d'autres germes.

elle avoit vu ſans doute que le petit qui reſtoit à éclorre, n'y étoit plus ; elle ne s'éloigna cependant pas ſans avoir donné la béquée aux autres. J'étois ſi bien caché qu'elle ne pouvoit me voir, & moi je la voyois toute à mon aiſe. Elle me parut n'approcher qu'avec une ſorte de peine d'un de ſes nourriſſons qui étoit ſenſiblement plus gros que ſes frères, elle lui jetta dans le bec un morceau de la pâture qu'elle avoit apportée & s'envola.

CELLE que j'avois déjà vue deux fois revenir auſſi-tôt, il m'étoit aiſé de la reconnoître pour femelle & au peu d'éclat de ſon plumage, (car le moineau aſſaillant m'avoit aidé à deviner que dans les volatiles les mâles ont les plus belles couleurs) & ſur-tout à ſon tendre empreſſement ; elle ſe précipita ſur le nid & ſans ſe donner le temps de voir ſi le dernier œuf étoit éclos, elle mettoit ſa

tête dans preſque tous les becs à la fois ; elle ſe hâtoit de diſtribuer les vivres qu'elle venoit d'amaſſer ſans en rien réſerver pour elle-même.... Sa tendreſſe alloit lui coûter la vie, ſi je ne l'avois ſecourue, le plus fort de ſes enfans, celui que le mâle avoit paru craindre, (mais une mère eſt-elle capable de crainte ou même de ſoupçon,) lui ſaiſit la tête qu'il ſerroit de toute ſa force. Je le pris avec indignation, avec horreur ; je lui preſſai l'eſtomach, l'inſtinct ſeul m'apprenoit que je l'obligerois par-là à ouvrir le bec ; il l'ouvrit en effet & la malheureuſe mère en ſortit demi-morte, je caſſai la tête au monſtre, je le jettai loin de moi, ſa mère encore palpitante me regardoit avec tendreſſe, (je la tenois dans ma main) elle ſembloit me dire, tu es mon libérateur & celui de mes enfans, qui me ſont mille fois plus chers que moi-même, nous t'aime-

rons, nous te ſuivrons par-tout? L'ingrat que je venois de lui immoler n'étoit pas ſon fils, c'étoit un étranger que ſon aveugle tendreſſe lui avoit fait adopter: c'étoit un *coucou*. On ſait que la femelle de cet oiſeau n'ayant pas aſſez de chaleur pour faire éclorre ſon petit, (elle en a pluſieurs, mais elle n'en met qu'un dans chaque nid,) va dépoſer dans le nid d'un plus petit oiſeau, l'œuf d'où il doit ſortir pour dévorer, quand il en aura la force, la bonne mère qui l'aura aimé comme ſon fils.... Je ne ſavois alors rien de tout cela; je me diſois ſeulement, il faut que cet affreux oiſeau que j'ai tué parce qu'il le méritoit, ne ſoit pas le frère de ceux avec qui il vivoit, il faut qu'il ne ſoit pas le fils d'un œuf ſemblable à ceux d'où ils ſont ſortis.

La pauvre mère étoit toujours dans ma main, elle n'avoit pas la force de

s'envoler; elle ne pouvoit revenir de ſa frayeur; je profitai du moment où je pouvois encore l'examiner, je la renverſai ſans lui faire de mal, & ayant ſoufflé ſous les plumes de ſon ventre & de ſon eſtomach, je regardai ſi elle avoit des mamelles, je ne vis rien, je conclus de-là que les petits qu'elle nourriſſoit, devoient être à elle, que comme elle avoit une autre manière de les nourrir que celle des quadrupèdes, il étoit à préſumer qu'elle en avoit une autre auſſi de les mettre au monde, que ſans doute c'étoit elle qui avoit pondu les œufs dont j'avois eu le malheur de caſſer le dernier. Cependant elle acheva de reprendre ſes forces & s'envola. Je ne manquai plus déſormais de l'aller voir trois ou quatre fois par jour, elle ſembloit quelquefois m'appeller & me chercher. Ses petits & ſon époux même s'apprivoiſèrent auſſi avec moi, ils me

careſſoient, j'obſervai tout à loiſir les couvées ſuivantes.

A l'égard du *coucou*, il me fournit cette réflexion : il y a donc des animaux nuiſibles qu'il faut que je tâche de détruire, pour arrêter dans ſa ſource tout le mal qu'ils peuvent faire ; & s'il y a d'autres terres que celle-ci, elles ſont ſans doute habitées par d'autres hommes que le grand être y a placés pour arrêter beaucoup de violences & de déſordres momentanés, rendus néceſſaires par la rotation impétueuſe des cauſes générales * & que des cauſes ſecondes intelligentes, tel que l'homme, doivent prévenir & repouſſer ſans ceſſe pour le bonheur de la maſſe entière des êtres ſenſibles, & plus encore pour le leur

* Dois-je avertir encore que toutes ces idées n'étoient que confuſes dans ma tête, parce que j'avois peu vu & par conſéquent peu appris.

propre ; car faire des heureux, c'eſt à tous égards, le moyen de l'être doublement ſoi-même. J'avois commencé vers le mois de Juillet ce que je peux appeller mon cours d'*ornithologie* ou d'étude des oiſeaux. Cet amuſement, mon feu, & mon chien & ma biche, &c. me firent paſſer d'une manière fort agréable le reſte de la belle ſaiſon.

Spectacle affligeant.

C'ÉTOIT alors à peu près la fin de Septembre, ou le commencement d'Octobre, la diminution ſenſible des jours, l'arrivée des premiers frimats, la chûte des premières feuilles, tout cela m'inquiétoit. Heureuſement le hazard m'avoit appris à faire du feu, & le beſoin m'avoit fait ſouvenir que parmi les habits que j'avois tirés de ma cage, il y avoit deux grandes peaux

d'ours qui ne me faiſoient plus alors peur, j'étois aguerri. J'en allai prendre une, * je m'en enveloppai, en mettant les poils en dedans, parce que c'étoit pour moi que je m'habillois. Ce ſecours & celui du feu me garantiſſoient des attaques du froid, mais ne me conſoloient pas du triſte ſpectacle de la terre languiſſante & dépouillée. Tous les jours elle perdoit quelque nouvel ornement; tous les jours je craignois de ſortir de

* De ces deux peaux, l'une étoit brune & l'autre noire. Je cherchai un motif qui pût déterminer mon choix. Je les ſentis, & la brune me parut avoir une odeur plus forte que la noire. (cela viendroit-il de ce que l'ours brun eſt carnaſſier de même que le blanc & que le noir ne l'eſt pas?) Un homme civiliſé n'auroit pas apperçu cette différence; mais j'avois l'odorat fin; la vue de concert avec l'odorat, me détermina auſſi en faveur de la peau noire, parce que ma main quand je la poſois deſſus me paroiſſoit plus blanche. On a un peu de vanité, même dans une iſle déſerte, & ce n'eſt pas un mal.

ma caverne; je ne voyois & je n'attendois que malheurs.

Un matin que, du fond de ma caverne, j'apperçus la bruyère toute couverte de gêlée blanche, je renverſai bruſquement la porte à claires voies, dont je me ſervois tous les ſoirs pour en défendre l'entrée aux lapins, * & je me précipitai dehors pour vaincre la répugnance que j'avois à en ſortir. Deux torrens de larmes coulèrent de mes yeux, je pouſſai des cris, des ſoupirs, des ſanglots. Preſque toutes les feuilles étoient tombées pendant la nuit; le peu qu'il en reſtoit, on les voyoit ſe détacher triſtement de leurs branches; elles ſembloient vouloir s'arrêter aux

* On peut dire que j'avois peur de mon ombre, car les lapins ne mangent perſonne; ils auroient pu ſeulement ravager *mes terres*, mais les oiſeaux de proie arrêtoient leur déprédation en les empêchant de multiplier.

autres branches qu'elles touchoient en paſſant, & ne deſcendre qu'à regret juſqu'à terre. J'aurois voulu les empêcher ! Je leur tendois les mains, je tâchois de les retenir : mais, hélas ! ſoins ſuperflus ! Je détournai la tête pour m'épargner au moins la vue d'un mal ſans reméde, & je continuai de pleurer amérement.

Si vous êtes ſurpris de me voir répandre tant de larmes pour des feuilles qui tombent, ſouvenez-vous que la Nature ne vous a que commencés, que malheureuſement l'art vous à fini : que par conſéquent il eſt poſſible que vous regardiez, ſans en être touchés, ce qui afflige la Nature : mais moi, qu'elle ſeule avoit formée, moi qui étoit tout-à-fait ſon ouvrage, pouvois-je ne pas gémir voyant ma mère expirante & ne ſachant pas qu'elle dût bientôt renaître.

Je ſaiſis avec un peu de dépit un arbriſſeau qui ſe trouva ſous ma main,

je l'examinai avec attention, & je vis que deſſous ces feuilles qui venoient de tomber, ſortoient de petits boutons où étoient enveloppées des feuilles ſemblables à celles que j'avois vu éclorre les premiers jours de mon arrivée dans l'Iſle. *

Ce ſpectacle me fit concevoir les plus grandes eſpérances : j'allai plein de joie faire mille tendres careſſes à ma biche & à ſon faon, & en chemin à mon chien qui partageoit bien cordialement tous mes plaiſirs & tous mes chagrins. Je leur racontai par mes geſtes, par mes ſons inarticulés, quelle

* J'y étois arrivé le 9 Mai, comme on le verra dans la ſuite, & j'y avois encore trouvé des arbres dont les boutons ne commençoient qu'à s'ouvrir ; (tels que le chêne & l'orme) j'avois vu comment ces boutons groſſiſſoient peu à peu, & comme les feuilles qui y étoient pliées, ſerrées, en ſortoient enfin avec un air de fraîcheur, de jeuneſſe & preſque de volupté.

peine je venois d'éprouver & ce qui l'avoit adoucie. Je caſſai une petite branche, je fendis quelques boutons avec mes ongles, je leur montrai que de nouvelles feuilles alloient bientôt remplacer celles dont la chûte me cauſoit un chagrin que je ne doutois pas qu'elle ne leur cauſât auſſi.

QUELQUES temps après, le froid devint beaucoup moins vif, le ciel ſe couvrit de nuages, & il tomba une pluie longue & abondante (ce pouvoit être alors la fin de Novembre.) Je voyois groſſir un peu les boutons des arbres, j'étois au comble de mes vœux. Mon bonheur fut traverſé preſqu'auſſi-tôt par une gelée aſſez rude, qui ferma tous les tréſors de la Nature. J'eus beaucoup de peine le premier jour à arracher mes racines. Je jugeai que ſi je ne faiſois une ample proviſion, la terre pourroit ſe reſerrer davantage, &

que je mourrois de faim. Un homme à qui rien ne rend la vie incommode, ni odieuſe, ne néglige pas les moyens de la conſerver. Je paſſai tout le jour à cueillir des racines que je portois dans ma grotte, où j'étois ſûr qu'elles ſeroient à l'abri du froid. J'en avois amaſſé pour plus de ſix ſemaines. J'en faiſois cuire à meſure que j'en avois beſoin. La gelée dura près d'un mois: je m'apperçus que la biche & le faon, que j'allois voir tous les jours, commençoient à languir, (car ils n'avoient pas comme moi des proviſions.) Je leur offris de mes racines cuites, dont ils ne voulurent pas; je leur en offris des crues, avec leurs feuilles; ils mangèrent tout cela d'un air d'avidité qui prouvoit qu'ils en avoient beſoin; & en mangeant, ils me lançoient des regards qui exprimoient ſi bien leur reconnoiſſance, que j'en fus touché, que je

les aimai davantage. Ils eurent bientôt encore plus à ſouffrir, & ce fut alors, qu'eux & ſur-tout le cerf qui m'avoit un peu négligé pendant la belle ſaiſon, vinrent chercher un aſyle auprès de moi : j'eus d'abord quelqu'envie de recevoir mal le cerf, & même de ne lui point donner de mes racines, parce que je le ſoupçonnois de ne revenir à moi que par beſoin ; mais je fis cette réflexion. Il ne m'a pas aimé par une ſorte de ſympathie, comme le faon & la biche, il m'aimera par reconnoiſſance, ce ſera toujours être aimé ; & s'il ceſſe de m'aimer, j'aurai pour m'en conſoler le plaiſir d'avoir fait du bien..... C'eſt donc un ſentiment naturel & uni, que celui de M. de Voltaire, que j'ai lu depuis, exprimé par ce vers :

Il eſt grand, il eſt beau de faire des ingrats.

Suite du ſpectacle affligeant.

UN des derniers jours de cette gelée, j'étois encore couché au fond de ma caverne, que le ſoleil étoit déjà levé. Je m'éveille en ſurſaut, j'entrevois par les intervalles des branches, dont ma porte étoit tiſſue, une grande ſurface blanche; je cours à ma porte, je la renverſe, comme je faiſois ordinairement, & je vois tout l'univers réduit à quatre grands objets, le ciel, le ſoleil, la mer & la neige.

IL ne reſtoit plus rien ſur la terre de cette douce & piquante variété qui la rend plus belle que le ciel même: mais la blancheur étincellante qui la couvroit toute entière, en faiſoit un ſpectacle bien ſimple, bien noble, bien grand. Je l'admirois ſans y rien comprendre. Je porte en tremblant un de mes pieds

ſur la neige, il enfonce, ma frayeur redouble, je me laiſſe tomber ſur le viſage. Je crois ſentir en tombant qu'une abyme s'ouvre ſous moi. Auſſi-tôt & plus promptement que l'éclair, mes muſcles ſe tendent ſi violemment, que je me trouve debout ſans avoir preſque touché la terre. Je recule avec effroi; je reconnois ſur la neige l'empreinte de mon corps, j'obſerve que mon pied la comprime, je vois la terre au fond du trou que je viens de creuſer par ma chûte, & je vois par conſéquent la hauteur de la neige, (elle étoit d'environ un pied.) Je marche dans le foſſé que je viens d'ouvrir, je hazarde un pas au-delà, j'en fais avec beaucoup de précaution, & avec un peu de frayeur, cinq ou ſix autres. Je me raſſure enfin, & même je prends plaiſir à preſſer la neige, à y graver mes pas. D'ailleurs, mon chien plus inſtruit que moi & qui

m'avoit déjà appris bien d'autres choſes, y marchoit & y ſautoit hardiment. Je cours vers mon feu, que je ſuis ſurpris de ne pas trouver couvert de neige. Heureuſement j'y avois mis pluſieurs groſſes branches la veille avant que de me coucher, car je l'aurois trouvé éteint. Les tiſons ſe conſervoient ſous une croute de cendres qui s'étoit liée & durcie avec la neige fondue, cela me fit croire que le feu brûloit la neige, j'en jettai une poignée dans le feu, elle éteignit ce qu'elle en toucha; alors je me mis à ſecouer violemment celle qui reſtoit ſur les branches que je devois brûler, je les arrangeai ſur les tiſons, & bientôt j'eus le plaiſir de les voir enflammés. J'en allai couper d'autres avec une grande ſerpe, que depuis peu j'avois trouvée entre des pierres au bord de la mer occidentale; c'eſt-à-dire, à un endroit de l'Iſle fort éloigné de ma cage;

On l'y avoit ſans doute miſe le jour de mon débarquement, & l'on avoit eu l'attention de la mettre ainſi un peu loin du lieu où l'on devoit me deſcendre, afin que je ne la trouvaſſe qu'après quelque temps, & lorſque j'aurois acquis par l'expérience aſſez de lumières pour deviner l'uſage de cet inſtrument, & ne m'en pas bleſſer.

J'AVOIS paſſé la matinée à faire des expériences ſur la neige, à allumer du feu, à couper du bois, & ſur-tout à ſoulager les malheureux, car j'avois balayé la neige en pluſieurs endroits autour de ma caverne, pour que mes animaux y puiſſent paître. C'étoit une matinée bien employée : j'avois fait tout cela avec tant d'ardeur que je n'avois pas même penſé à manger.

PENDANT que je dînois, c'eſt-à-dire, qu'aſſis par terre je dévorois des racines, je vis de gros nuages s'aſſem-

bler dans le ciel ; ils crevèrent bientôt après, & l'air ſe remplit de flocons de neige. Ce ſpectacle m'étonna & m'affligea. Qu'eſt-ce que ceci, me dis-je ? La neige va t-elle s'élever juſqu'au faîte des arbres ? Va-t elle boucher l'entrée de ma caverne, éteindre mon feu, & devenir mon tombeau ? En me livrant à ces affreuſes réflexions, je ſentis mes jambes fléchir ſous moi, je tombai : j'aurois voulu ceſſer d'être, ou plutôt n'avoir jamais été.

Je raiſonne ſur ce que je viens de voir.

DEs que la neige avoit commencé à tomber, je m'étois ſauvé près de mon feu. Là, aſſis ſur mes talons couverts de ma peau d'ours, les bras croiſés, la tête enfoncée dans ma poitrine, il ne me reſtoit plus d'action ni de mouvement qu'à mes yeux. Ils ſe

portoient triſtement de côté & d'autre, pour voir ſi la couche de neige augmentoit beaucoup : je craignois qu'en tombant ſur mon feu, elle ne l'éteignît : mais il me parut au contraire qu'elle ne faiſoit qu'en irriter l'ardeur.

CEPENDANT le ciel ſe couvrit de gros nuages, les vents ſe déchaînent, je crus qu'ils alloient rompre tous les les arbres & emporter mon feu ; la neige qui les couvroit fut ſecoué en un inſtant, je vis tout d'un coup que la mer orientale, qui m'étoit avant cela preſqu'entiérement dérobée par ces branches, étoit dans la plus affreuſe agitation, les flots s'élevoient juſqu'aux cieux : ce ſpectacle m'étonnoit & me raviſſoit en m'effrayant. Je ne ſavois ce que tout cela alloit devenir, j'étois encore plus tremblant de peur que de froid ; je me ſerrois, je m'enveloppois dans ma fourrure, je regardois le ciel, la mer, la terre

& je pleurois, je n'étois pas assez *fort de réflexion*, assez philosophe, pour me faire un sombre plaisir d'être seul avec la tempête. *

BIENTÔT l'espérance & la joie me furent tout-à-fait rendues. Je n'avois passé qu'environ une heure dans la tristesse, lorsque le ciel commença à se découvrir, & que le soleil reparut; mes idées & mes raisonnemens changèrent avec la nouvelle disposition de mon cœur. (On attribue à l'esprit bien des systêmes qui ne lui appartiennent pas.) Je cherchai à m'expliquer à moi-même ce que c'étoit que cette neige; il me parut d'abord que ce pouvoit être une espèce de pluie qui se congeloit ainsi en tombant: mais, comme je raisonnois beaucoup, depuis plusieurs mois, &

* J'emprunte cette idée de la très-belle Ode de M. de la Harpe.

& que je commençois à aimer le merveilleux, je trouvai cette explication trop ſimple pour pouvoir être vraie. Je préférai celle-ci : » les innombrables » flocons qui deſcendent du ciel ſur la » terre, ſont ſans doute la matière pre- » mière des fleurs dont, à mon arrivée » dans l'iſle, tous les arbres fruitiers » étoient couverts : ſans doute la belle » ſaiſon qui produit ces fleurs, va re- » naître ; je verrai comment cette gran- » de merveille arrive, & j'oublierai la » peine que viennent de me cauſer les » préparatifs d'une ſi heureuſe révolu- » tion. »

CEPENDANT la gelée dura encore quelques jours, & fut terminée par une pluie douce qui fondit toute la neige, & penſa mettre en défaut ma phyſique rationnelle : mais les préjugés ne manquent pas de moyens de ſe ſoutenir. Je ſuppoſai que la neige que je voyois

fondre & ſe réſoudre en eau, alloit reprendre dans la terre qui l'imbiboit, la forme qu'elle venoit de perdre, & que bientôt je la verrois, revêtue de cette forme, ſortir de deſſous les boutons des arbres.

QUELQUES ſemaines après, l'événement parut confirmer mon opinion, & me fortifia dans mon erreur; ou plutôt dès que je vis fleurir les arbres, je ne penſai plus à raiſonner ſur la cauſe de ce prodige. L'homme naturel aime à jouir, il ne raiſonne que quand il n'a rien de mieux à faire. La moindre fleur lui paroît préférable aux plus belles, aux plus ſublimes ſpéculations.... Je vis poindre les premières fleurs: je les vis éclorre: quel ſpectacle pour des yeux & une ame pure que rien ne diſtrait? Après la gelée dont je viens de parler, qui fut la plus forte de cet hyver, je m'apperçus que les jours allongeoient;

& cela me guérit de la crainte d'une nuit éternelle, dont je m'étois cru menacé, en les voyant diminuer de près de moitié depuis le mois d'Août juſqu'au mois de Janvier. * Le ſoleil devenoit plus chaud, l'herbe s'égayoit d'un verd plus clair & plus vif; les boutons groſſiſſoient & ſembloient impatiens de s'ouvrir. Les oiſeaux, par un ramage plus fort que mélodieux, plus bruyant que tendre, paroiſſoient s'appeller les uns les autres au combat, ou ſe demander par leurs cris aigus quelque choſe, qu'ils deſiroient ardemment, le beſoin ſi doux, ſi délicieux de ſe reproduire.

PENDANT près d'un mois, le printemps s'annonça à mes yeux, à toutes

* Il pouvoit être alors la mi-Février, & je commençois ſeulement à oſer m'aſſurer que les jours étoient plus longs qu'en Décembre.

mes facultés : il s'y annonçoit chaque jour par quelque nouvelle nuance, par quelques nouveaux charmes : eh ! quel cœur ſeroit capable de ſuffire aux charmes d'un printemps qui naîtroit tout d'un coup !

Je découvre une grande vérité.

LA chaleur douce & vivifiante qui deſcendoit du ciel, les parfums que la terre lui envoyoit comme un tribut de reconnoiſſance, les accens des oiſeaux plus ſoutenus, plus mélodieux, plus tendres qu'ils n'étoient quelque temps auparavant, les jeux de mon faon, de ma biche, & de mon chien, les careſſes plus vives qu'à l'ordinaire qu'ils me faiſoient, l'émail des fleurs, la belle verdure qui commençoit à couronner les arbres, en un mot, le rajeuniſſement de la Nature, pénétroient

mon cœur d'une joie douce & inexprimable.

QUOIQUE je n'aimaſſe pas à raiſonner, quand j'avois de quoi jouir, je raiſonnai alors, mais ce fut ſans effort, ſans peine; ce fut plutôt par le cœur que par l'eſprit; c'étoit moins des idées que des ſentimens que je raſſemblois.

» J'AI paſſé ici, me diſois-je, une » ſaiſon tempérée, une très-chaude, » une autre tempérée & une très-froide: » je n'ai jamais remarqué, au moins » d'une manière ſenſible, ces différen- » ces dans ma cage, mais j'étois en- » fermé, & peut-être l'action de l'air » n'y pouvoit-elle pas pénétrer. Je dois » d'ailleurs, à tous égards, conſidérer » ce temps-là comme nul. Je ne vis que » depuis que je ſuis ici: je vois aujour- » d'hui la première ſaiſon tempérée re- » venir avec les mêmes ſymptômes, » avec les mêmes ſignes que j'y ai

» remarqués en arrivant dans cette Iſle.
» C'eſt donc la même, elle ſera donc
» ſuivie encore de trois autres : & ſans
» doute ce période fini recommencera
» auſſi-tôt. Cet ordre ne pourroit-il être
» changé ? Ne pourroit-il être plus
» régulier, plus utile, plus ſage ? Com-
» ment & pourquoi eſt-il ainſi ? Com-
» ment & pourquoi règne cette ſuc-
» ceſſion continuelle de nuit, de jour,
» de froid, de chaud ? Comment &
» pourquoi des grains que j'ai vu tom-
» ber d'une plante à la fin de l'été,
» ſont-ils, pendant l'hiver, reſtés morts
» comme des grains de ſables, & qu'au-
» jourd'hui il leur vient de petits bras,
» avec leſquels ils s'enfoncent dans la
» terre, en même temps que par d'au-
» tres bras plus forts, garnis de feuilles,
» ils s'élèvent vers le ciel ? Comment
» & pourquoi le cours du ſoleil & de
» la lune eſt-il ſi précis, ſi juſte &c...

» Ma volonté dirige à ſon gré les mou-
» vemens de mon corps & de tous mes
» membres. Cette Iſle * que j'habite,
» ce ciel & ces aſtres qui roulent ſur
» ma tête, & dont les mouvemens ſont
» ſi réguliers, tout cela n'eſt ſans doute
» qu'un grand corps dirigé auſſi par
» une volonté ſupérieure & à moi &
» au ſoleil. D'où viennent tous ces
» êtres, d'où viens-je moi-même?
» C'eſt un myſtère impénétrable; mais
» d'où que nous venions, mais quelles
» que ſoient notre eſſence & la matière
» dont nous ſommes formés, nous avons
» ſans doute reçu cette forme de la
» même volonté qui nous donne le
» mouvement & la vie. La forme de

* On doit obſerver ici, & dans les autres endroits, où je parle de mon Iſle, que je ne peux me ſervir d'aucun autre terme connu pour exprimer l'idée que j'en avois: j'ignorois ce que c'étoit qu'une Iſle, & que la mienne ne fut pas toute la terre.

» chaque être eſt parfaitement belle ;
» elle eſt conſtante, invariable dans
» ſes changemens mêmes ; car ils ſont
» tous marqués, gradués, & aucun n'anti-
» cipe ni ne retarde d'un degré. Il faut
» donc que cette volonté ſuprême, ſoit
» celle d'un être infiniment puiſſant &
» infiniment ſage.... O grand Être, ce
» que nous ſommes, le ſoleil, moi,
» tout ce qui exiſte, c'eſt donc par
» toi ſeul que nous le ſommes : je
» reconnois ton pouvoir, ta ſageſſe,
» ta bonté : je te remercie, je t'a-
» dore.

En prononçant ces mots, j'avois les yeux baignés de larmes, je levois mes mains au ciel : un ſaint frémiſſement me ſaiſit, je me proſterne le viſage contre terre : (l'inſtinct ſeul apprend aux hommes cette manière ſi expreſſive de reconnoître la ſupériorité, la puiſſance.) Je reſte quelque temps dans

cette humble attitude ; mon cœur ſe livre aux ſentimens les plus vifs de la vénération & du reſpect.

QU'ON ne me demande pas comment, à peine âgé de ſeize ans, j'étois capable de réflexions ſi profondes. Mon ame conſervoit encore ſa pureté native ; elle n'étoit diſtraite ni par la frivolité, ni par le crime ; ainſi quoique jeune & foible, elle pouvoit ſe porter loin.

QUE ce jour, où la lumière éternelle, dont je n'avois vu juſques-là que des rayons briſés & réfléchis, vint s'offrir à mes yeux dans toute ſa ſplendeur, fut pour moi un heureux jour ! Je termine à cette belle époque l'hiſtoire de ma vie naturelle & iſolée. Je paſſai encore quelques années dans mon Iſle : chacune de ces années ne fut guères que la répétition de la première, & pourquoi ne l'auroit-elle pas

été ? J'avois passé si agréablement celle-là ! Je l'avois passé sans m'ennuyer, & parce que je n'avois-là aucun des amusemens frivoles du monde, qui prodiguent si naturellement l'ennui; & parce que je savois puiser mon bonheur en moi-même, & tirer de tout ce qui m'environnoit un bonheur accessoire, en m'occupant, en travaillant, en secondant la Nature dans tout ce qu'elle daignoit faire pour moi. Il ne me manquoit plus que de cesser d'être seul, car c'est un état triste & auquel la Nature ne nous a nullement destinés.

Je touche au moment du bonheur.

AU retour de chaque printemps, j'allois voir ma cage, & je ne concevois pas pourquoi, étant de bois comme les arbres, elle étoit quarrée, & qu'ils étoient ronds; elle étoit évui-

dée, & qu'ils étoient pleins; elle ne produiſoit ni feuilles ni fleurs, & qu'ils en produiſoient. (Je ſoupçonnai que cela venoit de ce qu'elle ne tenoit par aucun lien ni à la terre ni au ciel.) Ennuyé de la trouver toujours ſtérile, je m'impatientai, je la mis en pieces à coups de coignée : elle réſiſta peu, elle étoit à demi pourrie : en la décompoſant ainſi, j'apperçus les clous qui tenoient les planches aſſemblées, j'apperçus les deux pivots de fer, ſur leſquels rouloit le tour. Cette cage, ma coignée & mes habits, que j'y avois dédaigneuſement laiſſé périr, me parurent être d'une autre main que celle qui avoit formé les animaux & les plantes, & bien inférieure à celle-là. Le deſir me vint de chercher la cauſe de cette différence; * mais où & comment la trouver ?

* Ce n'étoit pas la première fois que ce

AGITÉ de cette inquiétude, j'allai me promener du côté du grand rocher qui m'avoit fait tant de peur la première année de mon séjour dans l'Isle, lorsque plusieurs voix, sorties du fond d'une grotte, m'avoient répondu, *qu'on l' laisse en r'pos.* Depuis ce temps-là j'avois soigneusement évité ce rocher & tout ce qui l'environnoit. Je n'avois pas été plus curieux de voir une longue chaîne de montagnes arides qui étoient derrière ce rocher. Je m'étois accoutumé à des promenades plus agréables dans les autres parties de mon Isle, & j'avois pris celle-là en aversion. Je fuyois mon bonheur; mais pouvois-je le prevoir? * Enfin l'inquiétude & la curiosité me menèrent de ce côté-là.

---

desir m'étoit venu, mais il n'avoit jamais été si ardent.

* *Nescia mens hominum fati sortisque futuræ.*

APRÈS que j'eus briſé ma cage, après que j'eus mis du bois ſur mon feu, & que j'eus fait un grand dîner de racines, j'allai aſſez loin des montagnes, je tournai autour des plus eſcarpées: en ayant trouvé une acceſſible, j'y monte, & du ſommet je vois, j'admire mon vaſte domaine. Il s'étendoit beaucoup au delà des montagnes; la forêt près de laquelle je faiſois du feu, alloit s'y terminer dans une plaine vaſte & fertile que la mer baignoit de toutes parts. Pour voir de près & à loiſir tant de belles choſes, il ne me falloit guères moins qu'un jour entier; je reſolus donc d'y revenir le lendemain de grand matin, & d'y porter des proviſions. J'admirai encore pendant deux ou trois heures la magnifique perſpective étendue, diſtribuée autour de ma montagne: mais comme je n'oſois paſſer la nuit dans la région inconnue où je me trou-

vois, je regagnai mon feu & ma grotte, dès que je vis le ſoleil baiſſer.

QUELQUE choſe manquoit à mon bonheur : je n'avois vu ce jour-là ni mes faons ni mes biches : * je doublai le pas pour les aller chercher. Combien de fois on croit aller à ſon but, & qu'on y tourne le dos ! Mes biches & leurs faons étoient dans les montagnes, ils me ſuivoient : ils me joignent : nous nous faiſons mille careſſes : je retourne à ma grotte, je mange & je me couche. Je paſſe preſque toute la nuit dans une agitation délicieuſe, auprès de quoi le repos ne me paroiſſoit qu'un état d'anéantiſſement. Je me lève long temps avant

* Depuis cinq ans que j'étois dans mon Iſle, la lignée de ma biche & d'une autre que j'avois trouvée l'année ſuivante, étoit fort augmentée. J'apprivoiſois les nouveaux individus de ce petit troupeau, à meſure qu'ils naiſſoient; j'avois alors pluſieurs biches, pluſieurs cerfs & leurs faons.

l'aube du jour, (il faiſoit clair de lune,) je mets du bois ſur mon feu ; je prends mon trouſſeau, c'eſt-à-dire, une botte de racines, & je pars ſans mon chien, que par mégarde j'avois laiſſé dans ma caverne, & qui n'avoit pas cherché à me ſuivre, parce que comme il n'étoit pas encore jour, il croyoit que j'allois rentrer.

Je marche très-vîte pendant environ une heure ; j'arrive ſur la montagne où j'avois été la veille. Mes yeux, aidés de la foible lumière de la lune qui s'éteint, & de l'aurore qui commence à paroître, découvrent, du côté où j'allois, pluſieurs animaux, les uns grands, les autres de moyenne taille, qui jouoient, qui folâtroient, & par intervalles broutoient l'herbe nouvelle. Je ne doute pas que ce ne ſoient mes compagnons, mes amis : j'y cours, * j'avois hâte d'arriver :

* Comme je n'avois jamais vu perſonne,

le desir de les voir & de jouer avec eux, augmente mon impatience : je fends l'air, & je laisse à peine sur la terre l'empreinte de mes pas.

CEPENDANT je vois de loin mon troupeau qui se disperse : un seul faon & sa mère prennent la route que je devois tenir ; ils n'alloient pas vîte ; je les suis, & nous arrivons ensemble à la lisière de la forêt où commençoit la plaine. Je ne reçois de mon faon que quelques caresses assez froides ; il me paroît occupé d'autre chose que de moi ; il s'échappe de mes mains, il entre dans la forêt, j'y entre après lui.

LES premiers feux du soleil commençoient à sortir de dessous le voile de l'aurore : je ne croyois pas que ce

---

personne n'avoit eu la sottise de me faire accroire qu'il fut dangereux de courir, que cela échauffoit trop, & je courois souvent & volontiers, & je courois vîte.

ſpectacle dût jamais me paroître plus raviſſant qu'il ne me le paroiſſoit tous les jours ; il alloit cependant acquérir à mes yeux de nouveaux charmes.

Fin de la première Partie.

TABLE

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

	pages
L'Eleve de la Nature.	1
Deſcription de ma cage & de ma manière de vivre,	3
J'acquiers des idées.	6
Je chante.	15
On me tranſporte dans ma cage.	17
Je me raſſure par un raiſonnement contre la crainte du bruit qui ſe fait près de moi.	19
Je vois un être vivant.	21
Je voyage.	28
Un ſonge m'alarme.	33
La liberté m'eſt rendue.	34
Je me baigne, & je nage.	46
Je raiſonne ſur la cauſe de l'ombre.	49
J'apporte de la mer des petits Poiſſons & des Coquillages.	53

Je reviens viſiter ma cage. 54
Je m'habille. 60
La différence d'odeur d'un vaſe à un autre, me fait faire une découverte. 65
Je mène en leſſe un paquet. 67
Songe. 69
Je trouve un bon animal. 71
Mon être s'accroît encore d'un degré. 80
Soleil couchant. 83
Soleil levant. 89
J'imagine un ſyſtême ſur l'accroiſſement des corps. 92
J'éprouve une ſenſation délicieuſe. 97
Je deviens ſenſible au malheur d'être ſeul. 99
Un événement & quelques réflexions me conſolent. 104
J'érige un monument, & je fais deux nouvelles découvertes. 106
Je joue avec mon ombre. 111
Mes proviſions de viande commencent à ſe corrompre. 113

En quel état je trouve mes coquillages & mes Poiſſons. 117
Je veux ſuivre le ſoleil couchant, je reconnois que ma vue me trompe. 120
Je pleure, croyant voir la Nature affligée. 128
Je revois le cerf, & avec lui ſa biche. 134
J'obſerve les effets de la putréfaction. 136
Je raiſonne ſur la cauſe de la roſée. 140
Mort d'un écureuil. 142
Je commence à me faire une idée de la mort & de ſes ſuites phyſiques. 148
Je reconnois que l'étude de l'aſtronomie a des dangers. 150
J'approche d'un rocher qui me fait peur. 154
Je découpe l'écorce d'un fruit, je fais du feu. 156
Je raiſonne ſur la nature & les effets du feu. 171
Je découvre une nouvelle propriété du feu. 175

ERRATA

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Pag. 9 *lig.* 7 *de la note.* t, *liſez*, tu.
Pag. 18 *lig.* 14. aigus uns, *liſez*, aigus les uns.
Pag. 44 *lig.* 4. je m'attribuaſſe au ſoleil, *liſez*, je n'attribuaſſe au ſoleil.
Pag. 72 *lig.* 12. je ne manquerai, *liſez*, je ne manquerois.
Pag. 82 *lig.* 9. Qui me parurent, *liſez*, qu'ils me parurent.
Pag. 121 *lig.* 4. l'une & l'autre, *liſez*, l'un & l'autre.
Pag. 125 *lig.* 14. qu'on me, *effacez*, me.
Pag. 176 *première ligne de la note*, yctophage, *liſez*, ichthyophage.
Pag. 233 *lig.* 17. naturel & uni, *liſez*, naturel & univerſel.